The background of the cover is a photograph showing a close-up of hands. One hand is holding a pen and writing on a small, lined notepad with a blue border. Another hand is resting on the notepad. The notepad has some handwritten text, including the word 'Zhang' and some numbers. The background is slightly blurred, showing what appears to be a blue wall or screen.

JOURNAL, AN 02

*Un recueil de miettes personnelles
et collectives*

mars 2020

Journal produit par les groupes de l'enseignement de Licence 2 « Le sujet dans l'acte éducatif »
et, dans sa version « confinée », ouvert à quiconque en exprimera le désir.

Ensemble de textes écrits et rassemblés entre février et début avril 2020
Photographie de couverture : *Ce au nom de qui. Un enfant chinois m'écrit mon nom, son père nous regarde et le soutien.* Shanghai, mai 2016.

Un journal, an 02

Lâchons prise, et méditons !

Dans une société remplie d'obligations qui entraînent une lourde charge mentale, nous vous invitons, en lisant ce journal, à lâcher prise.

En effet, les arts visuels et la littérature que nous vous proposons peuvent nous permettre de faire taire en nous certains discours imposés, de remettre en question des préjugés — oh, pas tous... — et de revisiter nos émotions — ou de nous laisser visiter à nouveau par elles. Une amie grecque, à qui l'on demandait ce qu'elle allait faire, a répondu : « Essayer de retrouver l'ancienne Katerina, quelque part où je l'ai abandonnée il y a longtemps... »

L'écriture de ce journal s'est faite en grande partie durant le confinement du pays, lié au Covid-19. Cette crise sanitaire nous a imposé cet exercice de lâcher-prise et nous a convaincues de son efficacité.

Peut-être cela n'a-t-il pas été aussi évident pour nous toutes, avec la même intensité. Sans doute avons-nous encore eu du mal à nous détacher de « l'exercice ». Pourtant, à la suite des journaux créés l'an dernier dans ce même moment d'enseignement de Licence 2, nous avons décidé, toutes en conseil, d'engager nos quelques séances de travail coopératif et collectif, déjà pas mal bousculées par les grèves, et rapidement interrompues par la crise sanitaire, dans ce projet, sans trop savoir ce qu'il signifiait réellement — savoir qui n'est pas forcément indispensable pour nous plonger dans le fait de « le réaliser », à tous les sens du terme...

Quels que soient ces sens, en voici l'épreuve. Nous vous remercions de sa lecture.

Nous remercions surtout, et avant tout, chaque rédactrice qui aura apporté sa pierre à l'édifice de ce journal.

Clara Bris,

*pour les rédactrices en chef Clara Bris et Olfa Ben Letoufa,
et le responsable légal Pierre Johan Laffitte*

CES QUELQUES MIETTES DE NOUS D'UN CERTAIN EMBARRAS CHEZ UNE PRATICIENNE PARMIS D'AUTRES...

Ce texte est celui du responsable légal de cette publication.

Voici le journal que, bon an, mal an, nous avons pu produire ensemble, plus ou moins ensemble, au fil de seulement deux séances, et ensuite à distance. Tel qu'il est proposé dans l'enseignement de Licence 2 intitulé « Le sujet dans l'acte éducatif », dans le cadre des sciences de l'éducation », il s'agit d'un travail inspiré des méthodes de travail des pédagogies coopératives que sont la pédagogie Freinet et la pédagogie institutionnelle. Un travail : une façon de travailler ensemble, et le produit d'une telle coopération. Cette année, la seconde que je propose aux groupes d'étudiantes¹, il n'a pu être possible de mener totalement à bien une telle démarche de production coopérative. C'est au moins en esprit, sinon à la lettre, que j'ai donc essayé, quant à moi, d'être fidèle à l'esprit coopératif de classes dont, jadis, je fus aussi élève.

C'est un travail qui a sans aucun doute connu un grand déficit de sens, faute d'avoir suffisamment permis de partager ce qui fait vraiment l'âme d'une production collective : la coopération concrète, le partage en une même après-midi de tâches, de soucis, de responsabilités, mais aussi la joie de pouvoir partager nos productions, personnelles ou à plusieurs, au sein d'un groupe qui apprend à travailler, à se côtoyer et à se connaître. Un groupe qui apprend à se jauger, ce qui est tout l'inverse de se juger les uns les autres. Apprendre à jauger le degré de confiance que chacune et le groupe peut avoir dans la participation de telle ou telle pour tel point de ce que nous avons décidé, en conseil, de mettre en œuvre.

Un conseil de coopérative : une proposition, par le responsable statutaire de l'enseignement, de partager son pouvoir de décision, d'orientation, d'évaluation, avec des personnes à qui, ce faisant, cet enseignant exprime son propre désir de faire groupe, et, de ce groupe, de faire quelque chose : un lieu de parole possible pour chacune, un lieu de discours possible pour... Une fois ce désir exprimé, ou il se partage, ou il reste seul. Cela ne se fait pas en un jour. Nous avons manqué de jours. Ces jours n'en ont pas moins existé.

Un lieu de discours possible pour... un journal, certes, mais qui est tout sauf une « séance d'écriture ».

D'abord, il requiert au moins un lieu de parole libre : ce que Freinet appela, et inventa, « texte libre ». De cette liberté, il est difficile, de but en blanc, de se saisir. Souvent, l'oiseau à qui l'on ouvre la cage fait quelques sautilllements autour, déploie ses ailes vite fatiguées à force d'atrophie, et le pédagogue émancipateur s'étonne qu'ensuite il revienne, « naturellement » — c'est la force de l'habitus — à la seule place qu'on lui ait jamais laissé expérimenter véritablement : « à sa place ». C'est-à-dire en cage.

Pour que la liberté annoncée au fronton d'un « cours », fût-il auto-proclamé « Moment de production coopérative », il faut une certaine violence : celle de ne pas reculer devant l'oxygénation dont les anneaux périphériques du savoir académique ne sont pas forcément beaucoup pourvus. Pour cela, déclarer qu'il est possible d'écrire librement ne suffit pas. Il faut que cette écriture sache qu'elle sera écoutée et partagée, qu'elle ne sera pas seule (pour qui ose soudain écrire et partager en disant « je », cela signifierait danger ou inutilité), pour qu'elle ose se lancer un pas en avant de toute assurance, dans le vague et dans la brume.

C'est pour cela que « faire un journal », en soi, n'a aucun sens : ce qui importe, c'est la façon d'y aller. Tout à la fois ensemble, et farouchement seule. Ensemble, il y a l'institutionnalisation du groupe et de notre lieu de travail ; seule, il y a la singularité de notre désir de parler et d'inscrire. Institutionnaliser, c'est installer des rituels, inspirés là encore de ce que Freinet, Oury et bien d'autres inventèrent, et réinventent en permanence, depuis près d'un siècle, et qui persiste à sembler insupportable à la doxa éducative : des rituels groupaux où la parole peut s'accueillir, dans un Quoi de neuf ou un Bilan-météo ; où la parole peut se manipuler et se tâtonner vers une création, un texte libre lu devant les autres et élu (pas toujours) pour figurer dans le journal collectif ; où la parole, enfin, peut souverainement construire, décider et faire vivre une Loi (des règles de travail, de vie en commun).

Une parole qui trace une transversale entre trois existences subjectives, trois couches d'existence qui nous feuilletent : l'irréductibilité d'un désir tressé en une parole farouchement singulière — *sujet de désir et de parole*, au sens de ce qu'une certaine psychanalyse sait au plus proche ; une parole qui entre dans la socialisation d'un processus de valorisation,

¹ L'an dernier, une première expérience a donné naissance à deux différents journaux coopératifs. Ils sont consultables. D'où le titre actuel du Journal, décidé hélas sans avoir pu en discuter toutes ensemble, collectivement : nous en avons discuté avec les deux rédactrices en chef.

Nota bene. J'accorde l'humain au féminin : je suis rétif à l'écriture inclusive, décidément trop moche à mon goût, sans pour autant être plus machiste qu'un.e autre. Et puis, quitte à lutter contre vingt-cinq siècles (au bas mot) de phalocratie, autant y aller carrément !

d'échange, de transformation collective, et de passage dans une aire commune, dans un (mi-)lieu commun : *sujet de culture* ; mais aussi, ou avant tout, une parole qui se fait voix, et vérifie en actes qu'elle peut avoir du pouvoir, un pouvoir localisé, incarné et prêtant à conséquence, mais le pouvoir réel de décider de son propre sort : *sujet politique*.

Ce journal n'a pu que laisser à peine deviner, entrevoir, humer ce qu'aurait pu être un tel groupe, même le temps d'une petite dizaine de rencontres à cheval entre une fin d'hiver et le début du printemps. Nos groupes n'ont pu, dans l'épreuve de travailler ensemble, donc d'assumer et de régler nos conflits, nos tiraillements vers tel ou tel texte, telle ou telle modalité de travail en groupe, etc., prouver à chacune quel degré de confiance elle pouvait avoir dans notre présence commune : chacune de nos paroles, cette année, n'a hélas pas pu s'aider, ou si peu, du tissu partagé d'une certaine étoffe de confiance. C'est ainsi.

Au moins avons-nous pu régler le minimum de points laissés en souffrance concernant le sens de ce que nous faisons là ensemble, malgré une année où cette présence commune a été si difficile à engendrer. Surtout, il a fallu ne pas « faire comme si » face à ce qui entravait la circulation d'un tel sens, et sa capacité à « faire effet » : l'inquiétude des validations, par exemple. Nos conseils ont pris le temps de penser, de prendre des décisions. Elles sont écrites (et communicables), et nous nous y tiendrons, et moi le premier, autant que le permettront les données que nous ne maîtrisons pas (un conseil ne peut pas tout, nous le savons) : le pouvoir se partage, il ne se « reprend pas » quand a fini l'expérience « pour de rire » d'une « pédagogie émancipatrice illustrée ».

Malgré cela, il faut croire qu'il y a eu assez de coprésence pour que demeurent ces quelques miettes de nous. Parmi elles, des journaux, des dessins, des récits, de « petites » évocations, des recettes, de l'émotion². Des paroles diversement émancipées de « ce qu'on attend du prof », de « j'ai fait l'truc à rendre pour être évaluée ». Mais des paroles qui, toutes, bien que certaines à des degrés plus poussés que d'autres, ont témoigné du simple — mais pas facile — courage de s'essayer à dire « je », d'asserter, d'assumer, et de signer. Écrire, en être libre, *peu importe quoi* : c'est le pari (et un pari véritable n'ambitionne jamais de gagner) de ce que c'est qu'un texte véritablement libre. Mais, assurément, jamais *n'importe quoi*.

Je vous laisse lire.

Cette année laissera des cicatrices. Plus que d'autres. Il y a eu la grève contre les retraites, contre la Loi de programmation pluri-annuelle de la recherche, et puis la pandémie.

Entre autres, une diversité de points de vue sur la période de grève s'exprime dans ce journal. C'est un point d'honneur pour nos groupes que d'avoir refusé de tomber dans une quelconque doxa, dans un quelconque surmoi. Chacune dans nos groupes a pu exprimer son avis, son opinion. Moi le premier ? Non : moi comme quiconque.

Mon statut de « prof en grève » n'a pas fait taire d'autres voix — on pourra s'en rendre compte plus d'une fois ! Et c'est, pédagogiquement, un point qui profondément me rassure.

À chacun ses repères identificatoires, j'ai quant à moi la voix inimitable — mais ô combien inspiratrice — du psychiatre catalan Francesc Tosquelles, parlant de sa fonction de psychanalyste : « Mon boulot, c'est de faire en sorte que le communiste soit un vrai communiste, et la bonne sœur, une vraie bonne sœur. »

Cela ne se fait pas en trois matins, ni même en un semestre ; mais à tout le moins, cela peut aider à ne pas gâcher de si précieux moments passés ensemble à faire un petit bout de chemin. Bout bien rare, qui « ne change pas le cours du monde » — ce n'est d'ailleurs pas sa visée : mais un petit bout de terre le long duquel, au moins, on peut essayer de ne pas céder sur son étique, c'est-à-dire aider l'autre à ne pas céder sur son propre désir. Et si possible, *primum non nocere*...

Là-dedans, en ce qui concerne mon propre désir, et ce que j'en ai fait, je renvoie à mes propres textes-libres, en toute fin de journal. On pourra les lire *après tout*, comme l'expression, enracinée et située, de ce qu'il peut en être d'un certain sujet dans l'acte éducatif : le mien...

*Assigné dans son étude,
en ce dimanche 5 avril 2020 comme à son habitude profonde,
Pierre Johan Laffitte*

pjlaffitte@almageste.net; www.sensetpraxis.fr

² À noter, également, trois récits de vie nés d'un autre enseignement mené par Séverine Kapko et Claire Lemestre. De même, un texte fait écho à un enseignement sur Henri Wallon donné par Ingrid Chapard. Les auteures et moi tenons ici à saluer nos collègues.

TABLE

Certains documents sont parvenus en format .pdf, il a donc été impossible de numéroter les pages ni proposer une mise en page générale plus élégante. Le maquettiste aura des progrès à faire en C2I2E...

1. Bris, Ben Letoufa, Laffitte. Journal An 02, édito.
2. Laffitte. Ces quelques miettes de nous
- 1. Arriver ici...**
 3. Bouazizi. Histoire de Myriam
 4. Zerbib. Le vent se lève
- 2. Visages de femmes, humanité des êtres**
 5. Anciaux. De ce foutu cancer
 6. Ben Latoufa. Mon choix
 7. Bris. Lettre à ma petite fille
 8. Borres, Diop. Violences conjugales
 9. Bonturi. Cancer, oui, toi
- 3. Bosser, étudier, savoir. Prendre, apprendre, donner**
 10. Benlekehal, Bencherif, Bizet, Boissedu, Diakitè, Takhallouft. Précarité étudiante
 11. Salhi. Le monde des grands
 12. Fernandes. D'une voie longtemps cherchée, et trouvée. Être étudiante en AED en prépro
 13. Valentin. Du métier qui a changé ma vie. Assistante de vie scolaire
 14. Mehrez. Bénévolat en école Montessori
- 4. D'ailleurs dans nos enseignements. De l'enfance, de l'éducation et du monde de chacune**
 15. Aouissi, Bris, Monguillon. Quelques aspects d'H. Wallon
 16. Avignon. Activités extra-scolaires
 17. Fournier. Extrait du journal de Manon
 18. Hammoudi. Extrait du journal de Lisa
 19. Koc. Extrait du journal de Seyma
 20. Mazarin. Connais-toi toi-même
- 5. De la vie quotidienne, aussi...**
 21. Monguillon. Hand-ball
 22. Henri. Fake news
 23. Sivaganesan. Sur le *J'accuse* de Polanski
 24. Kateb Belabbas. Petit journal
- 6. D'une année au sens violent**
 25. Mona R. Lettre ouverte à mes enseignant.e.s de Rennes 2
 26. Koce, Ozga. De la grève au confinement, journal
 27. Alvarino do Santos, Diallo, Dru. Lettre à Macron
 28. Eriylmaz. Cher Journal
 29. Fernandes, Guacher, Kirubakaran. Journal récapitulatif d'une année universitaire
 30. Iten, Laffitte. Quotidien de la recherche à Paris 8
 31. Laffitte. Le combat changea d'âme



Cher lecteur, chère lectrice.

Voici l'histoire de Myriam, une maman de 34 ans qui choisit de s'inscrire en licence psychologie.

Myriam, a trois enfants, lorsqu'elle est arrivée en 1^{ère} année, elle était complètement perdue, reprendre ses études après avoir quitté l'école, depuis 15ans, était pour elle un réel défi !

La veille de la pré rentrée, elle prépare son sac à dos, sa trousse, ses cahiers, sa bouteille d'eau...pendant près de 10 ans elle a consacré tout son temps à ses enfants et appréhende cette nouvelle aventure. Après avoir couché ses enfants , elle a aussi rejoint son lit mais n'arrive pas à trouver son sommeil car elle est angoissée à l'idée de reprendre une vie sociale, une vie d'étudiante, au fond, elle a surtout peur de ne pas être à la hauteur. Le jour j est arrivé, seule dans sa voiture, en allant à la fac, elle se questionne: mais pourquoi reprendre mes études, quel est l'intérêt ? La case diplôme est indispensable pour réaliser le métier dont je rêve !

Elle se rend à la pré rentrée, pendant cette journée, les emplois du temps sont présentés. Elle jète un oeil sur les cours et remarque qu'un cours obligatoire à lieu le samedi matin.... elle demande à l'une des responsables de l'UFR, si il est possible de changer de groupe, celle ci lui répond :

" Les étudiants salariés sont prioritaires... " Myriam lui explique qu'elle est maman de trois enfants et qu'il est difficile pour elle de venir en cours le samedi matin car ses enfants sont à la maison, la responsable lui répond : "ce n'est pas une priorité " !

La maman sort de la réunion très déçue, elle se sent incomprise, avoir des enfants n'est pas une priorité ? Pourtant être maman c'est UN METIER A PLEIN TEMPS ! Bizarrement, seule dans sa voiture elle fais face à deux sentiments contradictoires, elle ressent de la colère et en même temps de la motivation, elle se dit que pour aller au bout de ses rêves il va falloir franchir plusieurs obstacles et c'est ce qu'il l'attend !

Le semestre commence, Myriam est chamboulée par le rythme, la charge de travail, les travaux en groupe, les exposés à l'oral, bref, de nouvelles exigences auxquelles elle devait s'habituer, chose qui n'a pas été simple pour elle. Myriam, essaye de s'organiser comme elle peut, c'est à dire, prépare les menus de la semaine, les courses et les machines le dimanche, les vêtements de ses enfants la veille.. lorsqu'elle entend les jeunes étudiant.e.s raconter leurs week end ou leurs grosse mat, elle en rigole car elle, cela fait des années que son réveil n'a pas dépassé les 8h du matin, même le dimanche !

Il est vrai, qu'elle n'est pas toujours pleinement concentrée, car son esprit est préoccupé par les aléas de la vie, ses parents et ses beaux parents sont âgés et la sollicitent beaucoup, sa fille qui tombe malade.... Malgré les différentes responsabilités qu'elle occupe Myriam fait de son mieux pour afin d'avoir l'esprit présent en cours.

Lorsque les partiels arrivent, elle s'organise pour se laisser du temps de révision, le week end, elle emmène ses enfants à la médiathèque et elle en profite pour relire ses cours, parfois elle demande à sa mère de lui garder les enfants pour qu'elle soit seule chez elle, car réviser avec ses enfants est très compliqué, ces derniers sont énergivores.

" Maman j'ai faim ", " maman il m'embête ", " maman je peux prendre une pomme ",
" maman je trouve pas ma poupée ! " Un week end très chargé !

Il lui arrive souvent de s'endormir le soir sur ses cours, car elle est épuisée de sa journée bien remplie.

Beaucoup de personnes dans son entourage ne comprennent pas son intérêt pour ses études, d'autres pensent qu'elle passe trop de temps dans ses " soi-disant " dossiers, car parfois elle est bien obligée de restreindre ses réunions amicales et familiales pour pouvoir avancer dans son travail.

Plus que des efforts ce sont des sacrifices... des sacrifices qui ont portés leurs fruits car Myriam a obtenu sa première année !

Voilà, quelques lignes, qui racontent le quotidien d'une mère étudiante, mais surtout un écrit qui j'espère encouragera toutes personnes qui désire atteindre un objectif, réaliser un rêve, relever un défi ou simplement se dépasser. Malheureusement, la société pousse les citoyens à être dans un esprit de compétition, or, ce n'est pas le titre qui est le plus valorisant mais ce que l'on fait avec. L'essentiel c'est faire ce que l'on veut et se sentir libre dans le choix qu'on assume. Chacun de nous, a des capacités, le tout est de croire en soi ! S'armer de courage et d'onde positive est essentiel pour mener à bien son rêve et franchir les éventuels obstacles que l'on peut rencontrer sur son chemin. Sur cette route, on aura besoin de beaucoup d'énergie car le chemin sera probablement semé d'embuches, alors pour se tenir en forme, courir trente minutes, boire 1,5 d'eau, manger 5 fruits et légumes par jours , s'entourer de personnes bienveillantes et garder le sourire, et cela sans modération. Car la vie, nous réserve de grandes surprises..

Narimane.

Bouazizi

CHAPITRE 1 : « LE VENT SE LÈVE »

RÉCIT

J'ai décidé de publier cet unique chapitre qui traînait désespérément dans les archives de mon ordinateur. N'ayant pas trouvé l'inspiration, ni la motivation nécessaire pour continuer cette histoire je me suis dit qu'il serait dommage de laisser le début de mon travail sans aucun lecteur. De ce fait, l'occasion s'étant présentée, j'ai décidé de vous le partager. Qui sait, peut-être qu'avec vos retours je trouverai la détermination pour la continuer et pourquoi pas même pour la terminer.

Sasha Zerbib

Quoi de plus cliché que de commencer le récit d'une histoire par la fameuse scène de la voiture ? Vous savez ! Le personnage principal assis du côté passager, les cheveux dans le vent et l'esprit déjà bien loin de toute réalité ; en direction d'une destination dont vous ignorez encore la nature.

Eh bien ce fameux personnage c'est moi, Danae Trainor, 18ans. Le bel âge pour beaucoup de personnes mais moi je ne le trouve pas plus beau que le précédent, ni même celui d'avant, en réalité je le trouve fade. Rien à voir avec une crise existentielle à la con. Je suis simplement, désintéressée. Lassée.

Finalement je suis peut-être bien en pleine crise existentielle. Fait chier !

Voici donc que je m'apprête à faire ma rentrée dans une université assez réputée pour son cursus littéraire. J'y entre sans trop d'ambition, sans projet, ni même sans réelle envie d'ailleurs ; c'est surtout pour faire plaisir à ma mère, je m'y sens surtout contrainte.

Voilà, le contexte est posé : moi, Danae, je suis en chemin vers ce qui s'avère être ma « nouvelle vie » désormais, la plupart des étudiants y entrent avec des rêves plein la tête et des projets pour l'avenir, ou simplement l'envie de se déchirer la gueule, mais ce n'est pas mon cas. Un contexte banal et pas très original, sauf qu'il y a, sur cette toile blanche, une tâche sombre. Une tâche qui pourrait bien me faire dégobiller mon petit-déjeuner avant même de poser un pied sur ce foutu campus.

J'angoisse.

J'angoisse terriblement, je suis même terrifiée au point d'en avoir pleuré toute la semaine.

Ce n'est pas tant le fait de me retrouver au niveau supérieur qui me tord autant le bide. Je suis consciente de la charge de travail à fournir à l'université et cela ne me pose pas de soucis, j'ai toujours eu des facilités pour les études. Je ne stresse pas non plus en me demandant si j'arriverai bien à m'intégrer auprès des autres étudiants. C'est plutôt le contraire en réalité. J'ai terriblement peur de la foule, des endroits bruyants, du regard des gens, du contact humain. Ma précédente année scolaire fut plus que chaotique, elle m'a complètement détruite psychologiquement et physiquement. J'ai suivi des cours à domiciles. Ça s'annonce compliqué sur un campus qui compte plus de 25 000 étudiants.

Faible.

Lâche.

Vous pensez avoir le droit de me juger ? Ne vous en donnez pas cette peine, mon jugement lui-même est suffisamment dévastateur.

J'ai ainsi passé près de sept mois enfermée chez moi, évitant le plus possible le contact avec les gens que je ne connaissais pas. Nouer une quelconque amitié est devenu pour moi un véritable calvaire, je dirais même que c'est une souffrance psychologique. Je trouve mon refuge dans la musique, l'écriture et les joints.

Oui les joints.

Petite Danae touche à ces merdes.

Tandis que ma mère roule à toute vitesse sur l'autoroute, la voiture chargée d'affaires que j'ai tenu à emporter avec moi pour cette folle aventure, mon esprit divague vers certains fantasmes perdus. Je m'imagine cette même scène accompagnée de Beth et Mathieu. Nous avions prévu d'aller tous les trois à l'université. Nos têtes étaient remplies de grandes paroles et d'excitation lorsque nous nous imaginions la scène il y a de cela plus d'un an. Aujourd'hui c'est le fameux jour, celui dont nous avons tant parlé ; et je suis seule.

Ni Mathieu, ni Beth ne se sont donné la peine de venir.

Comment auraient-ils pu ?

Plus j'y pense, plus je sens les remords refaire surface.

Dans mes fantasmes je pourrai entendre Beth à l'arrière se plaindre toutes les heures de la longueur du trajet, je pourrai sentir l'odeur du tabac frais qu'elle serait en train de rouler tranquillement. Mathieu serait probablement en train de fredonner l'une de ces chansons ultra ringardes qui font pourtant un buzz incroyable tout en conduisant sa vieille Clio que nous avons surnommé « Frank-Augustin ».

Sa main serait venue caresser tendrement ma cuisse, et nous nous serions mises à chanter avec lui en riant de plus belle. Mais la personne qui se tient à côté de moi n'est pas Mathieu, et nous ne sommes pas non plus dans sa Clio toute pourrie. Non je suis dans la voiture de ma mère avec cette dernière au volant. Il n'y a pas non plus cette odeur de tabac mélangé au parfum fruité et pourtant légèrement masculin que Beth avait l'habitude de porter. Tout simplement parce que Mathieu et Beth ne sont pas là, et ne le seront jamais. C'est bien pour ça que cela reste un simple et ridicule fantasme.

Pitoyable.

Je ferme tout de même mes yeux et me laisse porter par ce doux rêve qui chatouille mes sens.

-On arrive bientôt !? Je vous en prie mon royal postérieur n'en peut plus ! Et puis je meurs de chaud ! Frank-Augustin n'est même pas capable de posséder une clim qui fonctionne c'est un supplice cette bagnole !

Beth râle depuis le début du trajet, tous les prétextes sont bons pour manifester son désarroi. Je me penche vers le tableau de bord et caresse Mathieu en chuchotant.

-Oh elle le pensait pas mon amour, s'il te plaît ne fait pas attention à cette ingrante !

-Ah oui parce que mademoiselle Beth est quand même bien contente de trouver ma superbe caisse et son incroyable chauffeur quand il faut ramener sa vieille carcasse saoule chez elle ! rétorque Mathieu d'une voix bien forte pour que la principale concernée soit attentive à ce qu'il dit.

Beth esquisse une petite moue avouant sa défaite humblement, quoique légèrement sarcastique.

-Ma vieille carcasse saoule vous emmerde ! Mais je vous aime !

Nous pouffons tous de rire quelques instants avant de repartir dans un silence. Ce dernier n'est pas gênant, il n'est pas réconfortant non plus. Je ne saurais pas comment le décrire concrètement, c'est un mélange d'excitation, d'angoisse, de satisfaction et aussi d'insatisfaction. Mais ce silence n'est pas désagréable, au contraire il nous permet d'imaginer chacun comment cette nouvelle vie pourrait se dérouler. Après une bonne demi-heure Mathieu brisa ce silence pour nous poser la fameuse question que tout le monde se pose.

-Comment vous l'imaginez cette année ? On en a tellement parlé durant toute notre année de terminale, mais maintenant qu'on y est comment vous vous sentez ?

Beth répond la première avec un grand sourire sur les lèvres, on connaît déjà tous les deux sa réponse.

-Ma vision des choses reste inchangée ! Je compte aller à toutes les fêtes universitaires du campus, me taper un max de mecs peut-être même tenter les meufs ! Et fumer un max de shit avec vous évidemment !

-Ah on apparaît quand même dans tes plans ! J'ai bien cru que tu allais nous snober ! renchérit Mathieu.

Beth ricane immédiatement avant de se défendre.

-Mais non bien sûr que vous faites partie de mes projets ! Seulement les trois quarts du temps vous serez probablement en train de vous envoyer en l'air dans votre chambre d'étudiant !

J'éclate de rire tandis que Mathieu lui se contente de secouer la tête, excédé par toutes les conneries qui sortent de sa bouche.

Je regarde Mathieu et esquisse un sourire amusé.

-Elle n'a pas complètement tord non plus !

Mathieu ne décroche pas le regard de la route, cependant j'aperçois un petit mouvement qui étend ses lèvres et je sais ce que ce petit sourire espiègle veut dire. Je devine parfaitement ses pensées et souris davantage.

Beth, quant à elle, laisse échapper une grimace de dégoût face à nos expressions et nos regards entendeurs.

-Moi je compte terminer mon roman cette année ! continuais-je.

-Il faudra nous laisser le lire au bout d'un moment ça fait des mois qu'on te demande et tu nous réponds toujours la même chose ! se plaint Mathieu avec une petite moue boudeuse.

-Quand j'en serai satisfaite je vous le ferai lire c'est promis !

J'aperçois Beth par le biais du rétroviseur et remarque qu'elle est en train d'imiter mes paroles non sans sarcasme. Je lui fais alors un sublime doigt avant d'ajouter :

-Fais gaffe sinon je fais mourir le personnage qui te représente dans mon histoire ! Et d'une mort bien nulle et insipide !

-Non ! Si tu dois faire mourir mon personnage je veux que ce soit une mort stylée ! Sinon je ne t'adresse plus jamais la parole de ma vie.

Je me retourne vers Beth pour lui envoyer un bisou volant. Mais Beth n'est plus là. La banquette où se tenait ma meilleure amie la seconde d'avant est désormais vide. Je fronce les sourcils sans comprendre comment ma meilleure amie a pu se volatiliser de la sorte.

- Où est Beth ?

Je tourne ma tête vers le conducteur qui continue sa route calmement.

-Chérie... Beth n'est plus là...

J'écarquille les yeux et me rend compte que ce n'est plus à Mathieu que je parle, mais bel et bien à ma mère... Je me suis fait avoir une fois de plus. Mes fantasmes m'ont éloignée de la réalité durant un court instant, mais suffisamment longtemps pour que j'en oublie les tristes événements passés. Cette prise de conscience soudaine me fait l'effet d'une énorme claque dans la gueule, je me souviens de nouveau de tout. Absolument tout me revient en mémoire, les coups de feu, les cris de panique, l'odeur de la peur et même le son des respirations étouffées des gens paniqués. Le poids de la culpabilité revient et les regrets par la même occasion. Comment ai-je pu oublier cela ne serait-ce qu'un court instant ?

Ne l'oublie plus jamais Danae ! C'est ta punition pour être en vie.

Je soupire et opine lentement.

-Oui... Je me souviens.

Je redirige mon regard sur la route de nouveau accablée par la nostalgie.

Deux longues heures s'écoulaient avant que nous arrivions enfin à l'université. Je la découvre pour la première fois à travers les vitres de la voiture. Le campus grouille d'étudiants et la panique commence à me gagner. C'est impossible, je ne peux pas mettre les pieds ici ! Je sens l'angoisse monter et ma respiration s'accélérer car j'ai l'impression de m'étouffer.

-Non... Je ne peux pas... Maman ramène-moi...

-Danae cesse de faire l'enfant ! Tout va bien se passer tu vas voir. L'université sera la meilleure période de ta vie et dans dix ans tu me remercieras de t'avoir forcée à y aller.

Que je cesse de faire l'enfant ? Elle ne se rend pas compte à quel point je suis terrorisée. Mon cœur s'est emballé tellement fort que je sens les battements résonner contre mes tempes. Ma vue se retrouve brouillée par les larmes qui menacent de dégouliner le long de mes joues. Je sens mes jambes s'engourdir et mes bras se liquéfier, si bien qu'il m'est impossible de bouger de mon siège. Ma mère sort de la voiture après s'être garée. Elle vient ouvrir ma portière et m'oblige à sortir de la voiture tout en me répétant d'être gentille et de ne pas faire de scandale. J'entends partiellement ce qu'elle me dit, mais c'est une fois de plus les mêmes arguments qu'elle me balance sans arrêt.

« Sois gentille. »

« Pense un peu à moi. »

« J'ai dépensé beaucoup d'argent pour cette université. »

« Cesse d'être égoïste ! »

« Prend toi en main. »

« Et ma santé à moi ça ne compte pas pour toi ? »

Toujours le même discours, toujours ce même ton désespéré... Me faire culpabiliser est le seul moyen qu'elle a trouvé pour me faire plier à toutes ses exigences. Et heureusement pour elle, ça marche à la perfection.

Je baisse les yeux et m'excuse. Je n'ai pas d'autre choix. Je ne peux que culpabiliser lorsqu'elle me dit d'un ton si las et fatigué que j'aurai sa peau. Je n'ai pas le droit de me reposer sur ses frêles épaules. Je dois arrêter de lui causer tant de soucis alors que je sais parfaitement qu'elle a déjà ses propres problèmes à régler avant de s'occuper des miens... Je n'ai pas d'autre choix que de me débrouiller toute seule. Mais je ne lui en veux pas, c'est une mère dépassée par les événements qui ne sait pas comment gérer sa propre santé mentale. Comment pourrait-elle gérer en plus de cela, les états d'âme de sa fille ?

Je me résigne alors à lui obéir.

C'est donc la boule au ventre et le cœur battant à tout rompre, que je m'apprête à entamer ma première année universitaire. Et ce, sans mes rêves de lycée. Sans mon ambition d'antan. Sans Mathieu. Sans Beth. Sans tout ce qui justifiait ma présence ici.

Je marche d'un pas discret juste derrière ma mère, observant sa silhouette je remarque que ses cheveux ont blanchi. C'est une femme assez grande et élancée, elle a toujours été soucieuse de son apparence et très coquette. Et malgré le fait que le temps ne l'a pas épargnée, elle a toujours mis un point d'honneur à tenter de camoufler ses marques de vieillesse du mieux qu'elle pouvait, que ce soit grâce à des teintures, des crèmes ou du maquillage. Alors le fait d'apercevoir ses cheveux poivre et sel attire mon attention, depuis quand délaisse-t-elle son apparence ?

La suivant du plus près que je puisse, je baisse les yeux en direction du sol afin d'éviter de croiser le moindre regard. Nous nous dirigeons vers la chambre d'étudiante que je vais devoir partager avec une inconnue. Ma vue est brouillée par les larmes qui menacent de couler depuis que j'ai posé le pied hors de la voiture, rien y fait je n'arrive pas à stopper mon angoisse, et la laisse me consumer petit à petit. La musique qui se déverse dans mes oreilles joue néanmoins un rôle non négligeable dans la gestion de mes émotions, me permettant ainsi de m'éviter une humiliation publique en fondant littéralement en sanglots devant tous le campus. Elle me permet de me focaliser sur autre chose que le bruit des vas-et-viens des gens qui marchent à seulement quelques mètres de moi, ou encore le son de leur conversation qui résonne dans l'étroit couloir que nous traversons.

Lorsque nous arrivons enfin devant la chambre 197 mon cœur se serre et une boule se forme dans ma gorge m'empêchant de respirer correctement.

J'ai peur.

Terriblement peur de découvrir un autre visage que celui de Beth, c'est elle qui devrait se tenir derrière cette porte et personne d'autre. J'ai peur de croiser un regard qui n'ait pas la vivacité et l'espièglerie de celui de ma meilleure amie. D'entendre une voix qui ne possède pas l'once de sarcasme et la pointe de curiosité qu'avait celle de Beth. De me retrouver en face d'un corps qui n'ait pas son assurance, qui n'ait pas son

énergie, sa chaleur, son réconfort. Ma mère pousse la porte d'entrée et laisse échapper une petite remarque satisfaite en découvrant la pièce. Elle m'oblige à enlever les écouteurs de mes oreilles, mais je ne décolle pas les yeux du sol, bien trop occupée à prier en vain pour que le visage souriant de ma meilleure amie apparaisse devant moi lorsque j'aurai enfin trouvé le courage de lever la tête.

La voix de ma mère s'élève et je devine, au ton qu'elle emploie, qu'elle a le sourire jusqu'aux oreilles.

-Cette chambre est vraiment bien !

Ses pieds disparaissent de mon champ de vision ; elle entre dans la chambre tandis que je reste plantée sur le pas de la porte.

-Bonjour tu dois être la colocataire de Danae ! Enchantée je suis sa mère ! Danae chérie viens dire bonjour.

Je me fais violence et finis par lever la tête. Je regarde en premier lieu la chambre en évitant soigneusement de les regarder elles. Ma chambre est très classique, les murs sont peints d'une couleur entre le beige et le blanc, une sorte de couleur crème légèrement jaunie par le temps. Il y a deux lits, deux bureaux et deux armoires. Simple et efficace. Je remarque que les affaires de ma colocataire sont déjà sorties et placées aux endroits qui leur sont attribués. Le poster d'un groupe que je ne connais pas est accroché au-dessus de son lit et quelques bibelots sont posés sur son bureau.

-Danae. Tu veux bien dire bonjour ? insiste ma mère d'un ton ferme.

Je finis par regarder la jeune fille qui se tient près de la fenêtre et qui me fixe l'air perplexe. C'est une grande blonde aux yeux vert et à la peau légèrement bronzée qui me dévisage maintenant. Son regard est souligné par une monture argentée et arrondi qui convient très bien à la forme de son visage. Ses cheveux sont relevés en une queue de cheval haute et ses boucles dorées viennent pendre sur ses épaules. Elle avait l'air tout à fait naturelle et chaleureuse. Sauf qu'elle n'était pas Beth, et de ce fait, je la détestais.

-Je m'appelle Athéna, enchantée !

Je la regarde tout en haussant un sourcil.

-Athéna ?

-Mon père est fan de mythologie au grand désespoir de ma mère ! Mais tu peux m'appeler Athé ! Tout le monde m'appelle comme ça, c'est un peu mon surnom attitré.

M'affichant un sourire radieux, elle tend la main vers moi. Je n'ai aucune envie de l'appeler « Athé », pas plus que j'ai envie de lui serrer la main ; à vrai dire je ne veux développer aucune complicité avec cette dernière. Mais le regard intransigent de ma mère me résigne à lui offrir une poignée de main amicale tout en lui rendant un sourire qui n'est pas sincère pour autant.

Ma mère tape dans ses mains avant de s'exclamer vivement.

-Bien ! Je vais pouvoir y aller désormais !

Je savais qu'elle n'avait qu'une envie : celle de rejoindre sa voiture au plus vite. Car même si le fait de me laisser ici devait me permettre d'interagir avec des gens de mon âge et de poursuivre mes études dans mon propre intérêt, c'était également pour elle le moyen le plus efficace qu'elle avait trouvé pour se

débarrasser de moi. Oui, c'était sans aucun doute une façon pour elle de s'éloigner des responsabilités et des sacrifices que pouvait engendrer ma phobie sociale. Car même si j'ai conscience de l'amour que me porte ma mère, elle n'en reste pas moins complètement dépassée par la situation.

Cette dernière m'embrasse la joue avant de me glisser à l'oreille d'un ton ferme, un petit « ne cause pas de problème ». Cet avertissement me serra le cœur, j'aurai préféré entendre de sa bouche des encouragements ou bien une marque d'affection, mais il n'en est rien.

Lorsque ma mère fut partie je ressentis un énorme poids s'abattre sur mes épaules et l'envie d'éclater en sanglots me brula les yeux. Je suis seule, complètement seule, dans un environnement que je juge dangereux. Mais ça tout le monde s'en fout. Je dois donc élaborer une stratégie, histoire de survivre dans cette jungle hostile qui selon moi va tout de même causer ma mort quoi qu'il arrive.

-Tu études quoi ? me demande alors Athéna, me sortant de mes pensées.

Je la regarde silencieuse un long moment avant de comprendre que c'est bel et bien à moi qu'elle parle.

-La littérature.

Athéna sourit doucement tout en entamant de somptueuses éloges sur les bienfaits de la lecture ou un truc du genre. A vrai dire je l'écoute d'une oreille distraite, je suis davantage concentrée sur les vêtements que je range dans mon armoire que sur ce qu'elle est en train de dire.

Si Beth avait été là, la situation aurait été radicalement différente. Je l'imagine déjà se jeter sur son lit tout en exprimant son impatience. Elle m'aurait ensuite regardé avec sincérité et m'aurait dit à quel point elle était contente d'être ici avec moi.

Je réprime ces pensées d'un vif mouvement de tête, puis me lève.

J'ai besoin d'air.

J'ai l'impression de suffoquer. Ou bien peut-être que ce n'est pas qu'une impression à en juger par l'expression paniquée qu'affiche Athéna. J'attrape mon téléphone et mes écouteurs à la hâte avant de sortir rapidement tout en enfonçant ces derniers dans mes oreilles. C'est d'un pas rapide que je m'aventure dans le couloir de la résidence universitaire, les gens vont et viennent et mon angoisse ne fait qu'augmenter. Accélérant le pas, je me retrouve dehors plus rapidement que prévu. Je prends une grande bouffée d'air frais tout en m'éloignant de la foule, profitant de ce calme pour faire redescendre la pression en moi.

« Maman pourquoi m'as-tu laissé là !? »

Et je prie intérieurement pour qu'elle revienne me chercher.

Sasha ZERBIB,
mars 2020.

De ce foutu cancer...

Texte Libre

« Tous unis par une même couleur », « Parlez-en aux femmes que vous aimez » : c'est ce que l'on peut entendre un peu partout durant le mois « d'Octobre Rose ».

Ce mois d'octobre rose doit parler à beaucoup de monde sans pour autant en intéresser vraiment certains. Certains ne savent pas à quoi il correspond, ce qu'il signifie, d'autres soutiennent la cause par la pensée et la bienveillance et d'autres agissent en se mobilisant et en donnant pour la recherche.

Je m'appelle Charline, j'ai 22 ans et je voudrais parler d'une cause qui m'est chère, la lutte contre le cancer du sein ou encore le dépistage contre ce foutu cancer.

En tant que femme, on se sent parfois proche de lui, mais pourtant si éloignée rien qu'à l'imaginer nous atteindre...

Quand j'étais au collège, ma professeur d'SVT m'avait marquée en nous disant qu'un cancer touchait 1 personne sur 3. Je n'y croyais pas. N'oublions pas que celui-ci touche 1 femme sur 8.

J'admire ces femmes qui se battent contre celui-ci, contre tout cancer du reste, mais celui-ci me touche particulièrement. Ces femmes qui se battent parfois quelques mois, mais qui parfois passent aussi leur vie à lutter contre ce dernier sans savoir s'il leur laissera un peu de répit, le temps de se souvenir que l'on ne devrait pas vivre pour se battre, mais vivre pour profiter. Et quand on en arrive à se dire ça, il est bien souvent déjà trop tard.

J'admire ces femmes qui se battent sans le montrer, car bien souvent, elles nous rappellent qu'il y a pire situation que la leur. Comme si elles voulaient pardonner à cette maladie de les avoir adoptées.

Nous avons aujourd'hui la chance d'être dans un pays assez avancé sur la recherche, avec des traitements lourds mais souvent efficaces, même s'ils laissent sur ces femmes des séquelles physiques ou mentales à tout jamais.

Le dépistage du cancer du sein, tellement glamour comme nom, et qui donne tellement envie...

Une mammographie, deux clichés de chaque sein sous différents angles, quinze minutes. Ça paraît simple dit comme ça. Et puis, soit la chance est avec vous et vous ressortez sans appel dans les jours qui suivent, soit les médecins vous rappellent quelques jours après en vous disant qu'il faudrait que vous reveniez faire des examens approfondis en urgence, mais ATTENTION, rien d'inquiétant...

Et pourtant, en tant que femme, comme si nous n'en avions pas assez déjà à faire, il faut, à partir de 50 ans, passer par là. Quand on a 20 ans, on se dit que c'est encore loin, puis souvent inconsciemment, que ça ne peut arriver qu'aux autres. Mais malheureusement, le temps passe très vite, trop vite.

Et puis, c'est quand vous êtes touchée, de près comme de loin, que vous n'entendez plus parler que de ça. Comme si, soudainement, toutes les femmes que vous connaissez ou que vous rencontrez sont elles aussi touchées.

Cancer, ce mot qui fait peur, ce mot qui nous fait directement penser à la mort ! Et pourtant, ce mot avec lequel des millions de personnes apprennent à vivre chaque jour. Alors je sais que j'aurais pu faire un texte libre un peu plus joyeux ou positif mais il était important pour moi de tirer le positif dans celui-ci, et de rendre hommage à toutes ces femmes qui se battent pour lutter contre le cancer du sein et qui y arrivent. Alors pour toutes celles qui n'en voient pas le bout ou peut être trop tard, il faut continuer de les soutenir, et se battre à notre manière active ou passive. Je sais qu'il y aurait un million de causes à soutenir sur terre et que chacune à son importance, mais c'est celle-ci que j'ai décidé de défendre. Car malgré ce qu'elles traversent, la plupart des femmes touchées ne montrent que le sourire qu'il leur reste.

Vous vous doutez bien que si je me sens autant concernée et engagée dans cette cause, c'est que j'ai vu cette maladie de très près, pas personnellement, mais touchée celle qui compte le plus pour une fille tout au long de sa vie. Et l'idée de penser que cette foutue maladie pouvait me l'enlever était inconcevable.

Et aujourd'hui, je ne voudrais pas remercier Dieu de nous avoir épargnés le plus possible, je voudrais tout simplement la remercier de s'être battue corps et âme durant plus d'un an de traitement lourd et sans fin. De ne jamais avoir versé une larme, de toujours s'être montrée forte et combative aux yeux des autres et des nôtres. Et merci de te battre encore chaque jour face à la vie, car même si l'on est officiellement guéri cette maladie restera toujours encrée en nous, dans notre mémoire et on apprend à vivre avec le fait qu'un jour elle puisse repointer le bout de son nez chez nous mais aussi chez nos enfants.

Alors pour ne pas l'avoir entendu assez, Unissons nos forces contre le cancer du sein !

Meaux le 11 Mars

Charline Anciaux

MON CHOIX

OLFA BEN LETOUFA

J'ai décidé d'écrire un texte libre afin de vous parler d'un choix important de ma vie. Il y a quelques années lorsque j'étais encore au lycée j'ai décidé de porter le voile. Alors pour répondre à la question qui m'a été le plus posée après ça : oui c'était bien un choix personnel pour lequel personne ne m'a influencé. Au début mes parents n'étaient pas trop d'accord, ils ne m'ont ni interdit de le porter ni incité à le faire, mais m'ont surtout mis en garde sur ce que cela pouvait provoquer dans ma vie personnelle et professionnelle. Donc en connaissance de cause et en étant bien consciente de ce que cela pourrait engendrer, j'ai décidé de sauter le pas.

Les premières réactions de mes amies et connaissances au lycée étaient assez prévisibles : « Mais Olfa t'a des beaux cheveux pourquoi tu fais ça », ou encore « T'es jeune tu as encore le temps profite de ta jeunesse ». Tout cela me passait vraiment au-dessus, j'étais en plein développement personnel et j'étais très heureuse comme ça, une chose à laquelle je ne m'étais pas attendue. Être convoquée par la CPE pour parler de ça, en sachant que j'étais dans un lycée public et que je l'enlevais à la grille de mon établissement... elle m'a donc convoqué pour me poser des questions, elle avait peur que je sois forcée ou radicalisée, moi étant de nature plutôt réservée je lui réponds tout simplement que c'est un choix personnel et que tant que je respecte le règlement intérieur, rien ne m'obligeait à répondre à ses questions ; mon silence l'inquiétait encore plus, mais moi ça me faisait plutôt rire.

Au bout d'un moment tout le monde s'y est fait et tout le monde a bien vu que ce bout de tissu ne m'avait pas changée, moi, en tant que personne, même si certaines personnes m'appelaient « la voilée », comme si je me résumais à ça. Mes années de lycée se sont super bien passées, mais j'avais vraiment hâte que cela se termine et d'arriver à l'université où je savais que j'allais pouvoir m'habiller comme bon me semble. C'était un réel soulagement pour moi. Une de mes enseignantes du lycée m'a également mise en garde en me disant de faire attention, que j'étais une femme d'origine maghrébine, de classe plutôt populaire, et qui en plus portait le voile : que j'avais donc beaucoup plus à prouver qu'une femme française « classique ». Ses paroles ne m'ont pas du tout découragée, au contraire, elles m'ont donné envie de donner le meilleur de moi-même.

Donc arrivé à l'université Paris 8, j'ai vu qu'on était beaucoup de filles à le porter, alors qu'au lycée on était vraiment très peu. Je ne me sentais vraiment plus du tout différente des autres étudiantes, aucun enseignant n'a été choqué, surpris ou a agi différemment avec moi (ce qui n'était pas le cas au lycée).

À partir de 2019 j'ai commencé mes recherches pour un job étudiant, j'ai déposé mes CV un peu partout et j'ai eu plusieurs entretiens d'embauche où je me présentais avec mon voile, en précisant que si j'étais dans l'obligation de le retirer en arrivant au travail je le ferais. Mais malheureusement cela n'était pas suffisant, l'entretien finissait toujours par évoquer ce sujet, comme si mon voile faisait oublier mes qualités et compétences. J'ai donc lâché l'affaire pendant un moment, j'avais tout essayé.

En novembre je décide de réessayer une énième fois, j'ai été convoquée pour un entretien d'embauche et avant d'entrer dans l'entreprise, j'ai décidé d'enlever mon voile dans ma voiture, juste le temps de passer mon entretien : je me disais qu'au

moins si c'était un refus, c'est que je n'avais tout simplement pas été convaincante. Donc je passe mon entretien comme d'habitude, seule différence : les cheveux à l'air. Eh bien je suis ressortie en ayant signé mon premier CDI le jour même. J'étais satisfaite, mais j'avais l'impression de devoir mentir ou cacher ce que je suis pour réussir, sinon on me voyait vraiment uniquement comme un voile ambulante.

Depuis le jour où j'ai décidé de porter le voile, je n'ai jamais regretté mon choix, bien au contraire, je n'ai pas changée pour autant, je suis restée la même personne. Même si parfois il m'arrive d'entendre dans la rue des remarques, ou parfois des insultes racistes, oui, oui, des insultes, je préfère passer au-dessus en me disant que de toute façon, quoi que tu fasses, les autres auront toujours quelque chose à dire. Quand je me suis rendu compte que dans le métro, par exemple, tu peux te faire insulter de la même façon, que tu sois trop ou pas assez habillée au goût de certains, c'est là que j'ai compris qu'il est vraiment inutile de prêter attention à l'avis des autres, et qu'il est inutile de vouloir changer ou s'apitoyer sur son sort, en sachant que nous pouvons tous être victimes de discrimination.

Je suis bien consciente, et j'ai aussi bien remarqué qu'être une femme voilée en France, bien que je sois française, n'est pas simple ; j'ai aussi conscience de la personne que je suis et personne ne me fera douter de moi et de mes capacités, et personne ne me fera aussi regretter ce choix. Alors j'espère que vous avez bien compris que le but de ce texte n'était pas de parler de religion : mon but était vraiment de montrer que dans la vie nos choix ne seront forcément jamais acceptés par tout le monde, que vos choix ne seront pas forcément simples à réaliser non plus, mais que lorsque vous voulez réaliser quelque chose, votre seule force et votre seule limite, c'est vous-même.

Lettre à ma petite fille

C'est une lettre qu'aurait pu écrire une grand-mère à sa petite fille, alors que cette dernière l'assisterait au quotidien.

*Ma petite fille,
Permet-moi de prendre appui sur toi pour pouvoir me lever,
Sers-moi de béquille pour pouvoir marcher,
Aide-moi dans la salle d'eau en respectant mon intimité,
Souffle-moi les recettes de cuisine que j'ai toutes oubliées,
Aide-moi, quand ma main tremblera trop, pour manger,
Réapprends-moi à me servir de cette fichue télé,
Parle-moi de mon passé que je t'ai tant conté, maintenant oublié,
Pardonne-moi quand je te ferai répéter,
Pardonne-moi quand ton visage ne me sera plus familier,
Ne t'acharne pas quand ma dépendance sera en train de nous
empoisonner,
Ne t'acharne pas quand l'heure de ma mort sera arrivée.*

Clara Brís

Le confinement et les violences domestiques en France

Cammy BORES et Néné-Gallé DIOP, L2 SDE

Le COVID-19, anciennement appelé coronavirus est une maladie infectieuse provoquée par un nouveau virus qui n'avait encore jamais été identifié chez l'être humain. Ce virus provoque une maladie respiratoire (analogue à la grippe) avec des symptômes comme la toux, la fièvre et, dans les cas les plus sévères, une pneumonie. On peut s'en protéger en se lavant fréquemment les mains, en portant un masque et des gants, en évitant de se toucher le visage et d'avoir des contacts physiques avec autrui. La pandémie du COVID-19 a infecté plus de 860 000 personnes dans 179 pays du monde et causé plus de 43 000 morts. Plus de la moitié de la population mondiale est confinée à cause du Covid-19, le confinement est une mesure sanitaire désignant l'ensemble des restrictions de contacts humains et de déplacements définies au niveau national et local.

En France, la population est confinée depuis le 17 mars 2020 à 12 h. En effet, le Président de la République a parlé une première fois le Jeudi 12 mars 2020 pour annoncer la fermeture de tous les établissements scolaires à partir du Lundi 16 mars 2020 jusqu'à nouvel ordre. Le samedi 14 mars, le Premier Ministre a ordonné la fermeture des « lieux recevant du public non indispensables à la vie du pays » comme les bars, restaurants et discothèques dès minuit. On en vient à l'appel au confinement ordonné par le Président le 16 mars 2020. Le 27 mars 2020, le Premier Ministre a annoncé le renouvellement du confinement pour deux semaines supplémentaires, soit jusqu'au mercredi 15 avril. Le confinement national formant le «stade 3» de la lutte contre la propagation de l'épidémie du Covid-19 implique la restriction des déplacements au strict nécessaire (courses alimentaires, soins et travail quand le télétravail n'est pas possible), des sorties près du domicile (activité sportive individuelle, hygiène canine), ainsi que la pénalisation (par des amendes voire de la prison si récidive) des infractions liées à cette nouvelle règle. Si le confinement est très difficile pour une bonne partie de la population, il est un véritable cauchemar pour les personnes victimes de violences conjugales/familiales.

Depuis le début du confinement en France, les violences conjugales ont augmenté de plus de 30%, il y a quelques jours BFMTV relatait en plein direct qu'un homme avait été arrêté pour avoir battu sa femme et lui avoir arraché la mâchoire, cette dernière avait été hospitalisée dans un état critique. Le 29 avril 2020, c'est un petit garçon de 6 ans qui est décédé sous les coups de son père. Le 26 mars 2020, un homme écope d'un an de prison avec sursis et une interdiction définitive du territoire français après avoir agressé sexuellement sa belle-sœur avec qui sa femme et lui habitaient pendant le confinement. Depuis le confinement, les arrestations pour violences domestiques ou agressions sexuelles se sont multipliés. La secrétaire d'État à l'Égalité femmes-hommes Marlène Schiappa a annoncé la mise en place de «points d'accompagnements éphémères» dans les centres commerciaux pour accueillir les victimes, les pharmacies serviront également de lieu d'alerte, elle précise également que 1000 places supplémentaires seront mises en place ainsi que des hébergements d'urgence et des chambres d'hôtel pour conjoint violent. Elle reconnaît malheureusement que le numéro d'appel 3919 dédié aux victimes reçoit moins d'appels car les victimes ne peuvent pas forcément téléphoner en présence de leurs bourreaux. Le 1er avril, le ministère de l'Intérieur ouvre un nouveau dispositif d'aide aux victimes, le 114 (un numéro d'urgence pour les personnes sourdes et malentendantes) qui est un numéro d'alerte par SMS qui alerte la police, la gendarmerie, les pompiers et le Samu. Grâce à l'opération «Toutes Solidaires» la Fondation des Femmes ouvre 70 places d'hébergement d'urgence, les associations qui sont elles-mêmes confinées ont du mal à avoir autant d'efficacité que d'habitude et font beaucoup d'appels aux dons. Toutes ces nouvelles mesures seront valables jusqu'à la fin du confinement.

SI VOUS ÊTES VICTIME OU TÉMOIN DE VIOLENCES AU DOMICILE :

- VOUS POUVEZ APPELER (24h/24h et 7j/7j) AU 3919 OU LE 119 (pour les enfants)
- POLICE SECOURS AU 17
- VOUS RENDRE SUR LE SITE arretonslesviolences.gouv.fr (qui s’efface automatiquement de votre historique)
- CFCV 0800059595 (viol, inceste)

Sources :

www.gouvernement.fr

www.bfmtv.com

www.sante.journaldesfemmes.fr

www.linternaute.com

www.francebleu.fr

www.francetvinfo.fr

www.lci.fr

CANCER, OUI, TOI

Pour ce journal, j'ai choisi de faire un texte libre.
Pour ce journal, j'ai choisi de faire un texte libre.
Pour ce texte libre, j'ai choisi de parler d'une maladie qui touche plus particulièrement les femmes. Et qui, par la même occasion est présente dans mon quotidien depuis 2016. C'EST LE CANCER DU SEIN. Cette maladie est présente dans mon quotidien, puisque ma mère est touchée par ce cancer. Au départ, c'était un cancer du sein, et puis celui-ci s'est déplacé dans les poumons et dans le cerveau.
Tout d'abord, il a été diagnostiqué en octobre 2016.

Pendant le mois rose. Octobre rose est une campagne annuelle de communication destinée à sensibiliser au dépistage du cancer du sein et à récolter des fonds pour la recherche. Le symbole de cet événement est le ruban rose.

On lui a trouvée une tumeur assez grosse. Donc, elle a dû subir une première opération pour lui implanter un petit appareil sous la peau pour qu'elle puisse faire ses chimiothérapies. Ensuite, une seconde opération pour une ablation du sein. Cette opération est « un choc » pour une femme puisqu'on touche à sa féminité. Pour une femme, sa féminité est ce qui est important et quand on lui retire un sein, elle perd une partie d'elle. Mais dans le cas de mère, cette opération était nécessaire puisque la tumeur était assez importante.



Par la suite, elle est passée par un nombre incalculable de chimiothérapies et de radiothérapies. Je rappelle bien que chaque cas de cancer du sein est différent. Certaines femmes ne subissent que des chimiothérapies ou bien que des radiothérapies selon la grosseur de la tumeur. Je tiens à dire que la grosseur de la tumeur est due au dépistage. Si la tumeur est vue à temps lors du dépistage, alors le traitement est adapté. Et si la tumeur est importante alors le traitement sera plus lourd. Mais dans tous les cas, des conséquences sont à peu près les mêmes. Lorsque l'on commence les chimio ou bien la radiothérapie, on ressent des effets secondaires : les vomissements, la perte de ses cheveux et j'en passe. Il faut avoir un sacré mental et le soutien de sa famille pour pouvoir avancer. Et reprendre le dessus sur la maladie. C'est ce qu'elle a fait ! Elle a repris le dessus et a vécu 1 ans tranquillement jusqu'à...

...l'année dernière, nouveau coup dur. Puisque son cancer s'est déplacé au niveau du cerveau, il s'est formé un œdème cérébral, et le cancer s'est déplacé également dans les poumons. Elle a dû être hospitalisée et mise sous traitement (oxygène toute la journée et branchée à d'autres câbles). Ensuite, elle a été transférée dans un autre hôpital pour y être opérée pour lui enlever son œdème. Après cela, elle est rentrée à la maison tout en continuant ses chimios régulièrement pour limiter la propagation de nouvelles métastases.
Aujourd'hui, elle vit encore sous oxygène car les métastases dans ses poumons sont impossibles à retirer, car les médecins lui ont détecté trop tard. Elle vit plutôt bien malgré des difficultés. Elle ne peut plus faire autant de choses qu'avant mais elle continue d'avancer avec nous.

Ce cancer, on en parle, mais pas assez à mon goût. On a beau être bien soignés, puisque nous sommes dans un pays où la recherche est avancée, nous ne sommes pas assez sensibilisés sur le sujet et sur l'importance d'aller se faire dépister.
LE DEPISTAGE EST IMPORTANT, PEU IMPORTE LE CANCER.
Il faut se faire dépister régulièrement afin de veiller sur sa santé.

Aujourd'hui, je vous raconte une partie mon histoire pour faire réagir certaines personnes et leur faire prendre conscience qu'il faut aller faire ce dépistage. Et pour faire prendre conscience que derrière le sourire d'une personne atteinte par n'importe quel cancer, une histoire difficile est cachée.

Je voudrais conclure ce texte par un poème.

Lutter contre le cancer

Cancer toi qui nous environnes
Qui nous tourmentes, nous empoisonnes
Cancer j'voudrais te faire la peau
Et t'envoyer aux hauts-fourneaux
Oui te détruire te massacrer
Te faire souffrir, te fusiller
Que pour toujours tu sois maudit
Et que tu sortes de nos vies
Cancer, oui, toi qui nous tourmentes,
Nous fais glisser sur mauvaise pente
Cancer, j'voudrais t'assassiner
Et te faire mal à en crever
Oui t'envoyer dans les bas-fonds
Dans les abysses les plus profonds
Que plus jamais tu n'apparaisses
Que pour toujours, oui, on renaisse

Pour moi, ce poème montre une telle rage qui nous vient lorsqu'on apprend qu'une personne de notre entourage l'a. On voudrait que ca ne lui soit jamais arrivé, et pourtant on doit l'aider à avancer et à guérir. Cette maladie fait tellement de ravage qu'il faut veiller à ce qu'elle n'arrive pas.

Léonie Bonturi

La précarité étudiante

Nous avons décidé de travailler autour d'une thématique particulière ; la précarité étudiante. Nous sommes six étudiantes en deuxième année de science de l'éducation avec des âges, des cursus et des origines sociales différentes. En rassemblant nos expériences et nos ressentis personnels nous mettons en relief des parcours de vie différents mais tous impactés de près ou de loin par la précarité étudiante. Ce document est donc un ensemble de textes libres avec des points communs que nous avons décidé de tous aborder ;

- Nos origines sociales, notre vie quotidienne, notre parcours scolaire...
- Qu'est-ce qui nous pousse à travailler ?
- Et nos ambitions professionnelles futures.

Hannan

Mon milieu scolaire d'origine a toujours été caractérisé par une proximité, car mes parents ont été à l'école et ils me racontaient toujours leurs histoires de quand ils étaient à l'école.

Dans ma famille, on détient des capitaux culturels institutionnels du fait de l'instruction reçue à différents niveaux. Mon père ayant son brevet et son baccalauréat scientifique, ma mère ayant son brevet et mon frère aussi qui l'a eu cette année. Mes parents ont rarement le temps de pratiquer des loisirs, mais ma famille s'ouvre à diverses activités.

Il faut dire que l'école a toujours fait partie de mon quotidien, dès ma rentrée en maternelle j'étais contente, j'ai tout de suite adoré cet univers, apprendre de nouvelles choses chaque jour, jouer avec des amis. Ma scolarité en maternelle était des années sans soucis, je travaillais bien, je n'avais pas de soucis, les enseignantes disaient de moi que j'étais une élève calme et sérieuse. Puis est venue mon entrée à l'école primaire. Pour ma part mon école maternelle et

primaire étaient proches, ce qui m'a permis de garder les mêmes amis et de ne pas me sentir dépaycée lors de ma rentrée en Cp. Je suis passée en Ce1 sans problème puis en Ce2, en Cm1 et en Cm2 sans soucis majeur en général. Les enseignants disaient de moi que j'étais une assez bonne élève qui avait quelques difficultés dû à son manque de confiance, mais que dans l'ensemble j'étais sage et j'aimais aller en cours. Les enseignants étaient fiers de moi car malgré des difficultés, je me donnais toujours à fond et je n'abandonnais jamais. J'avais envie de réussir, de me surpasser et j'avais ce besoin de me donner à 1000% quoiqu'il arrive. On disait de moi que j'étais une élève moteur, je participais toujours en cours. J'étais motivée par ma mère et mon père qui était toujours derrière moi.

Puis, il y a eu mon entrée au collège. Comment pourrais-je décrire ces quatre années?

Lors de ma première rentrée en 6^{ème} j'étais assez mitigée par ce nouveau cadre, ces nouveaux amis et surtout ce nouvel établissement. J'étais déjà assez stressée car j'étais dans le collège du Blanc-Mesnil auquel on avait donné le nom suivant: « le collège des singes ». Cela vous annonce directement la couleur, venant d'un collège en Zep, j'étais prévenue sur les conditions et les mentalités. Ma cinquième s'est vite écourtée car j'ai déménagé, donc qui dit déménager dit nouvel établissement toujours dans la même ville. Ce collège aussi était en Zep mais il était mieux vu que l'ancien. Et à ce moment-là j'étais la nouvelle, tout le monde me regardait. Je ne me suis pas fait des amis toute suite. Je suis parvenue à me faire une place à partir de la quatrième où là je me suis fait quelques amis dont je suis toujours très proche à l'heure actuel. J'étais une élève moyenne entre 11,12,13 de moyenne mais en troisième je suis descendue en fin de trimestre à 10 sur 20. De ce fait, on m'a refusé la seconde générale et on m'a proposé le redoublement. Ils disaient que je ne réussirais pas en seconde. Mes parents ont fait appel pour contester cette proposition et je suis donc aller en seconde générale.

Pour moi il était inconcevable que j'aille en professionnel. Pas parce que mes parents étaient contre, mais du fait que c'est moi qui ne voulais pas. Je voulais devenir vétérinaire ou professeur des écoles. La première année au lycée, j'étais assez confiante d'avoir mon brevet alors que tous mes professeurs doutaient. L'année ne s'est pas passée comme prévue car j'ai eu beaucoup de mal. C'était même dur de suivre, je ne comprenais rien malgré mes efforts et les efforts de mes parents qui m'avaient pris des cours. De ce côté mes parents ont toujours été présents et derrière moi, mais malgré ça je n'ai pas réussi comme je le voulais. Au deuxième trimestre, je suis partie voir une conseillère d'orientation avec ma mère qui m'a donné quelques propositions de filières comme la Stmg. Elle m'a dit que si je ne voulais pas aller en professionnel, il fallait que je me mette au travail plus sérieusement pour avoir une chance d'avoir la filière que je voulais. A ce moment-là, je me suis détachée de l'envie que j'avais de devenir vétérinaire et je me suis accrochée à celle de devenir enseignante.

Je me suis donnée à fond et j'ai réussi à avoir 10 de moyenne, je suis passée de 7 au premier trimestre à 10 au troisième trimestre. Je me suis même vue proposer la filière littéraire que j'ai refusé car je voulais aller en Stmg. J'ai été accepté en 1^{ère} stmg et j'étais contente et motivée. Je suis parvenue à bien travailler. J'avais entre 11 et 12 tout le trimestre je suis passée en

terminale avec des encouragements et un 12 au bac de français et un 16 à l'oral. J'étais de nouveau fière de moi et mes parents aussi, car beaucoup de personnes m'ont critiqué du fait que j'étais en stmg, pour eux tous les efforts que je pouvais apporter n'était rien du tout car « ma filière était facile ».

Mon année de terminale s'est bien passée, je n'ai pas rencontré de difficultés dans les matières, à part peut-être en espagnole où j'avais 10 car je n'aimais pas cette matière, mais à part cela le reste se passait bien. J'ai eu les encouragements tout au long des deux premiers trimestres et au dernier, j'ai eu les compliments car je n'avais pas baissé dans ma moyenne, j'étais heureuse tous mes professeurs étaient confiants concernant ma réussite au bac et de mes choix d'avenir qui étaient d'aller à la faculté.

Mon bac s'est très bien passé, je n'ai même pas stressé. La préparation des révisions s'est faite tout au long de l'année j'étais bien préparée. Pendant les semaines de révisions, je refaisais les baccalauréats d'années précédents et tout s'est bien passé. J'étais confiante. J'ai eu 13,30 au baccalauréat avec la mention assez bien, j'étais aux anges car tous mes efforts avaient payés. On peut dire que la situation actuelle est plus que jamais difficile, cela dur depuis le commencement de la grève des transports où plus de la moitié des étudiants n'ont pas pu se déplacer pour aller étudier. Ça a été un mois très déstabilisant. Je ne sais même pas combien de « réel » cours j'ai vraiment eu ce second semestre une chose est sur, ils se comptent sur les doigts d'une main. Je suis très bouleversé par ce fonctionnement ces grèves, ces profs qui nous disent rien, je dois avouer que cela a été stressant, fatiguant pour le moral et pour le physique tenir le coup, venir en cours pour rien, voir qu'il n'y a pas cours etc. Cela a été très épuisant. De plus pour finir il y a eu une crise sanitaire il faut dire que c'est le pompon.

On ne sait même pas comment les cours vont finir, ou comment on va être noté, les enseignants nous reprochent de ne parler que de notes mais il ne faut pas oublier que par cette note, c'est notre avenir qui est en jeu. Toute cette situation nous a profondément stressé, de plus la fin du semestre avait été difficile, nous avons eu à réaliser des devoirs via internet, il y a des cours où nous n'avons même pas encore de note pour le premier semestre, on se demande réellement comment tout cela va s'organiser.

Ce qui me pousse à travailler dur c'est mon projet professionnel mais quand je vois quelle tournure a prit ce semestre je me pose des questions comme : « comment allons nous faire l'année prochaine ? ». Mon projet professionnel a toujours été de devenir professeur des écoles. Quand j'étais enfant, je me disais que je deviendrais « maîtresse ». J'aime ce métier et je pense correspondre à celui-ci. Transmettre aux enfants des savoirs, faire découvrir des choses, les faire s'ouvrir au monde. Il faudra que je continue à persévérer pour atteindre mon objectif professionnel car il faut obtenir quelques diplômes et notamment passer un concours pour obtenir ce métier qui aide à former les individus de demain.

C'est pour cela qu'après une licence, nous devons suivre la formation du master MEEF spécialisée dans les métiers de l'enseignement de l'éducation et de la formation. Cette

formation intègre dans ses enseignements, la pratique du métier et la préparation au concours de recrutement des enseignants. Pour enseigner à l'école primaire (école maternelle et école élémentaire), il faut avoir réussi le concours de recrutement du CRPE. Qui est un concours académique. Après les concours, en fin de première année de Master, les lauréats sont nommés professeurs des écoles stagiaires et affectés dans un des départements de l'Académie dans laquelle on peut être recruté. Pendant une année scolaire, nous suivons une formation en alternance, qui est rémunérée et qui s'intègre dans la deuxième année de master MEEF. Cette formation est rythmée par un stage à mi-temps, avec des élèves, dans une école et par des cours dispensés en ESPE. Tout au long de la formation en alternance, un dispositif d'accompagnement est mis en place. Dans le courant de l'année, il faut formuler des vœux pour les premières affectations en tant que professeur titulaire. La titularisation intervient après validation du master MEEF à la fin de l'année de M2 et après l'obtention d'un avis favorable du jury académique d'évaluation du stage en responsabilité.

Le professeur des écoles apprend aux élèves à lire, à écrire, à compter, mais son rôle ne se limite pas qu'à cela. Il engage les élèves dans la construction de leurs parcours éducatif et scolaire. En ayant à cœur de créer un rapport positif à la classe et à l'apprentissage, il permet aux élèves de s'approprier les savoirs fondamentaux et éveille chez eux l'intérêt pour le monde qui les entoure à travers diverses disciplines: Français, Mathématiques, Histoire et Géographie, Sciences, Langues Vivantes, Musique, Pratiques artistiques, Education sportive. Pour moi, c'est vraiment un métier qui marque les esprits, car on se souvient tous de notre passage à l'école primaire, on se souvient tous aussi de nos maitresses ou maitres.

C'est une partie de l'enfance qui est très importante et pouvoir en faire parti, je trouve cela magnifique de partager toutes ces choses avec les enfants. C'est un métier très humain qui crée un vrai lien entre l'élève et l'enseignant. Et je sais aussi qu'enseigner à des élèves demande de la rigueur, de la patience et un grand sens de l'écoute. Le professeur des écoles doit savoir capter l'attention, s'adapter en permanence et expliquer les choses clairement, aux élèves comme aux familles. Il élabore les contenus pédagogiques et évalue l'acquisition des compétences tout au long de l'année, en ayant une vision globale de sa classe et de ses élèves. C'est ce partage et ce lien avec les familles et les enfants qui m'a toujours passionné. J'ai déjà eu une expérience professionnelle en classe de troisième au collège dans une clinique vétérinaire car avant j'hésitais entre deux métiers : enseignante et vétérinaire. Deux métiers assez opposés mais ce stage m'a ouvert les yeux sur le métier de vétérinaire. Je ne me rendais pas forcément compte de ce que pouvais comporter ce métier et cela m'a fait réaliser que je ne pourrais jamais travailler dans la médecine. Je suis trop sensible, de ce fait je me suis vite orientée vers le métier de professeur des écoles.

Dans ma famille, ils sont tous contents du métier que je souhaite faire et ils m'encouragent beaucoup. Par contre, c'est vrai que dans mon entourage amical on me fait un peu des remarques négatives sur mon choix. Par exemple, ils me disent : « Oh travailler avec des

enfants, il faut avoir de la patience ! » ou « Moi je ne pourrais pas ». Il y a quelques personnes qui ont des avis positifs, en me disant par exemple : « Oh c'est super comme métier, comme ça tu pourras t'occuper de tes enfants c'est génial ». Mais pour moi c'est de la socialisation de genre parce-que je suis une femme qui veut devenir enseignante, alors je le fais forcément pour m'occuper de mes enfants.

J'ai toujours aimé les enfants, pouvoir partager mon savoir avec les autres et ce n'est pas comme si on me forçait à faire ce métier c'est mon choix, je ne comprends vraiment pas leurs opinions. C'est un débat qu'il y a entre nous quand on remet le sujet sur le tapis contrairement à mes parents qui eux comprennent que c'est un choix passionné que je veux faire.

Tiffany

Je me présente, je suis Tiffany et je suis actuellement âgée de 22 ans. Je née à Bondy dans une ville du 93. A vrai dire, je n'ai jamais quitter ce département car j'ai toujours vécu à La Courneuve avec ma mère dans un modeste F3. Ma mère est salarié pour la CPAM de Paris et ce depuis toujours, depuis qu'elle a quitter l'île de la réunion, à ma connaissance à part ce métier elle n'a jamais eu d'autres expériences professionnelles. Ma mère nous a élevé ma soeur et moi seule, je pense donc que l'on peut nous qualifier de famille modeste, c'est-à-dire qu'on ne manque de rien mais qu'on ne peut pas non plus faire des choses extraordinaires.

J'ai vécu une scolarité totalement « normale », en 2015, j'obtiens mon baccalauréat économiques et sociales dans un lycée d'Aubervilliers, Henri Wallon. Puis cette même année, je décide d'intégrer la faculté de droit de Villetaneuse dans le 93. J'effectue mon année et malheureusement je suis confronté à mon premier redoublement. Je décide de persévérer et repasse ma première année avec succès. Durant cette deuxième année de fac, ayant validé beaucoup de matière, je décide d'avoir une certaine indépendance financière car le temps me le permet, mais aussi dans le but de « soulager » ma mère, de ne pas avoir à lui demander de l'argent pour pouvoir sortir avec mes copines ou tous simplement me faire plaisir. Je pense aussi que je n'avais pas tellement le choix car j'étais boursière mais uniquement d'une somme de 100€. De ce fait, 2016 fut l'année où j'ai eu ma première expérience professionnelle qui a été au sein d'une agence de baby sitting, où on me rémunérait à peu près 400€ par mois. On arrive au milieu de l'année et je deviens plus gourmande donc je décide de changer d'emploi et je deviens agent d'accueil à l'aéroport Roissy CDG jusque ma rentrée 2017, où je gagne un peu plus et me permet même de passer le permis. Rentrée 2017, deuxième année de droit, cette année impossible pour moi de travailler car mon emploi du temps est beaucoup trop chargé, mais par chance j'ai pu percevoir des indemnités de chômage durant toute cette année universitaire. Fin de l'année je refais face à un redoublement, étant persévérante je

décide de refaire une année, durant laquelle j'ai un peu plus de temps et où je peux me permettre de travailler. Cette année là je travaille en tant qu'hôtesse dans les salons VIP d'Air France, puis trop fatigué je change de d'emploi et j'intègre l'enseigne H&M, et un mois après ils décident de se séparer de moi, j'intègre donc l'enseigne Mcdonald jusque ma rentrée 2019. J'ai donc décidé d'abandonner le droit car, ma personnalité de 2015 n'était pu la même que celle de 2019, j'aspirais à d'autres choses notamment à la jeunesse et à l'enseignement plus précisément.

Rentrée 2019 me voila en sciences de l'éducation avec un emploi d'assistante d'éducation en maternelle, car encore une fois je ne peux pas me permettre de ne pas travailler, car j'ai une voiture et que je souhaite aider ma mère dans les dépenses de tous les jours. En effet, une voiture suppose de nombreuses dépenses comme l'essence, l'assurance, l'entretien. En travaillant je peux me permettre de me faire plaisir notamment par des sorties entre amis, du shopping, ou encore des voyages. Je pense qu'actuellement ne pas travailler pour moi engendrerai beaucoup trop de responsabilité pour ma mère c'est-à-dire que je lui imposerai des choses qu'elle n'a pas forcément voulu et je ne souhaite pas la mettre dans cette position et surtout je ne souhaite pas du haut de mes 22 ans me comporter comme une ado de 15 ans et demander à ma mère si et sa pour telle ou telle dépense.

Pour finir, j'ai pour ambition de devenir institutrice en primaire, avant toutes ces réformes sur les statuts, au delà de transmettre un savoir à des enfants, la stabilité et les avantages de celui-ci m'attirait. Par ailleurs, étant assez gourmande j'ai toujours su que me limiter qu'à un seul emploi a proprement parlé ne me suffirait, j'ai pour projet qu'à côté je souhaite créer un « business » pour pouvoir vivre encore mieux que ce que l'emploi d'enseignant m'offre .

Lydia

Je suis Benlekehal Lydia j'ai 21 ans, et je suis actuellement en deuxième année de sciences de l'Education à Paris 8. J'ai obtenu un baccalauréat Economique et Social. Suite à cette obtention j'ai voulu faire des études de commerces (économie et gestion). Qui ne s'est malheureusement pas réalisés, car j'ai eu un refus par Parcoursup. Je me suis donc orientée vers le domaine de l'éducation. Un domaine que j'affectionne particulièrement, j'ai l'envie de transmettre les savoirs aux enfants. J'aimerais devenir institutrice en élémentaire. J'ai la chance d'avoir mes deux parents issus tous les deux d'une classe moyenne, qui ont poursuivi leurs études, de m'encourager chaque jour dans ma scolarité. Ils ont énormément contribué à ma réussite scolaire. Par exemple en m'offrant l'accès aux savoirs (des cours particuliers lorsque j'étais encore au collège et au lycée).

Aujourd'hui, je peux dire que je sais vraiment ce que je veux faire de ma vie. J'ai des projets à réalisés et je suis déterminée. A côté de mes études, je fais quelques jobs, notamment pendant les vacances scolaires, j'exerce un poste en tant que factrice. Je suis dans un âge où je ne peux plus dépendre financièrement de mes parents. Et c'est tellement satisfaisant de travailler dur et à la fin obtenir son salaire, je trouve cela gratifiant. Je veux sécuriser mon avenir et mettre à tout prix de l'argent de côté. Car la vie est rude de nos jours. Mon objectif est d'avoir une vie stable sans soucis financièrement. J'estime que le temps c'est de l'argent. Et je suis dans l'obligation de faire ces jobs, pour ne pas être dans la précarité étudiante. Certes, j'ai des aides de la bourse mais c'est peu suffisant lorsqu'on a beaucoup de charge à payer. Ce qui est compliqué pour certain surtout à notre jeune âge. Je ne peux même pas me permettre de venir à la fac en voiture car j'habite relativement loin (en Seine et Marne) et je mets 2h30 pour venir. Donc je viens en transport en commun car le coût du carburant est excessivement cher.

J'ai pour ambition d'aider à financer dans des constructions des écoles à Madagascar qui est une île défavorisée et auxquelles l'accès au savoir n'est pas à la portée de tous. Cela me tient à cœur de contribuer au développement de cette île. Je pense que j'exercerais une partie de ma profession en France, puis à l'avenir je demanderai une mutation à Madagascar. Apporter, donner, transmettre le savoir à des enfants qui n'ont pas accès à la scolarité est ma vocation. Clairement c'est en une partie pour cette cause que je veux me surpasser dans mes études et obtenir à tout prix mon diplôme. J'ai ce côté humanitaire, l'envie d'aider les autres. Tout comme mes parents, je veux aussi contribuer à la réussite des autres.

Stéphanie

Étudiante en sciences de l'éducation, plus tard j'aimerais travailler dans l'humanitaire, différents domaines qui me tiennent à cœur : le droit des femmes, la promotion de l'éducation, et la défense du droit des enfants. Depuis mon enfance, ce domaine m'a toujours intéressé. Très impliqué dans la cause humanitaire, je suis ambassadrice Unicef à l'université depuis près de deux ans. La Défense des droits des enfants est une cause qui me tient particulièrement à cœur. Après l'obtention de mon bac, j'ai enchainé différent job étudiant en parallèle de mes études. J'ai toujours travaillé avec un public relativement jeune, en effet j'ai été animatrice en service jeunesse, animatrice de pause méridienne et babysitteur durant plusieurs années.

Depuis mon entrée dans les études supérieures, j'ai toujours eu un job étudiant. Avoir un job étudiant n'a jamais été une nécessité « absolue » car j'ai toujours vécu chez mes parents. J'ai

la chance d'être encore nourris, logé gratuitement. Seules les dépenses liées à mes activités de divertissement sont à mes frais ; ex: forfait téléphonique, abonnement Netflix, vêtements ... Depuis septembre 2019, je suis agent d'accueil à la maison de l'étudiant, c'est un bâtiment qui regroupe différents services dédiés à la vie étudiante au sein de l'université. En tant qu'agent d'accueil je dois accueillir les étudiants et les orienter dans les différents services. Le bâtiment regroupe différents services dédiés aux initiatives étudiants et surtout aux aides sociales. Je me retrouve donc parfois confronté à de réelles situations de désespoir, qui à certain moment m'affectent personnellement. Beaucoup d'étudiants viennent faire une demande d'aide financière d'urgence, une recherche de logement ou un foyer d'urgence. Face à ces situations je me rends compte que ma situation financière est loin d'être désastreuse, à l'inverse de tous les étudiants que je côtoie au quotidien. Je pense même pouvoir me passer de mon activité salariale pendant quelques mois si mon emploi du temps scolaire devient trop chargé. Comme je l'ai dit, j'aimerais travailler dans la coordination de projet humanitaire, ce type d'emploi demande beaucoup de responsabilité. C'est un secteur dans lequel les individus doivent être fort psychologiquement et être prêt à mettre leur vie personnelle en pause. Il y a quelques contraintes (le haut niveau d'étude demandé) mais le niveau de rémunération est très confortable.

J'aimerais aussi investir en Afrique de l'ouest afin d'aider la jeunesse, en créant des emplois pour les jeunes qui sont souvent les premiers atteints par la précarité et le chômage en Afrique. De plus depuis ma prise de poste à l'accueil de la maison de l'étudiant, je me rends compte qu'une grande partie des étudiants en situation de très grande précarité sont souvent des étudiants étrangers qui selon leurs propos cherchent à échapper à des grandes situations de crise et de précarité et à acquérir une vie meilleure ici en occident.

Ouassila

Mon père est arrivé en France très jeune et n'était pas marié à ma mère, c'est en revenant au Maroc qu'il s'est marié à ma mère puisqu'il est retourné en France, tout cela sans avoir eu ses papiers français. Il s'est battu pour pouvoir avoir de meilleures conditions de vie et un meilleur avenir que celles qu'il avait dans son pays. Mes quatre frères sont nés au Maroc, il n'y avait pas de maternelle donc les enfants commençaient l'école à six ans. Mon père a un niveau d'étude primaire, ma mère elle n'est jamais allée à l'école puisque les filles n'allaient pas à l'école, elle restait pour aider sa mère à la maison. Mon milieu social d'origine a une certaine distance vis-à-vis de l'univers scolaire. Les activités de mon père sont plutôt la télévision et la lecture de livres religieux, et il va au marché tous les samedis. Mes parents relèvent de la culture dite populaire et non légitime. Ma famille a du capital culturel qu'ils nous ont transmis, mais pas du capital culturel légitime qui était mis en avant par l'école et par la société. Mon père possède du capital culturel, il travaillait dans le ménage dans une entreprise, maintenant il est à la retraite, il était employé et était le délégué de ses collègues. Il fait partie de la classe populaire. Ces capitaux ont pu éventuellement constituer des ressources dans mon parcours scolaire, par exemple je n'avais pas de difficulté en mathématiques parce

que mon père m'a transmis cette connaissance mais j'avais des difficultés en français du fait que mes parents ne parlaient pas bien français et nous n'avions pas de livre en français à la maison. Nos parents nous ont inculqué des normes et des valeurs, par exemple à ne pas être en retard à l'école, ne pas être absent, nous lisions des livres religieux mais cela ne m'a pas permis pour autant d'aimer la lecture à l'école. Les études pour mon père était néanmoins une chose très importante à ces yeux car il n'a pas pu étudier comme il l'aurait souhaité, c'est une promotion sociale pour eux, ça va nous aider à nous élever socialement, à avoir une trajectoire sociale ascendante.

J'habite dans une banlieue, aux quatre milles dans une cité, on habite dans un HLM, dans un quartier populaire en voie de transformation. Ce quartier est ancien avec une mauvaise réputation. Pour mes parents ce lieu d'habitation est tout à fait normal, c'est un lieu comme les autres, c'est ce que je pense aussi. Cet environnement n'a pas vraiment favorisé mon parcours scolaire, je trouve que mon environnement n'a pas de cause à mon parcours scolaire, il y a peu, le fait que je sois dans une cité et que les écoles disposent de moins de matériels et autres pour favoriser la scolarité.

Dans mon parcours scolaire j'ai toujours eu des difficultés, ça a commencé dès le CP je ne participais pas et me m'étais toujours à l'écart. À la maison personne ne pouvait m'aider, mes parents ne sont pas allés à l'école, pour ma mère, elle n'y est pas aller du tout et pour mon père il y est aller jusqu'en primaire. Pour tout ce qui était divisions, multiplications tous ce qui est des mathématiques ils pouvaient m'aider mais d'autres choses ils ne pouvaient pas.

J'ai des grands frères et sœurs mais tous étaient déjà bien occupés, mes grands frères faisaient leurs vies et mes sœurs étaient au lycée déjà occupés par leurs cours. Moi qui n'aimais pas faire mes devoirs et qui avais des difficultés et des fois ne comprenais pas, je « lâchais l'affaire », et de toute façon personne n'était derrière moi pour cela; étant enfant je me disais alors que ce n'était pas important. Il y a des fois ou ma belle sœur m'aidait à faire mes devoirs et comme je n'étais pas habitué je n'aimais pas ça. Et donc tout cela a impacté mon année, parce que quand je ne comprenais pas je ne le disais pas et ne parlais pas, j'étais très timide.

Ma maîtresse l'avait bien vu mais cela était trop tard pour cette année, donc le jour des remises des bulletins elle proposa et insista le redoublement pour moi et avec elle parce que sinon je partais déjà avec des bâtons dans les roues, et mes parents ont accepté, elle leur a proposé que je reste au soutien pour faire mes devoirs. C'est ainsi que cela s'est déroulé, j'ai redoublé, puis l'enseignante m'a aidé à m'ouvrir aux autres, m'a pousser à demander de l'aide lorsque j'en avais besoin, aller au soutien m'a beaucoup aidé. Cette maîtresse, cette personne m'a aidé et m'a donné confiance en moi, même si il reste encore du travail.

Et moi je me suis battu et n'ai rien lâcher. Puis je suis passer en CE1, tout allait mieux, même si j'avais des difficultés, je m'accrochais, le CE2, puis le CM1 et j'ai même été première de la classe en CM1, je n'y croyais pas quand le maître m'a félicité: « tu es la première de la classe » ça m'a étonné, notre professeur nous faisait des moyennes pour nous habituer à l'entrée au collège, au premier trimestre j'étais 7ème puis j'ai évolué jusqu'à être première de la classe. En parallèle le samedi j'allais au cours d'arabe où on apprend notre religion et à écrire l'arabe. Sur cela j'ai toujours été une élève modèle comme on dit, à l'écrit comme à l'orale, on devait apprendre des textes religieux et j'étais toujours la première à bien

apprendre puis à écrire; on apprend les lettres et petit à petit à lire l'arabe. C'était pourtant la même logique que l'école mais j'arrivais mieux aux cours d'arabe qu'à l'école. Mais même si j'avais des difficultés j'essayais de les surmonter. C'est à partir de la quatrième que les difficultés ont commencé à prendre le dessus.

J'ai toujours eu un niveau scolaire moyen, j'avais beaucoup de difficultés en français, pour tout ce qui est de la grammaire ainsi que l'orthographe... plus je passais les classes et plus les difficultés s'accumulaient. J'ai redoublé le cp, puis la seconde, les enseignants disaient de moi qu'il fallait que je fasse plus d'effort et que je n'abandonne pas. Certains pensaient que je ne voulais pas, ou que je le faisais exprès tandis que d'autres voyaient vraiment mes difficultés. Mes parents m'ont toujours encouragé et ne m'ont jamais rabaissé. Tous les enfants n'ont pas le même mode de socialisation selon l'époque et la culture, on ne socialise pas les enfants de la même manière selon le milieu social et cela impacte la scolarité, et le parcours scolaire de l'enfant.

Effectivement, pour certains enfants il y a une continuité entre la famille et l'école, et pour d'autres il y a une discontinuité entre la famille et l'école. Pour moi dans la culture scolaire il y a une culture dite légitime qui est valorisée dans la société, et cette culture dite légitime est valorisée à l'école. Donc dans ce cas-là, il y a des élèves qui vivent dans une situation « d'acculturation », qui est un changement socioculturel entraîné par le contact prolongé des groupes et des cultures différentes dans la sphère scolaire, donc un enfant qui n'est pas familier avec la culture scolaire va être en mesure de « s'acculturer ». Ce qui est mon cas, ma socialisation familiale n'est pas en continuité avec l'école. Les conditions de scolarisation ont aussi un impact sur la réussite. Je n'ai fréquenté uniquement que des établissements ZEP, il y avait un climat scolaire qui n'était pas adéquat, il y avait toujours des tensions entre élèves et professeurs ce qui empêchait la concentration dans la classe, la qualité de l'enseignement et l'encadrement n'était pas de bonne qualité. Il y avait un changement d'enseignants très régulièrement.

De plus, ce sont que de nouveaux professeurs que l'on m'était en ZEP, et n'avaient pas autant d'expérience, ce qui jouait beaucoup sur la qualité de l'enseignement et de l'encadrement. Enfin au collège mon choix d'orientation a été la générale parce qu'à ce moment-là je ne savais pas quoi faire, et je préférais choisir la générale à la professionnelle parce que je ne savais pas quoi faire en professionnellement, et mon père me conseillait la générale. J'ai eu le choix, j'ai juste été conseillé, parce qu'on ne voulait pas me laisser aller en général mais j'ai fait appel parce que je voulais aller en général. Les professeurs disaient de moi que je n'en étais pas capable. Je suis là maintenant à la fac et je suis fière de moi parce que les professeurs m'ont sous-estimé et j'ai montré que quand on veut on peut. Et personne ne m'a influencé sur mon choix, pour moi il n'y a aucune différence entre la générale et la professionnelle, cela dépend de nos préférences.

Au début du lycée cela a été assez difficile, car je n'ai pas suivi le rythme et la pression puis j'ai abandonné. C'est après, mon redoublement que j'ai choisi parce qu'on voulait me mettre en STMG, je me suis ressaisie et tout s'est bien passé, même si s'était difficile. J'ai tenu surtout que j'étais avec ma petite sœur qui était dans la même classe, on s'aidait mutuellement et ça c'est fait comme ça. Le bac a vraiment été une année difficile pour moi, cela était un mélange de stress avec beaucoup trop de connaissances à apprendre. Je doutais de pouvoir

l'avoir, j'avais vraiment peur mais je n'ai pas baissé les bras. L'obtention du bac pour moi a été une grande fierté.

Maintenant à l'université je me sens à ma place, j'aime ce que je fais et n'ai pas vraiment de difficultés.

Notre situation familiale actuelle est moyenne, mon père est à la retraite et ne touche pas d'aides; ma mère n'a jamais travaillé donc n'a pas de revenu, mon père ne nous a jamais fait reconnaître que nous étions en précarité. C'est pour cela que moi-même je ne me sens pas en précarité. Tous mes frères et sœurs mariés aident mon père dans les courses sans que celui-ci le demande et moi aussi parce que je vois très bien qu'il n'arrive plus à subvenir à tous les besoins.

Je travaille pour pouvoir subvenir à mes besoins, pour que ça soit un poids en moins pour mes parents et quand je peux aider j'aide avec plaisir. Mais même comme ça, je ne me sens pas en précarité même si je ne peux pas me permettre certaines choses. Je pense que c'est la même chose pour tout le monde. Je travaille en tant qu'assistante éducative, j'ai eu ce travail grâce à mon envie de devenir professeur des écoles. L'état a mis en place un contrat de trois ans avec les étudiants qui ont validé leur premières années de licences et qui souhaitent devenir professeur des écoles. J'ai participé et ai été acceptée, je suis formée et rémunérée.

Je pense que cette précarité n'est pas qu'étudiante, depuis toujours à la maison je n'avais pas tout ce que je voulais par faute de moyen, je l'ai vite compris et c'est devenu une habitude c'est peut-être pour cela que je ne me sens pas dans la précarité.

J'envisage d'être professeur des écoles, parce que comme moi il y a des enfants qui ont besoin d'être aidés, encouragés, et je veux leur apporter cette aide. J'ai envie de leur montrer qu'ils en sont capables il faut juste en avoir l'envie et avoir les bons outils. Il ne faut pas abandonner parce qu'on vient de classe populaire ou quoi que ce soit. La profession que j'envisage de faire me semble accessible à tous, les éventuels obstacles, difficultés, défis auxquels je pourrais être confronté, sont les devoirs, et la validation des années, à la fin de l'obtention du diplôme la pratique. Je suis déjà allée avec ma sœur qui est professeur des écoles dans sa classe, cela m'a vraiment plu, et c'est là que j'ai eu le déclic.

Quand j'étais petite je ne voulais pas exercer cette profession, et il n'y avait aucun autre métier auquel je pensais... J'ai vu des professeurs qui ne voyaient pas nos difficultés, qui croyaient qu'on le faisait exprès, qu'on avait pas envie, et cela me donne encore plus envie d'être professeur des écoles, pour aider au maximum les autres. Mon projet d'étude post bac au lycée était celui que j'ai maintenant, je voulais aller en science de l'éducation et devenir professeur des écoles, et l'université Paris 8 était mon premier choix. J'ai choisi les sciences de l'éducation pour pouvoir bien me former pour mon futur métier.

Après pour ce qui est des finances, je pense que je pourrais m'en sortir avec ce métier même si je pense que ce métier est mal payé, ce métier me tient à cœur comme même.

Margaux

Je m'appelle Margaux Bizet, j'ai 21 ans et je suis actuellement en deuxième année de licence en Sciences de l'éducation, à l'université de Saint-Denis Paris 8. J'ai obtenu un baccalauréat littéraire, et intégré une licence en Lettres modernes à La Sorbonne. C'est lors de la deuxième année de licence de lettres que j'ai réalisé que je n'étais pas faite pour cette filière. J'ai donc décidé de me réorienter vers les sciences de l'éducation.

Si je devais décrire ma scolarité, je dirais qu'elle a été à mon sens très bonne. Je n'ai eu aucune difficulté mis à part peut être en mathématique au collège. Je me suis toujours sentie à ma place dans tout les établissements que j'ai fréquenté, sans doute parce que je suis assez scolaire dans ma méthode de travail. J'ai la chance d'être toujours soutenue par mes parents qui ont toujours fais de leur mieux pour nous aider mon frère et moi dans notre scolarité et de nous offrir tout ce dont nous avons besoins. Mes parents ont notamment fais en sorte que je puisse bénéficier de cours particulier en mathématique principalement. J'ai eu énormément de chance d'avoir été autant entourée par mes proches, je le suis toujours, mon compagnon aussi m'encourage toujours dans tout ce que j'entreprend, ce qui est une motivation considérable.

J'ai toujours voulu devenir enseignante, travailler, voir évoluer les enfants. Ayant un bon contact avec eux, l'enseignement m'a semblé une évidence, et je dirais même, une vocation. J'ai effectué beaucoup de stage, qui m'ont confirmé mon envie de travailler dans ce merveilleux univers qu'est l'enseignement. L'année dernière, avant d'intégrer la licence de science de l'éducation je travaillais en tant qu'AVS dans une école, ou je suivais un petit garçon de CE2, qui avait un trouble de la concentration et hyperactivité, travailler avec lui m'a permis de suivre une classe, et de suivre les méthodes de travail d'une enseignante. Le métier d'enseignante est bien plus qu'une simple profession pour moi, c'est une vocation, le plus beau métier du monde que d'apprendre à apprendre aux hommes et femmes de demain.

A côté des cours je travaille comme remplaçante dans une école qui n'a pas de contrat avec l'état, ce qui me permet d'avoir une classe tout au long de l'année, une fois par semaine. C'est une expérience incroyable qui me permet d'acquérir beaucoup d'expérience, mais aussi d'être réellement dans le métier. J'adore chaque lundi, retrouver ma classe de CP, les voir évoluer est un réel accomplissement dont je suis très fière. Hormis ce travail de remplaçante, je donne des cours du soirs aux élèves en difficultés que je connais depuis quelques années.

Mes projets futurs, sont d'avoir ma licence en sciences de l'éducation, puis passer le master MEEF, afin d'obtenir le concours de professeurs des écoles. Entrer dans la vie active, et pouvoir mettre au jour des projets d'école et de classe sont vraiment des objectifs qui me font envie et que je suis impatiente d'accomplir.

« Le monde des grands »

Fatima Salhi

Étant plus jeune, le monde des grands, ce monde me paraissait utopique, sans défauts, sans craintes et où tout le monde s'épanouissait.

Ayant grandi, prenant désormais part à ce monde qui me faisait rêver, je me rends compte que la vie n'est pas aussi simple qu'elle le paraît. Difficulté d'insertion professionnelle, problème d'intégration personnelle et professionnelle, discrimination et j'en passe... la vie d'adulte n'est pas sans repos et nous n'en sortirons pas tous indemnes.

Toutes ces choses peuvent arriver à n'importe quel moment et personne n'est à l'abri de rien dans ce monde vicieux.

Cependant il faut savoir se montrer fort, se forger une personnalité, trouver un équilibre sans être trop injuste au risque de paraître « égoïste », ou trop gentil au risque de paraître « naïf ».

Quoi que l'on fasse toute chose peut être critiquée.

Alors, tout au long de mon évolution personnelle et professionnelle, j'ai beaucoup appréhendé le monde du travail, en se posant des questions sur le comportement qu'il faut avoir. Comment m'adapter ? Comment m'insérer ? Quelle relation faut-il entretenir avec ces collègues ?...

Sachant que mon projet est de devenir professeur des écoles, d'autres questions se sont ajoutées telles que l'autorité au sein de la classe ? Les relations parents/élèves ?...

Sans oublier le fait que je suis quelqu'un de très timide et introvertie, ce qui annonce une difficulté supplémentaire. J'avais du mal à trouver le juste milieu pour m'insérer durant mes années d'études. Le fait de devoir prendre la parole en public était pour moi un obstacle difficile à franchir.

Mais au fur et à mesure des années, j'ai appris à surmonter cette peur, pour finalement

prendre la parole sans crainte.

Arrivée à la faculté, c'est un nouveau palier que je franchis avec de nouveaux enjeux comme l'autonomie. Toutefois plusieurs dispositifs sont mis en place pour nous venir en aide, et alors le nouveau concept de la pré-professionnalisation en tant qu'assistante d'éducation m'est apparue très intéressant.

Depuis Octobre 2019, j'ai beaucoup appris avec ce dispositif, j'ai aussi vu le vrai métier d'enseignante qui n'est pas seulement de faire des dictées et corriger, mais de devoir mettre en place toute une organisation pédagogique et administrative.

Au début il est vrai que j'ai eu du mal à m'intégrer et, oui, toujours le problème de la timidité, mais les collègues et notamment ma formatrice m'ont vite considérée comme « une des leurs », les élèves également, ce qui a fortement contribué à une intégration réussie.

Au fil des mois je prenais en charge petit à petit la classe pour leur présenter des séquences : c'était difficile au début, il faut savoir s'imposer, imposer sa voix... mais finalement j'ai su me mettre à l'aise.

Pour le moment la pré-professionnalisation m'a beaucoup apporté, aussi bien pour le développement de mon projet que pour mon évolution personnelle.

Je sais que ce n'est que le début et que dans le «monde des adultes » il y a encore beaucoup de chose à découvrir, malgré tous les hauts et les bas...

D'UNE VOIE LONGTEMPS CHERCHÉE, ET TROUVÉE ÉTUDIANTE ET AED EN PRÉPRO

Actuellement étudiante en deuxième année de licence sciences de l'éducation, j'aspire à devenir professeure des écoles. Parallèlement à mes études, je suis AED (assistante d'éducation) en préprofessionnalisation¹ dans une école élémentaire depuis octobre 2019. Ce contrat, d'une durée de trois ans, me permet d'être présente au sein de l'établissement une journée et demie par semaine. Ce temps est aménageable en fonction de mon emploi du temps universitaire sachant, de plus, qu'il ne comporte pas énormément d'heures de cours. Il ne porte donc pas défaut à ma présence aux cours, au contraire, il s'adapte car, en cas d'impossibilité, je n'ai qu'à prévenir ma tutrice, une enseignante de l'école, puis, rattraper ultérieurement. Ce qui compte est d'effectuer mes 312 heures annuelles dans l'établissement d'affectation situé près de mon domicile, ou bien près de l'université si l'on préfère.

Chaque année, mes responsabilités évolueront : lors de la première année, il s'agit d'observer, d'intervenir ponctuellement sous la responsabilité du tuteur lors d'activités pédagogiques, et de participer à l'aide aux devoirs et aux leçons ; puis, au cours de la seconde année, il s'agira de continuer les interventions ponctuelles, la participation à l'aide aux devoirs et aux leçons ainsi que la participation aux activités éducatives telles que des interventions lors des APC (Activités Pédagogiques Complémentaires) ; enfin, lors de la troisième, et dernière, année, il sera question de la prise en charge en autonomie de séquences pédagogiques complètes incluant l'éventuel remplacement d'enseignants de l'école.

Tout au long de ma présence au sein de l'établissement, j'observe et intervins ponctuellement auprès des élèves. Cela me permet de découvrir le fonctionnement des classes selon les niveaux et les enseignants, les dynamiques de classe, les interactions entre l'enseignant et les élèves, le déroulement des séances et des activités, dont les rituels, ainsi que différentes pratiques pédagogiques, sachant que chaque enseignant à sa propre manière de faire qu'il adapte en fonction des besoins et difficultés rencontrées par les élèves, mais également les difficultés que les enseignants peuvent rencontrer telles que la présence d'allophones arrivants au sein de leur classe ou bien celle d'élèves très en difficulté menant l'enseignant à adapter les activités. Cela me permet également d'échanger avec les enseignants et de leur poser des questions sur la profession, le déroulement de certaines choses telles les sorties scolaires et la préparation qu'elles demandent, les démarches d'admission en classe spécialisée pour les élèves nécessitants et les réunions concernant l'admission en classe spécialisée de manière ponctuelle telle qu'en UPE2A (Unité Pédagogique destinée aux Élèves Allophones Arrivants) et RASED (Réseau d'Aides Spécialisées aux Élèves en Difficulté), les différentes réunions entre le personnel enseignant, le directeur et l'inspecteur académique, le temps moyen de travail hors classe consacré à la préparation des séances et des corrections, les questions de matériel distribué aux élèves et financé par la mairie en fonction du montant accordé par élève, etc., mais également sur leur parcours d'études, notamment l'utilité ou non de certains cours et savoirs théoriques dispensés en sciences de l'éducation, ou encore sur les perspectives de reconversion professionnelle après avoir exercé en tant qu'enseignant telles qu'enseignant spécialisé, directeur d'école...

¹ <http://www.ac-creteil.fr/pid38623/pre-professionnalisation.html>

Au cours des quatre premiers mois passés au sein de la classe de CM2 de ma tutrice, j'observais principalement et intervenais ponctuellement auprès des élèves notamment lorsqu'ils réalisaient leurs travaux (exercices individuels et travaux de groupe). J'ai également pris en charge deux séances : une dictée et le calcul mental. Progressivement, les élèves m'ont intégrée à la classe en me sollicitant et en me reconnaissant comme une aide, une ressource supplémentaire. J'étais également une aide pour l'enseignante, ma tutrice, car, en plus d'apporter mon aide aux élèves, je corrigeais parfois quelques cahiers de leçons et préparais quelques activités afin de gagner du temps, comme découper des figures pour les manipulations en groupe, et ainsi soulager le travail de l'enseignante. J'ai également passé une semaine entière à l'école car je trouvais intéressant le fait d'observer et d'assister, toujours en intervenant ponctuellement, au déroulement des différents enseignements et activités tout au long d'une semaine et ainsi d'avoir une vue d'ensemble sur ce à quoi peut ressembler une semaine de classe, son organisation, en incluant l'EPS, la musique, etc. J'ai également participé à deux sorties scolaires près de l'établissement.

Au cours des six semaines suivantes, j'ai pu observer plusieurs classes des différents niveaux de l'école élémentaire, du CP au CM2 dont une classe double niveaux (CE1/CE2). En effet, chaque semaine était réservée à un niveau et je changeais de classe à chaque demi-journée afin d'observer différentes classes d'un même niveau sans oublier l'UPE2A comportant des élèves du cycle 2 et du cycle 3 selon les jours et demi-journées, ainsi que le RASED. Tout comme au sein de la classe de ma tutrice, j'intervenais ponctuellement afin de voir comment les élèves travaillent et apporter mon aide durant ma présence dans la classe. De plus, le fait qu'il y ait une autre AED en préprofessionnalisation au sein de l'établissement m'a permis d'échanger avec elle sur nos observations sachant que nous étions parfois ensemble dans une classe au cours de ces semaines.

Le fait d'avoir été majoritairement au sein de la classe de CM2 de ma tutrice m'a permis de me sentir intégrer à la classe, d'être un soutien à la fois pour les élèves et pour l'enseignante, d'observer la progression des élèves et de m'épanouir en tant qu'« apprentie maîtresse ». En effet, travailler à l'école me procure une satisfaction de par le fait que j'ai enfin trouvé ma voie, sachant que j'ai longtemps eu du mal à savoir vers quoi m'orienter, et par la reconnaissance que les élèves me témoignent : les « Merci ! » de certains élèves se retournant pour me remercier après avoir été interrogés pour la correction lorsque je les ai aidés pour l'exercice en question, un simple « Bonjour Claudia ! » de tous mes CM2 avec un grand sourire lorsque je les croise dans les couloirs pendant ma période d'observation de différentes classes et des différents niveaux composant l'école élémentaire et me demandant quand est-ce que je retourne parmi eux, valorisent mon travail et me donnent davantage envie jour après jour d'effectuer cette profession, et également les « Bonjour ! » des autres élèves de l'établissement appartenant aux classes dans lesquels je suis passée pour observer et apporter mon aide.

Cette immersion et ces observations me permettent de découvrir les différents apprentissages dans les différents niveaux ainsi que les pratiques pédagogiques des enseignants qui se différencient en fonction du niveau des élèves, des difficultés qu'ils rencontrent et de l'enseignant lui-même.

Finalement, je participe à l'enseignement et à la vie de la classe, je me familiarise progressivement à la profession tout en me formant à son exercice en observant, intervenant auprès des élèves et en prenant parfois en charge des séances d'activités. L'observation des différentes pratiques

pédagogiques me donne des idées sur l'organisation de mes futures journées et des manières d'enseigner dans ma future profession tout en me donnant plus d'assurance auprès des élèves. La formation sur le terrain que je bénéficie à travers cet emploi m'est donc bénéfique car la formation pratique qu'il dispense permet de se former en prenant en compte la réalité des choses. Ainsi, il permet une meilleure préparation à l'exercice de la profession et est un avantage dans mon parcours d'études, notamment pour le master. En bref, cet emploi ne peut m'être que bénéfique car il me procure une formation pratique dans le domaine souhaité, contrairement à la licence sciences de l'éducation dispensant des savoirs théoriques qui, selon moi, ne sont pas forcément indispensables à ma formation, il est un avantage dans mon parcours universitaire et me permet d'avoir une certaine autonomie financière tout en me formant à la profession souhaitée.

Claudia Fernandes

LE MÉTIER QUI A CHANGÉ MA VIE

Catel-Lise VALENTIN

Auxiliaire de vie scolaire. Beaucoup d'entre vous ne savent sûrement pas de quoi il s'agit et pourtant c'est un métier qui mérite d'être valorisé. En effet, celui-ci consiste à venir en aide à des enfants en situation de handicap dans les écoles du premier ou second degré.

Avant de commencer à développer sur ce job qui m'a tant apporté non seulement du point de vue professionnel mais aussi particulièrement du point de vue personnel, il convient, dans un premier temps, que je fasse une brève présentation de mon parcours professionnel afin que vous me connaissiez un peu mieux et que vous compreniez comment j'en suis arrivée là.

Pour tout vous dire, avant de commencer cette licence, je n'ai jamais su ce que je voulais faire de ma vie. La seule chose que je savais, c'est que je ne voulais pas entreprendre un cursus long et trop compliqué. J'ai donc choisi de réaliser un bac STMG (Sciences et Technologies du Management et de la Gestion) option marketing. C'était une filière vraiment intéressante et pour laquelle je me suis impliquée à 100%. J'étais persuadée d'avoir trouvé ma voie, à savoir le monde du commerce. J'ai ensuite poursuivi mes études en BTS Management des Unités Commerciales. Durant cette formation, j'ai réalisé plusieurs stages en points de vente, et c'est à ce moment-là précisément que j'ai su que ça n'était ABSOLUMENT PAS une filière faite pour moi. Mes 2 années de BTS ont réellement été un supplice car je n'aimais pas ce que je faisais, mais j'ai quand même réussi à obtenir mon diplôme. A la suite de ça, la réorientation était primordiale, mais pour faire quoi ? J'ai donc choisi de faire une pause dans mes études durant laquelle j'ai réalisé plusieurs jobs aussi différents les uns que les autres, mais qui m'ont apporté chacun beaucoup et notamment ce fameux métier d'Auxiliaire de Vie Scolaire.

J'étais affiliée à la circonscription de Dammartin-en-Goële qui m'ont donc redirigé vers deux écoles maternelles de Mitry-Mory, comme je leur avais demandé, car il s'agit du public avec lequel je voulais exercer. J'étais très angoissée à l'idée de travailler avec des enfants handicapés, car ceux-ci peuvent avoir des réactions imprévisibles à l'égard des autres et surtout parce que je n'avais aucune expérience et n'avais reçu aucune formation dans le domaine. J'allais donc devoir apprendre sur le tas !

Je me suis retrouvée avec 2 petits garçons autistes (l'autisme est une trouble neuro-développemental qui se manifeste avant l'âge de 3 ans et affecte les interactions sociales réciproques, la communication et le comportement à caractère restreint, répétitif et stéréotypé) de 4 ans ; chacun a un degré différent de la maladie. Chacun d'eux m'a marqué différemment, mais l'un plus que l'autre. Il s'appelait Messi. Lorsque je suis arrivée dans l'école et que les maîtresses me l'ont présenté, il ne parlait pas, ni avec la maîtresse ou moi-même, ni avec personne d'autre d'ailleurs, pas même avec les autres enfants. Il ne parlait qu'avec sa mère. Comme tous les enfants, il a essayé de me tester, de tester mes réactions. Au départ, il avait énormément de mal à accepter ma présence et à comprendre que j'étais là pour lui, il me faisait des crises, me mordait, courait dans les couloirs, mettait des jouets dans sa bouche et imitait toutes les bêtises des autres camarades de classe... Néanmoins, j'agissais avec lui comme avec les autres enfants et il n'avait aucun traitement de faveur de ma part, et s'il faisait une bêtise, il était puni comme les autres et même s'il me faisait des crises, je ne céda pas car il savait beaucoup en jouer. A la longue et avec l'expérience, j'ai vite compris que tout ce qu'il faisait était dans l'unique but d'attirer mon attention, je m'étais rendu compte qu'à chaque bêtise qu'il faisait, il prêtait une attention particulière à ce que je le voie faire sa bêtise. Il devait sûrement être en manque d'affection et d'attention à la maison. Au fur et à mesure que je m'occupais de lui, Messi comprenait que j'étais là pour lui et seulement pour lui. Ça lui arrivait même d'être jaloux lorsque j'intervenais auprès d'autres enfants et il me le faisait savoir de par son comportement.

Plus le temps passait et plus il évoluait à vue d'œil, et ce grâce à moi, jusqu'à ce qu'il commence à me parler réellement. Bien entendu, il ne parlait pas de la même manière que les autres enfants et avait beaucoup de mal à s'exprimer, mais il le faisait quand même et ça, c'est vraiment génial ! La maîtresse était, elle aussi, très impressionnée du changement de Messi, elle ne l'avait jamais vu comme ça. Non seulement il parlait mais ses efforts se reflétaient également dans son travail : Son temps de concentration était plus long grâce à l'emploi du temps que je lui avais confectionné qui lui permettait de savoir ce qu'il devait faire en temps et en heure et il avait davantage une posture d'élève, chose qui était totalement impossible auparavant. Je dois vous avouer que la maîtresse avait un peu baissé les bras avec lui.

Est-ce que ce métier a changé ma vie ? Absolument, grâce à lui je sais désormais ce que je veux faire : Enseigner et transmettre mon savoir à ce public que sont les enfants. Ce métier m'a réellement permis de me sentir utile, je n'avais qu'un seul

but celui de faire évoluer Messi, il n'existait pas de routine et chaque journée était différente.

Cet emploi m'a véritablement enrichi, j'ai découvert certaines facettes de moi que je ne connaissais pas comme l'amour que j'avais de transmettre à de parfaits inconnus ou même l'empathie envers les élèves en difficulté. Je me mettais à la place de ces élèves et j'imaginai la satisfaction que les parents pourraient avoir en voyant leurs enfants évoluer de la sorte.



Mon bénévolat dans une association Montessori

Imane MEHREZ

L'association Arborescence est une association qui accompagne les enfants dans leur développement propre et essaye de répondre au mieux à leurs besoins. Leur volonté avant tout est que l'enfant prenne du plaisir à apprendre mais surtout qu'il expérimente et explore les choses à travers le matériel didactique Montessori.

Pour bien présenter l'association dans laquelle j'ai fait du bénévolat avant d'être à l'université et même pendant l'université (le samedi et le dimanche) il me semble essentiel de parler de la pédagogie Montessori et dire en quoi celle-ci consiste-t-elle, grâce à l'aide d'Aissé Cissoko qui est la gérante de l'association et qui n'a pas hésité à répondre à toutes mes questions.

La pédagogie Maria Montessori est fondée sur la conviction que :

- L'enfant possède une force vitale qui le pousse à se construire lui-même et à acquérir son indépendance
- Il a naturellement la volonté et le désir d'explorer, d'expérimenter, d'apprendre et de comprendre le monde qui l'entoure.

La pédagogie Montessori est une pédagogie dite active qui part de l'enfant et qui se soucie de son développement dans ses différentes dimensions. Afin d'accompagner au mieux l'enfant dans son cheminement, Maria Montessori a accordé un soin particulier à :

- L'environnement dans lequel les enfants évoluent
- Le rôle de l'adulte qui accompagne l'enfant
- Le matériel didactique proposé.

La nature de mon engagement dans cette association était tout d'abord de pouvoir aider et de se sentir utile, mais aussi pour mon futur projet professionnel qui consiste à devenir professeur des écoles, j'ai jugé qu'être engagé auprès d'une association peut être que bénéfique et me mettra vite face à la réalité de mon futur métier. Mais j'ai choisi cette association particulièrement car elle utilise la pédagogie Montessori et celle-ci m'intrigue beaucoup. Par ailleurs à l'université, nous parlons souvent de Maria Montessori mais être confronté à cette pratique et ses outils didactiques est beaucoup plus enrichissant et cela nous permet de mieux la comprendre, grâce à mon bénévolat dans cette association j'ai

réussi mon partiel d'éducation nouvelle car toutes les questions auxquelles il fallait que je réponde me semblaient évidentes, car j'avais posé moi-même ces questions à Aïssé, dans ce lieu où j'avais vécu la situation : donc la réponse me semblait évidente.

Article sur « discipline et troubles du caractère » d'Henri Wallon.

Voir au-delà des hypothèses de la psychologie traditionnelle.

Dans un contexte dans lequel la psychologie traditionnelle insinue qu'un maître devrait intérioriser que les troubles du caractère d'un élève sont le reflet de sa nature, Henri Wallon se méfie quant à lui des théories basées sur des observations de faits, faisant débat.

En effet, il préfère faire un lien entre la conduite de l'élève et le milieu dans lequel elle a émergé, ainsi que faire une comparaison entre la conduite de l'élève dans le milieu scolaire et dans les autres milieux.

Pour commencer, les troubles du caractère viennent d'un conflit partiel secondé par l'inhibition, l'hostilité et le transfert d'une matière sur le maître. Cette situation amène la sévérité du maître et le sentiment d'infériorité voire de rivalité vis-à-vis des élèves.

La sociabilité agressive qui s'ensuit se manifeste par des actes de toutes nature. Notamment des mensonges qui nécessitent des distinctions selon à qui l'on s'adresse, l'objet et le motif. Également des vols et mensonges mythomaniaques liés aux fugues et au vagabondage.

Il s'agit de faire une différenciation de degrés de troubles comportementaux, du normal à la brutalité en passant par la pathologie. A savoir : la pathologie est manifestée par des troubles névropathiques comme l'instabilité colérique.

Pour les enfants gâtés, s'avérant destructeurs, par exemple, il faudrait penser à des activités de remplissages. De la même façon, il faudrait veiller à ne pas accroître l'anxiété chez des enfants sujets à l'inhibition ou aux délits. Ainsi que privilégier des récits et des dessins chez les enfants ayant des comportements à valeur de diversion, de feinte ou de symbole. Enfin, alerter un médecin en cas de troubles de la conduite, tares névropathiques.

De manière générale, Henri Wallon défend le fait qu'il faudrait épauler l'enfant pour qu'il se crée des complexes. Les complexes étant des réactions et sentiments nés d'influences affectives violentes, pouvant se perpétuer avec

assimilations, identifications fautives. En fait, il s'agit de faire renaître le pouvoir d'adaptation chez l'enfant.

*Merci à madame Chopard de nous
avoir apporté ce savoir et à monsieur
Laffitte de nous avoir laissé l'occasion
de nous exprimer librement et avec
autant de bienveillance.*

Clara Bris, Louis Monguillon et Célia Aouissi.

D'UNE FAMILLE ET DE SŒURS

EXTRAIT DU JOURNAL DE MANON...

Dans cet objet d'étude je vais vous décrire ma socialisation familiale puis scolaire. Dans cette étude, je vais me demander en quoi ce travail a pu faire changer ou non les représentations que j'ai dans mon univers familial et dans ma trajectoire scolaire.

Ma socialisation familiale a été normale, jusqu'au jour où mes parents ont pris la décision de se séparer. Dans ces circonstances, mes deux grandes sœurs ont pris la responsabilité, dès leur plus jeune âge, de s'occuper de moi jusqu'à ce que la situation soit réglée. Ma sœur aînée est âgée de 26 ans, elle est professeur des écoles, la cadette âgée de 23 ans fait des études de ressources humaines dans une école de commerce. Étant petite je vivais à Romainville en Seine-Saint-Denis. Une fois le divorce prononcé, ma mère a pris la décision de déménager en Seine-et-Marne. Pour elle, ce déménagement était le mieux pour l'avenir de ses filles, car elle ne voulait plus habiter dans le « quartier » et souhaitait un avenir meilleur pour ses enfants. En effet, mes sœurs ont fait la moitié de leur scolarité à Romainville. Ma mère remarquait qu'elles avaient de mauvaises fréquentations et elle avait très peur pour ses filles. Elle nous disait souvent « Je ne veux pas que mes filles se laissent entraîner vers de mauvais horizons, donc nous allons partir d'ici ». Moi, je garde peu de souvenirs de cette période car j'ai déménagé à l'âge de 6 ans. Pour ma mère, le lieu d'habitation était une priorité dans l'éducation de ses enfants. Par ailleurs, je suis issue d'une famille de catégorie populaire, mon père travaille en tant que formateur à la RATP et ma mère comme agent d'exploitation au métro à la RATP. Cependant je n'ai pas pour autant suivi la même trajectoire sociale que mes parents. Du côté de ma mère, elle a connu une reproduction sociale par rapport à son père qui travaillait également à la RATP, tandis que mon père a connu une trajectoire ascendante car son père était ouvrier : mon père a eu un parcours scolaire traditionnel, c'est-à-dire qu'il a été jusqu'à son année du baccalauréat, puis il a poursuivi ses études pour obtenir un bac+2. Alors que ma mère a été également jusqu'à la terminale pour finalement ne pas passer le diplôme.

Les tâches domestiques sont essentielles dans ma famille, surtout pour moi. Ma mère a toujours tenu à nous initier aux tâches ménagères en nous apprenant à faire notre linge seule, en nous achetant une panier à linge que nous avons disposé toutes les trois dans notre chambre. Cette technique que ma mère a utilisée nous sert à être indépendante et autonome dans notre savoir-vivre quotidien. En effet, ma chambre est une pièce dont je tiens qu'elle soit bien rangée, en ayant mon propre espace de travail et ma propre organisation, ce qui me permet de mieux réussir dans mes apprentissages. Je participe également aux tâches ménagères avec mes parents car il est important pour moi de les aider (mettre la table, débarrasser, faire la vaisselle, faire mon lit...).

Dans mon foyer, les tâches ménagères sont organisées sous forme de planning, c'est-à-dire qu'une fois par semaine nous avons l'obligation de faire le ménage dans notre salle de bain en se relayant. Bien que ma mère n'ait pas obtenu son baccalauréat et que mon père n'ait pas fait de grandes études, la culture écrite a toujours été une activité importante au sein de mon foyer.

Mes parents m'ont toujours incitée à la pratique d'écriture (rédaction de cartes postales, de lettres pour certaines occasions comme les fêtes religieuses ou bien des invitations, listes de courses). Cette pratique d'écriture m'a également été transmise à travers des cahiers de vacances et d'écriture pour me permettre de m'entraîner hors période scolaire. Par ailleurs, mes parents m'incitaient à l'écriture à travers les jeux (comme le scrabble et les mots-croisés). Je m'initiais également seule à la pratique d'écriture en remplissant moi-même les papiers administratifs qui étaient destinés à mes parents (j'aimais bien m'amuser à remplir des cahiers d'inscriptions qui se trouvaient dans des revues ou des prospectus). De plus, dans mon enfance, mes parents m'avaient offert un tableau noir et tout le nécessaire pour que je puisse jouer à la maîtresse. Ainsi, mon écriture se développait à travers le jeu.

Pour améliorer mon vocabulaire et atténuer ma difficulté à l'écriture, mes parents m'ont toujours dit : « Si tu veux améliorer ton orthographe et avoir un vocabulaire plus riche, il faut que tu lises des livres. » Étant petite, mes parents m'emmenaient une fois par semaine à la bibliothèque qui se trouvait dans ma ville pour pouvoir emprunter des livres que je choisisais, qui me lisaient avant de dormir, ou dont ils se servaient de support pour m'apprendre à lire. En effet, mes parents lisent régulièrement, du moins ma mère lit au moins un roman pendant nos vacances (au bord de la piscine ou pendant le trajet), tandis que mon père lit très régulièrement des livres portant sur l'histoire de France et des biographies. De plus, mon père regarde davantage des reportages à la télévision, alors que ma mère regarde plus des émissions (*4 mariages pour une lune de miel*, *Les Reines du shopping*...). Par ailleurs, mon père nous a fait découvrir le cinéma, le théâtre, les spectacles (cirques, comédies musicales, spectacles de magies) et les musées. Pour développer ma lecture, mes parents avait dans la maison un espace de lecture, où il y avait une grande bibliothèque avec tous types de livres. Cette bibliothèque m'a permis d'accéder à bon nombre d'ouvrages. Je m'invitais par moi-même à lire des livres pour m'améliorer dans ma lecture.

Mes parents disposent d'autres capitaux tel que le capital économique. Mon père suit régulièrement l'état de ses finances en anticipant les dépenses à venir. Tous les mois il verse une pension alimentaire à ma mère qui est consacrée aux achats scolaires, alimentaires et vestimentaires. Quant à ma mère, elle ne semble pas se préoccuper autant que mon père de la gestion de ses finances. Mes parents ont toujours tenu à nous faire plaisir, notamment pendant de gros événements comme les anniversaires et les fêtes religieuses. Mes parents ne nous ont jamais privé pour financer les sorties scolaires et les voyages scolaires car ils savent que derrière ces projets se cache une intention pédagogique.

Par ailleurs, ma mère nous a beaucoup fait voyager ainsi que mon père (Thaïlande, République Dominicaine, Mexique, Grèce, Espagne, Italie, États-Unis, Canada ...) car il est important pour eux de nous faire découvrir une autre culture hors de notre pays.

L'autorité familiale est beaucoup présente au sein de mon foyer, surtout du côté de mon père. Mon père a toujours été très strict dans notre éducation. Il a toujours tenu à ce que ses filles soient respectueuses et très bien éduquées. Pendant mon enfance, mon père était très strict avec mes grandes sœurs car elles avaient l'âge de sortir avec leurs amies, mais il restait très autoritaire sur les heures de sorties et tenait à ce qu'elles les respectent. Ma mère, quant à elle,

n'a jamais été très stricte, du moins depuis que je suis rentrée au lycée. Pour ma mère tout est basé sur la confiance.

Mes parents ne m'ont jamais punie. Pour eux les punitions ne sont pas quelque chose qui servent, ils m'ont toujours dit : « Je ne punirai pas car ce n'est pas comme ça que l'on comprend ».

Pour mes parents le dialogue est quelque chose de très important dans notre famille, car il est primordial de parler entre nous, sans s'énerver, afin de trouver des solutions à une situation conflictuelle. Depuis ma rentrée au lycée, ma mère m'a toujours laissée sortir avec mes amies, mais avec comme seules conditions de toujours la prévenir quand je suis arrivée et de respecter les heures de sortie.

J'ai connu une socialisation scolaire traditionnelle, c'est-à-dire que je suis rentrée à l'école à l'âge de 3 ans et j'ai poursuivi mon cursus scolaire jusqu'au baccalauréat. J'ai commencé ma scolarité à Romainville. Avant mon déménagement en Seine-et-Marne, je n'ai connu que la maternelle et le CP dans mon ancienne ville. Le plus difficile dans mon départ était de devoir quitter mon père et d'habiter à une heure de chez lui. Ce déménagement nous a beaucoup perturbés toutes les trois, car nous avons quitté nos amies d'enfance qu'aujourd'hui nous ne voyons plus. Mais ce n'est pas pour autant que le divorce et le déménagement ont perturbé ma scolarisation. En effet, quand je suis arrivée dans ma nouvelle ville je devais faire ma rentrée en CE1. Cette rentrée dans cette école a été un moment très dur à passer. Etant petite, je me demandais comment j'allais pouvoir m'intégrer dans cette nouvelle école, avec tous ces enfants qui étaient inconnus pour moi. Ma mère m'a toujours dit : « Tu es encore très jeune et c'est à ton âge qu'on se fait beaucoup d'amis très rapidement, mais n'oublie pas une chose : les amies se comptent sur les cinq doigts de la main ». Cette phrase je l'ai toujours prise en compte, car aujourd'hui je n'ai seulement que deux amies en qui j'ai une entière confiance et envers qui je peux compter en cas de difficultés. Lorsque j'étais au collège j'avais beaucoup d'amies, puis une fois rentrée au lycée, nos chemins se sont séparés car nous n'étions pas toutes dans le même lycée. Ma rentrée en seconde a été très dure pour moi car je devais me refaire des amies. Dans ma classe tout le monde se connaissait car ils étaient tous dans le même collège, alors que, moi, j'étais l'une des seules à être d'un collège différent. De plus mon nouveau groupe de pairs, dans lequel je me suis intégrée, n'était pas réellement différent de mon ancien groupe. En effet j'ai retrouvé en eux des nombreux points communs avec mes anciennes amies. Par ailleurs, je ne regrette pas mon déménagement car j'ai pu avoir un enseignement très sérieux. Tout au long de mon cursus scolaire, j'ai toujours été une élève sérieuse, tout en ayant certaines difficultés surtout dans l'apprentissage de mes leçons. Pour m'aider à apprendre tout en m'amusant, je jouais à la maîtresse toute seule dans ma chambre où je reproduisais ma journée de cours. Cette technique d'apprentissage à travers le jeu m'aidait beaucoup car j'arrivais à revoir mes leçons et mes exercices tout en jouant, de plus mon écriture se développait. En ce qui concerne l'école, ma mère a toujours été très impliquée. En effet, ma mère participait toujours aux réunions parents-professeurs et à la remise des bulletins. Cela lui permettait de rencontrer mes professeurs et de pouvoir discuter de mon évolution. Elle se rendait également sur le site

officiel de mon école « cartable en ligne » où elle tenait à être toujours informée sur mes résultats et les devoirs que j'avais à faire. Pour mon père, n'ayant pas la garde de ses filles, c'était très compliqué de devoir suivre notre scolarité. Habitant loin il ne pouvait pas se rendre aux réunions, il devait juste se contenter des bulletins trimestriels que lui envoyaient le collège et le lycée. Pour l'apprentissage des devoirs, mon père a toujours été très rigoureux. Il tenait à ce que l'on y arrive. Parfois, il nous disputait car nous n'arrivions pas à faire un exercice ou nous ne comprenions pas une leçon. Il reprenait la leçon et prenait du temps à nous l'expliquer jusqu'à ce que l'on comprenne. Quand j'étais petite, je n'étais pas très soigneuse sur mes copies et cela déplaisait énormément à mon père. Il me disait souvent : « Fais un brouillon avant d'écrire au propre » ou même : « Quand tu soulignes tu le fais avec une règle et je veux que cela soit droit ». Plus le temps passait, plus je décidais de ne plus emmener mes devoirs chez mon père car je voulais profiter de mon week-end avec lui et non sacrifier une journée avec mon père à faire mes devoirs. Ainsi, je faisais mes devoirs chez ma mère, contrairement à mon père elle était moins investie dans mes apprentissages car elle me laissait de plus en plus en autonomie.

En revanche ma mère était toujours là pour pouvoir m'aider en cas de non-compréhension d'un exercice ou d'une leçon. Ma mère n'ayant pas fait le même parcours scolaire que moi, il lui était très difficile pour elle de m'aider dans mes devoirs, une fois arrivée au lycée. Par ailleurs, en cas de mauvais résultats, mes parents ne me punissaient jamais car pour eux ce n'était pas la meilleure solution pour que je puisse réussir. Mes parents ont toujours été très attachés aux appréciations que les professeurs notaient dans le bulletin. En effet ma mère me disait toujours : « Je préfère que tu aies une moyenne de 9 avec d'excellentes appréciations, que des super notes avec des commentaires médiocres ». Quand j'étais petite, mes parents étaient très vigilants sur le temps consacré aux devoirs et aux jeux. Le temps après l'école était organisé, c'est-à-dire que quand je rentrais de l'école, je prenais mon goûter où nous « débriefions » ce que j'avais fait et appris durant cette journée de classe, car c'était très important pour eux de savoir ce que j'avais retenu de ma journée. Une fois le goûter pris, je passais directement dans l'apprentissage de mes leçons puis, une fois terminé, je pouvais jouer avec mes sœurs. De plus, ils ont toujours tenu à mettre de l'argent de côté dans le but de pouvoir financer nos études. Effectivement, mes parents ont toujours voulu que leurs trois filles poursuivent de longues études après l'obtention de leurs baccalauréats. Ma mère s'est toujours occupée de la gestion des factures comme la cantine ou même les frais d'inscriptions pour nos études. Pour ce qui était de l'autorité, ma mère a toujours été très stricte sur les sorties avant ma rentrée au lycée, c'est-à-dire qu'elle tenait à ce que mes devoirs soient faits avant de pouvoir sortir. Une fois arrivée au lycée, ma mère m'a laissée de plus en plus sortir avec mes amies sans forcément se préoccuper si les devoirs étaient faits. En effet, ma mère me faisait confiance et voulait que j'aie une vie sociale comme toutes adolescentes, mais il ne fallait absolument pas trahir sa confiance. Malgré cette liberté, ma mère nous a toujours dit : « Je vous laisse sortir car vous êtes jeunes et vous avez besoin de profiter et de souffler pendant le week-end, mais je verrais si j'ai bien fait avec votre bulletin ». En revanche, j'avais l'interdiction de sortir la semaine car j'avais cours le lendemain et, pour elle, la semaine est consacrée à l'école et le week-end à se reposer.

Pour conclure, au cours de mon étude je perçois que mes parents m'ont toujours soutenue et se sont investis dans mon parcours scolaire. Ils m'ont toujours encouragée à faire le mieux que je pouvais faire afin que je puisse réussir dans ma volonté de devenir professeur des écoles. Malgré les clichés que se fait la société, je fais partie de l'une des personnes qui a l'ambition et la volonté de prouver le contraire.

Manon Fournier

DE MES ORIGINES, ET DE MON CHEMIN

EXTRAIT DU JOURNAL DE LISA...

Dans cette étude je vous décrirai ma socialisation familiale et ma socialisation scolaire. Tout au long de mon portrait je me demanderai si ce travail a pu faire changer ou non mon point de vue sur l'image que j'avais de mon univers familial et de ma trajectoire scolaire.

Ma socialisation familiale a été assez traditionnelle, c'est-à-dire que j'ai grandi avec mes deux parents, et je suis également la plus grande de ma fratrie, suivie de deux frères. Le cadet a quatorze ans et il est en troisième, le benjamin a onze ans et il est en sixième. Je viens d'une famille de catégorie sociale populaire, mon père est ouvrier qualifié et ma mère assistante maternelle. Cependant, je n'ai pas pour autant suivi la même trajectoire sociale que celle de mes parents. Mes parents ont connu une trajectoire légèrement ascendante par rapport à celle de leurs parents dans le sens où ils ont un travail mieux rémunéré, quant à la mienne ma trajectoire sociale est plutôt ascendante par rapport à celle de mes parents car j'ai obtenu le baccalauréat et je suis étudiante à l'université.

Je viens d'une famille qui a immigré, mon grand-père paternel était ouvrier en France et ma grand-mère paternelle était femme au foyer en Algérie, tous les deux ne savaient ni lire ni écrire le français. C'est par mon grand-père paternel que mon père est venu en France à l'âge de douze ans, ce qui fait qu'il a poursuivi son cursus scolaire pour quelques années. Du côté maternel, mon grand-père est décédé depuis bien longtemps (je ne l'ai jamais connu) et ma grand-mère est femme au foyer et n'a jamais travaillé. Ils n'ont pas appris la langue française car ils n'ont jamais vécu en France et ne sont pas partis à l'école. Ma mère, qui a connu un cursus scolaire plus long à l'étranger, et plus précisément en Algérie, que celui de mon père, est venue en France grâce au mariage en 1998. En effet, mon père s'est arrêté au collège en troisième et ma mère s'est arrêtée en terminale, mais n'a pas obtenu son baccalauréat. Malgré le fait qu'ils aient pu suivre un cursus scolaire, même si ce dernier a été court, mes parents ont du mal tout de même avec le français : mon père a seulement acquis les bases du français, c'est-à-dire parler la langue, écrire, mais quelquefois et ma mère quant à elle a beaucoup de mal à s'exprimer en français et à écrire sans faire d'erreur, car elle a connu un enseignement en arabe.

Par ailleurs, ce n'est pas parce que mes parents n'ont pas obtenu de diplôme et n'ont pas été au bout de leurs études qu'ils négligent la culture de l'écrit avec leurs enfants à la maison. En effet, ils m'ont toujours initiée à l'écriture, par exemple en faisant la liste des courses, écrire des lettres pendant les grandes occasions (fête religieuse généralement, carte postale...) et ils m'ont aussi transmis ce savoir de l'écriture, essentiellement à travers les cahiers d'écritures ou de vacances qui ont été un privilège pour eux, étant donné qu'ils n'ont pas forcément acquis convenablement certaines notions d'écriture tel que l'orthographe par exemple. En réalité, je m'encourageais plus souvent toute seule, en autonomie, à écrire, en ayant par exemple des

papiers administratifs du collège ou du lycée à faire remplir par mes parents : c'était pour moi une occasion de plus pour écrire. Mes parents lisent rarement, du moins ils ne lisent pas de journaux, mon père suit les informations à la télévision ou sur son téléphone en français (BFMTV, TF1,...) et ma mère regarde plus des émissions étrangères, en arabe ou en kabyle. De plus, ce qui m'a donné goût à la lecture et à l'écriture, c'était l'une des pièces où je passais la moitié de mon temps : ma chambre. En effet, mes parents m'ont toujours aménagé un coin bibliothèque dans ma chambre, dont les livres ne sont pas rangés forcément par thème. Mais cette organisation ne m'a pas réellement dérangée dans le sens où j'avais mon coin lecture à disposition. Étant petite, ils m'emmenaient également au moins une fois par semaine à la bibliothèque qui se trouvait dans ma ville.

En revanche, ma mère est la plus investie dans la gestion du quotidien domestique. Elle a toujours été vigilante sur le rangement de nos affaires (il fallait que tout soit rangé à sa place), la propreté des pièces à vivre et même vigilante sur nos tenues vestimentaires qu'elle qualifiait de très importantes. Elle est même maniaque dans la façon dont elle fait le ménage, c'est-à-dire qu'elle le fait de façon très régulière. Elle me faisait plus participer aux tâches domestiques de l'ensemble de l'appartement car je suis la plus grande de ma famille, mais quand il s'agissait de mettre la table, seuls les enfants y participaient car je considérais que ma mère avait déjà fait la cuisine et j'avais le devoir de débarrasser la table et de faire la vaisselle : ceci fait aussi partie de notre culture. Actuellement, j'ai fait un planning dans lequel les différentes tâches domestiques sont organisées pour pouvoir faire participer plus mes frères à l'organisation de la maison, même si mon père a eu du mal à accepter cette entraide : il a du mal à voir ses fils faire la vaisselle car il a un côté sexiste sur la division des tâches au sein d'une famille. Ce planning, je l'ai construit pour essayer de faire changer la vision de mon père que je trouvais assez blessante à mon égard en tant que femme. Dans le cadre de la division sexuelle traditionnelle des tâches domestiques, mais plutôt pour des raisons d'expériences et de compétences, c'est mon père qui avait la charge totale des papiers jusqu'à ce que ma mère commence le travail. Ma mère a commencé le travail tardivement car elle a voulu privilégier l'éducation de ses enfants d'abord, puis trouver un travail.

Donc, chaque week-end mon père rangeait ses papiers en les classant dans des pochettes dont chacune est étiquetée par un domaine en particulier (pochettes pour les quittances de loyer, pour les factures de gaz...). En revanche les lettres administratives n'étaient pas écrites par lui, car lorsque j'étais plus jeune il demandait à ses collègues de les écrire à sa place, mais depuis que je suis en première, c'est moi qui me charge d'envoyer ou d'écrire des lettres administratives. En effet, depuis que mon père fait partie des délégués du personnel de son entreprise, pour chaque réunion c'est moi qui lui fais ses questions qui portent essentiellement sur les problèmes qu'ont les ouvriers au sein de l'entrepôt. Ma mère quant à elle, depuis qu'elle a commencé à travailler, c'est elle qui se charge plus du tri des papiers. Étant donné que ma mère devient plus autonome financièrement, mes parents ont divisé en deux les diverses dépenses dans lesquelles ils sont confrontés au quotidien tels que le loyer, les courses, les affaires scolaires... Le budget familial est calculé au centime près, en fonction des relevés bancaires, c'est-à-dire que mon père se charge des dépenses matérielles tels que le loyer, l'assurance des voitures, le projet que nous avons à l'étranger, par exemple, et ma mère se

charge plus des dépenses comme les courses, les affaires scolaires, l'électricité, l'eau... Il est le pilier de la famille, c'est lui qui organisait les sorties et vacances en fonction du budget familial. Ces dépenses sont nombreuses mais je n'ai manqué de rien : outre celles faites au quotidien, ils ont toujours financé mes activités scolaires, qui m'ont également permis de pouvoir observer d'autres horizons que celui de mon quartier.

En effet, depuis petite j'ai vécu dans des « quartiers ». De ma naissance jusqu'à l'âge de mes deux ans, je vivais à Saint-Ouen dans un studio HLM avec mes parents. On a dû déménager car mes parents souhaitaient me scolariser dans une ville moins bruyante et où il y avait moins de trafic de drogues. Mon père qui a toujours grandi dans ce quartier entouré de certaines grandes villes telles que Aubervilliers, Saint-Ouen, Quatre Chemins... et qui a été scolarisé au collège à Aubervilliers, il connaît bien les lieux et ne voulait absolument pas que je passe mon enfance et mon adolescence là-bas car il disait souvent : « Ce n'est pas un quartier dans lequel ma fille grandira ! Je connais bien ce quartier il y a beaucoup trop de cafétéria dans lesquelles des hommes passent leurs journées là-bas, jamais ma fille passera devant ces voyous ! Ces quartiers sont dangereux, beaucoup de sans-papiers y vivent et gagnent leurs vies généralement en vendant de la drogue ! Comment vais-je éduquer ma fille convenablement si je continue à vivre dans ce quartier ? ». Il ne l'a jamais dit ouvertement mais mon père tenait souvent ce discours dans le sens où le fait que, de par le fait que je sois une fille, le milieu où l'on vivait n'était pas approprié. Cependant, ce n'était pas la seule raison, mes parents trouvaient l'appartement petit et voulaient un plus grand appartement car ils envisageaient d'avoir d'autres enfants. Je suis arrivée en 2002, à l'âge de deux ans à Neuilly-sur-Marne, juste avant de faire ma rentrée scolaire. Actuellement je vis toujours dans cet appartement. Bien que l'on vive toujours dans un HLM où mes parents sont locataires, le quartier est plus calme et la résidence est un peu plus éloignée de la cité. Par ailleurs, c'est dans cette ville dans laquelle je me suis construite grâce à ma socialisation primaire qui m'a permis de rencontrer mes amis d'enfance actuels.

Après avoir déménagé, mon père a changé de discours vis-à-vis du quartier, actuellement il dit souvent : « C'est vrai que le déménagement m'a donné une certaine notion de tranquillité car à présent, quand je pars au boulot, je n'ai plus peur que mes enfants partent à l'école. Je sais qu'ils sont loin de tout ce qui est néfaste pour leur avenir. Mais bon, maintenant, certains jeunes traînent en bas de chez moi, mais ils ne font rien de mal, mais bon, après par faute de moyens, je n'habite pas dans une résidence privée ou dans un pavillon, dont j'aurais aimé être propriétaire. » Pour mes parents, le lieu d'habitation est un élément essentiel pour l'éducation de leurs enfants, mais c'est aussi une manière de donner une autre image des familles de catégorie sociale populaire : ce n'est parce que je viens d'une famille de catégorie sociale populaire et que je vis dans un « quartier » que je vais forcément être déscolarisée très jeune (à 16 ans), comme le montrent certaines statistiques.

Comme je l'ai évoqué avec l'exemple du « quartier », mes parents ont toujours été autoritaires, mais pas de la même façon. Ma mère n'était pas autoritaire car pour elle tout se base sur la confiance et mon père, lui, était plus autoritaire avec moi par rapport à mes frères car je suis la seule fille : pour lui il fallait sans cesse me protéger dans le sens où je ne pouvais pas sortir avec mes amies, et lors de ma période d'adolescence il fallait que je rentre à une

heure précise ; si je ne la respectais pas, il m'appelait directement, alors qu'avec mes frères, qui sont devenus des adolescents aujourd'hui, je trouve qu'il est moins strict. Avec le temps, j'ai pu avoir plus de liberté, mon père a de moins en moins peur car il a une totale confiance en moi.

Mais ce n'est pas pour autant que j'ai connu une coupure entre ma socialisation primaire et ma socialisation secondaire.

Ma socialisation scolaire a débuté quand j'avais deux ans et demi, puis j'ai poursuivi mon cursus scolaire secondaire jusqu'à l'obtention de mon baccalauréat.

Tout au long de ma scolarité j'ai été plutôt une élève assez sérieuse, qui avait certaines difficultés à chaque passage dans le supérieur jusqu'au collège et j'étais une petite fille plutôt mature par rapport à mon âge. Étant petite, c'est-à-dire entre six ans et dix ans, quand j'étais en primaire, je m'amusais à jouer à la maîtresse chez mes amies. En effet, elles avaient un tableau à craie fixé sur le mur de leurs chambres, comme à l'école : cela me permettait après la pause goûter de prendre la place de la maîtresse et de faire nos devoirs ensemble, tout en reproduisant la façon dont la maîtresse enseignait. Cette activité se faisait à tour de rôle et au moins une fois par semaine, cela me permettait à la fois d'améliorer mon écriture et mon orthographe tout en jouant. En rentrant de l'école je faisais tous les soirs mes devoirs même quand je n'en avais pas, j'étais en autonomie complète à l'âge de huit- neuf ans à peu près, quand j'étais en classe de CM1, car ma mère, qui était la seule impliquée dans ma scolarité, ne pouvait plus m'aider puisqu'elle n'arrivait plus à me faire apprendre et à comprendre mes exercices. Plus je montais les niveaux, moins j'obtenais d'aide de la part de ma mère car les compétences que je devais acquérir n'avaient pas été acquises par elle.

Mes parents étaient très à cheval sur mes fréquentations, depuis mon passage en CM2 et mes débuts au collège. Ils avaient peur de ces fréquentations car ils savent qu'à cet âge les enfants sont méchants entre eux. Lorsque j'ai fait ma rentrée en sixième, les plus grands cherchaient beaucoup les plus petits, en les jugeant sur leur apparence physique généralement ou bien en les rackettant. Étant donné que j'étais la plus grande de taille de toutes les sixièmes de mon collège, cela m'avait énormément complexée car par rapport à mes camarades mon corps était déjà formé comme celui d'une jeune femme. On m'avait beaucoup critiquée sur cela en disant que j'avais l'apparence d'un homme, et j'en passe... Ces critiques ont fait que je me suis renfermée sur moi-même pendant deux ans et que j'acceptais de moins en moins mon corps.

Cela dit, mes parents m'ont toujours dit qu'il fallait ne pas avoir beaucoup d'amis car trop d'amis c'est trop de problèmes. Ils voulaient me faire comprendre qu'avoir seulement deux ou trois vrais amis ferait l'affaire, car c'est eux que je trouverais en cas de besoin, que ce soit dans ma vie personnelle ou bien au niveau scolaire. Moi je ne partageais pas vraiment leur avis sur ce sujet car j'étais encore adolescente, et je ne comprenais donc pas forcément pourquoi il fallait que je réduise le nombre d'amis que j'avais, ni pourquoi ils étaient vraiment autoritaires par rapport à mes fréquentations, tout en sachant pertinemment que j'avais une seule amie

d'enfance depuis la maternelle. C'est en troisième que j'ai pu affirmer que mes parents avaient vu juste au niveau du nombre de pairs que je fréquentais.

En effet, cette dernière année du collège a été vraiment difficile pour moi, car non seulement j'allais passer le premier examen de ma vie, mais aussi parce que j'ai vécu une scène horrible et traumatisante. C'était la période d'hiver 2014, je me suis faite agressée par deux jeunes garçons qui avaient à peu près mon âge, ayant reconnue le visage de l'un je me suis débattu en lui disant que je le connaissais, que je savais quel collège ils fréquentaient, et suite à cela ils ont été arrêtés. Je n'en ai pas parlé directement à mes parents ni à personne d'autre, ni à mes amis du collège ni à un adulte, car j'étais sous le choc et je ne savais plus quoi faire. Le lendemain, je suis partie en cours jusqu'à ce que l'on fasse une séance de prévention sur les agressions et harcèlement à l'école : c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que ce que j'avais vécu était vraiment grave. C'est au bout de deux semaines, après les faits, que j'ai en parlé à ma mère. Elle me dit que si je les recroisais, il fallait impérativement la prévenir pour porter plainte. Mais, bon, j'étais tellement sous le choc que je n'ai rien dit, même si je les croisais rarement dans ma ville. Cette scène m'avait beaucoup fait ouvrir les yeux sur le vrai visage de certaines personnes qui m'entouraient au collège. En effet, ils n'ont pas été présents lorsque j'en ai eu le besoin, même celle que je qualifiais « d'amie d'enfance ». J'étais vraiment déçue, mais bon, c'est une leçon de la vie, on apprend avec ses erreurs et on voit ceux qui sont vraiment là quand on en a le besoin. Actuellement, mon père n'a jamais su ce qui m'était arrivé, car autrement il ne m'aurait plus laissée sortir pendant une longue période : c'est une personne qui peut réagir mal sans avoir compris ce qui s'était réellement passé. C'est grâce à ma meilleure amie que je connais depuis onze ans maintenant (grâce à la natation) que j'ai pu me reconstruire ; mes parents la considèrent comme leurs deuxième fille et sont fiers de me voir fréquenter de bonnes personnes comme elle.

Pour ce qui concernait de l'école, ma mère était la plus impliquée, elle se rendait à toutes les réunions des remises de bulletins et elle prenait des rendez-vous avec les enseignants pour suivre mon évolution entre les trimestres scolaire. Quand j'étais en maternelle, ma mère était plus investie dans les sorties scolaire et fêtes qu'organisait l'école. Mes grands-parents et ma mère assistaient à tous mes spectacles de fin d'année en maternelle et y participaient également. En primaire, j'obtenais de bons résultats à l'école grâce au capital culturel que j'avais acquis avant ma rentrée en maternelle (capital culturel de l'écriture), mon père s'investissait un peu plus dans le suivi de ma scolarité, car pour lui il était important que je sache écrire, lire, apprendre correctement. Arrivée au collège, les difficultés s'accroissent légèrement au début mais se sont stagnées arriver en quatrième. Par la suite, au lycée, mes parents se sont moins investis car ils se basaient tout deux sur la confiance, et ils avaient sans arrêt le même retour de mes enseignants qui était assez positif dans l'ensemble au niveau de mon attitude en classe et de mes résultats. En fin de collège ils ont remarqué que j'arrivais parfaitement à me débrouiller seule : du coup ils ont pris la décision, indirectement bien sûr, de me laisser en autonomie pendant qu'ils s'occupaient plus de mes frères. Par conséquent, ils ne m'ont jamais punie ou privée de quoi que ce soit quand j'étais en difficulté scolaire, ou bien quand j'obtenais de mauvaises notes. Ils étaient plutôt confiants en me disant souvent : « Tu te casses trop la tête et à force de réviser tu perds tes moyens devant ta copie car tu veux faire

toujours mieux » : ils savaient que pour moi l'école est très importante et qu'il fallait que je réussisse pour obtenir un travail dans lequel je me sentirais bien, et surtout un métier mieux que celui de mes parents. Je n'étais pas une enfant qui était dissipée et difficile, donc mes parents n'ont pas utilisé la punition avec moi, mais ils l'ont mise en place pour mes frères qui, eux, sont des enfants dont le comportement est quelque fois repris par leurs enseignants. Par ailleurs, mes parents ont toujours financé mes sorties et voyages scolaire (mes frères n'ont pas eu cette chance) car ils savaient qu'à travers ces sorties, il y avait une attention pédagogique, comme de découvrir d'autres cultures, telles que la culture italienne et espagnole par exemple. De plus, ils ont, depuis ma naissance, ouvert un compte dans lequel il verse une somme tous les mois, pour financer mes futures études. Au début, avant que ma mère travaille, c'est mon père qui versait cette somme pour moi, car c'était lui qui percevait le salaire familial ; mais depuis que ma mère travaille, c'est elle qui fait ce versement, jusqu'à ce que je devienne autonome financièrement. Ce projet a été voulu avant même ma naissance, mon père tenait absolument à ce que ses enfants réussissent et puissent faire de longues études, peu importe que l'école soit privée ou publique, et si cet argent n'était pas utilisé pour les études, ils serviraient pour mon projet personnel, comme devenir propriétaire de ma propre maison par exemple.

Ce travail a pu faire changer les représentations que j'avais de mon univers familial et de ma trajectoire scolaire, car j'en ai beaucoup appris sur mon passé. Et grâce à ce travail, j'en suis reconnaissante envers mes parents, qui se sont sacrifiés pour m'offrir tout ce dont j'avais besoin pour réussir dans la vie et surtout dans ma scolarité, même s'ils n'en avaient pas forcément les moyens financiers.

Mon portrait m'a permis d'avoir une autre image sur des familles populaires. En effet, lorsque j'étais plus jeune, je me disais que je ne pouvais pas avoir ma place dans une école à Paris ou bien même il était inimaginable pour moi d'étudier dans des grandes écoles situées généralement dans le cœur de Paris, car pour moi je n'étais pas assez élevée hiérarchiquement dans la sphère sociale : du fait que je sois issue d'une famille de catégorie populaire, je ne pouvais pas avoir ma place dans ce type d'école.

Lisa Hammoudi

SEYMA K, NÉE À PARIS...

EXTRAIT DU JOURNAL DE SEYMA...

Tout au long de mon portrait de famille, je me demanderai en quoi ce travail a pu faire changer ou non les représentations que j'ai dans mon univers familial et de ma trajectoire scolaire. Pour ce faire, je vous parlerai d'abord de ma famille puis de mon parcours scolaire.

Tout d'abord, je viens d'une famille d'origine turque. Mon père est né en Turquie en 1969, c'est un homme qui n'aimait pas vraiment les études, il est devenu menuisier dans un atelier où il a commencé à travailler très jeune. Comme il venait d'une famille populaire, il en a profité pour arrêter l'école au collège en 3^{ème}, donc il n'a obtenu aucun diplôme. Ma mère est aussi née en Turquie en 1970, mais elle a eu l'opportunité de venir en France à l'âge de cinq ans grâce à mon grand-père, car il avait eu une offre d'emploi en France puisqu'à l'après-guerre ce pays manquait de main d'œuvre. Elle a obtenu un BEP secrétaire alors qu'elle voulait faire de longues études, mon grand-père n'a pas accepté car c'est une fille, et la place d'une fille n'est pas au travail mais plutôt à la maison, une femme au foyer, selon lui. Mes parents ne se connaissaient pas quand ils se sont mariés, ce sont mes grands-parents qui se sont entendus pour cette union, c'était une sorte de mariage arrangé. Mon grand-père maternel n'a pas étudié mais travaillait dans une entreprise qui était « Vallorec » ; ma grand-mère n'a ni étudié et ni travaillé. Je ne connais pas le travail que pratiquait mon grand-père paternel et je n'ai pas eu le courage de demander à mon père puisque mon grand-père est décédé il y a environ une dizaine d'années, et que mon père ne s'est jamais remis de son décès ; ma grand-mère paternelle n'a ni étudié ni travaillé. Ma grand-mère a eu beaucoup de mal après le décès de mon grand-père, puisqu'il faisait tout à la maison, il se chargeait des courses, du budget de la famille, etc. Tout le temps, quand on est en communication téléphonique les premières questions qu'elle nous pose sont centrées sur notre scolarité. J'ai une grande sœur de vingt-sept ans, qui vient de terminer ses études, elle a obtenu son master gestion patrimoine, et un petit frère de dix ans qui est donc en CM2. Pour autant, mon père lit beaucoup de livres turcs à la maison, alors que ma mère, je ne l'ai jamais vu lire ; cependant ma mère nous achetait toujours des livres. Je me rappelle que j'avais presque toute la collection de « Martine », ma sœur et moi nous avons une grande bibliothèque puisque nous partageons la même chambre, les livres de ma sœur sont devenus les miens au fur et à mesure que je grandissais, mais par contre les livres n'étaient pas vraiment rangés par thème sauf ma collection de « Martine ». Pendant notre enfance ma mère nous emmenait à la bibliothèque municipale une fois par semaine, les mercredis après-midi, pour que nous empruntions des livres. Lorsqu'il s'agit des papiers administratifs, le budget de la maison, c'est ma mère qui s'en charge depuis toujours, je n'ai jamais vu mon père se charger des papiers ou autres. A mes dix-huit ans, ma mère et moi, nous avons pris un rendez-vous à la banque pour m'ouvrir un compte bancaire où je pourrais retirer ou même économiser. Pendant les vacances scolaires de ma dernière année de lycée, j'ai travaillé dans une agence immobilière « Copro 2A » à Villemomble, ce qui m'a permis de devenir indépendante. De toute manière, je n'avais pas vraiment l'habitude de demander de l'argent à mes parents. Ma mère écrit beaucoup de courriers, et surtout mes parents nous avaient acheté un petit tableau à craie, pour moi et ma sœur ; ma sœur se faisait passer pour la maîtresse et moi, l'élève, qui me mettait dans une situation dans laquelle j'étais soi-disant à l'école, elle m'entraînait inconsciemment à mon écriture. Cependant mon père n'a pas vraiment acquis la langue française, il ne sait que la langue turque : c'est la raison pour

laquelle je suis bilingue. Ma famille est très attachée à la culture turque, nous sommes très solidaires dans notre famille, ma mère a trois frères qui sont mariés et qui ont chacun trois enfants ; j'ai cinq cousin(e)s majeur(e)s, une d'entre eux a obtenu son CAPES, elle est enseignante de langue d'anglais depuis l'année dernière. J'ai deux cousins qui n'ont pas vraiment étudié ; maintenant ils travaillent comme maçons dans l'entreprise de leur père, mon oncle. J'ai une cousine qui est en licence 3 de biologie et une autre qui est en BTS comptabilité. Par rapport à nos études qui sont vraiment différentes, il n'y a pas vraiment eu de l'entraide. Par contre j'ai deux oncles qui habitent dans le Nord-Pas-de-Calais et mes grands-parents du côté de ma mère aussi : du coup nous faisons beaucoup d'allers-retours pour leur rendre visite et vice-versa à tour de rôle. Nous sommes très nombreux, quand nous nous réunissons il n'est pas possible de s'entendre parler. Par ailleurs, j'ai pratiqué de la danse classique pendant sept ans. Ma mère m'avait inscrite pour que je pratique une activité extra-scolaire, puis ça a été une passion pour moi. Au fur et à mesure du temps je remarquais que les autres filles du cours me mettaient à part, il y avait une énorme inégalité sociale puisque je viens d'une famille populaire alors qu'elles non. Comme je suis ronde depuis mon enfance, je n'arrivais pas à supporter le corps parfait des autres filles : aussi ça devenait difficile pour moi de danser sur les pointes des pieds.

Concernant mon domicile, nous habitons dans un pavillon de trois étages, le troisième étage est réparti en deux petits studios pour ma sœur et moi. Mes parents ont voulu que nous ayons notre propre chez nous tout en restant avec eux ; lorsqu'ils ont pris cette décision, je pense qu'ils avaient compris qu'on grandissait et qu'on avait besoin de notre intimité. A la maison les tâches domestiques ne sont pas vraiment réparties, c'est souvent ma mère et moi qui faisons le ménage, j'avais le choix entre passer l'aspirateur ou la serpillière. Auparavant ma sœur faisait le repassage le week-end mais depuis qu'elle travaille le week-end également elle ne participe plus aux tâches ménagères donc ça retombe encore sur ma mère ou moi. L'organisation des tâches ménagères n'est pas vraiment planifiée, mais c'est surtout le week-end : passage de l'aspirateur et de la serpillière. Le soir, c'est souvent moi qui fais à manger ou parfois mon père quand il a le temps, car ma mère n'est pas vraiment attachée à la cuisine. Après le repas, c'est plutôt ma mère qui fait la vaisselle vu qu'elle ne cuisine pas ou si elle est très fatiguée, c'est moi qui la fais. Pour ce qui est du linge, nous avons tous chacun un panier à linge ; cette technique que ma mère a mise en place nous a servi à devenir indépendant et surtout responsable, mais je peux m'occuper de mon linge seulement les week-ends car depuis que je suis à l'université je n'ai plus de temps libre dans la semaine. Ma mère est très maniaque, elle n'aime pas du tout que la maison soit dans un mauvais état car elle a peur qu'un invité sans l'avoir prévenue vienne à la maison et que cette personne voit que ma mère n'est pas « propre » — malheureusement elle ne peut pas le faire régulièrement. Je remarque qu'en grandissant, je deviens un peu comme elle.

Je pense que je devrais vous informer que nous sommes musulmans pour que vous compreniez un peu ce que je vais vous raconter. A l'époque, mes parents n'étaient pas vraiment ouverts d'esprit, nous sommes musulmans mais pas vraiment pratiquants, nous nous considérons comme tels car notre famille et nos aïeux sont musulmans. Par ailleurs, mes parents étaient très autoritaires en ce qui concerne mon comportement pendant mon adolescence. Cependant, j'ai pu remarquer aussi que plus les années passent, plus mes parents sont ouverts d'esprit et moins ils sont autoritaires.

Depuis que j'ai débuté ma scolarité nous habitons à Bondy. J'ai passé mes trois premières années dans une maternelle proche de la maison, ma mère pouvait me déposer et venir me

chercher sans être en retard, et elle ne travaillait pas à ce moment-là. Je ne me souviens plus vraiment de mes années de maternelle mais je me rappelle que j'avais eu un petit copain qui s'appelait Hugo, il venait chez moi et moi j'allais chez lui selon ma mère. Notre jeu préféré était les poupées (Barbie), il m'offrait beaucoup de cadeaux si je me souviens bien : il m'avait offert une boîte où à l'intérieur on pouvait trouver un diadème, des chaussures à talons et une baguette magique, je pense que c'était un coffret en quelques sortes de Cendrillon. Pendant mes années de primaire nous avons déménagé dans notre maison actuelle, je ne suis pas allée dans la même école primaire que ma sœur, c'était comme un nouveau monde pour moi, je me sentais un peu à part, un peu exclue. J'avais un peu de mal à l'école, l'apprentissage de la lecture a été pour moi un énorme travail, c'est même pour cette raison que j'ai redoublé mon année de CP. Près de la maison il y a un centre social « Sohanne » qui donne des aides pour les devoirs, qui font des activités, des sorties en famille ou même parfois des sorties pédagogiques. Après l'école, j'y allais tous les jours pour m'améliorer et retrouver une bonne ambiance de travail. Ce centre a permis de me construire, et je ne me sentais plus exclue parce que mes parents ne m'aidaient pas vraiment pour les devoirs. Pendant mes années de collège, je m'étais faite beaucoup d'amis mais je les voyais seulement à l'école : en dehors je n'avais plus personne sauf sur les réseaux sociaux bien sûr, c'est pour cela que j'ai appris très tôt à ne pas faire confiance à toute sorte de personnes. Pendant les sorties à l'école, ni ma mère ni mon père ne participaient car ils travaillaient, mais ils n'ont jamais refusé les sorties de l'école ou autre. Je me rappelle avoir fait un voyage de nature en CM1 (je ne me souviens plus de la ville= puis un autre en 5^{ème} en Italie ; ce sont mes parents qui ont financé ces voyages. Pendant mes années de 3^{ème} je prenais les cours à la légère. Combien de fois mes parents m'ont parlé de leurs passés pour que je continue mes études, pour ne pas que je devienne comme eux, ils voulaient que j'ai un très bon avenir. Ils pensaient à mon bien, mais à ce moment-là je ne pensais que le contraire. Pendant mes années de 3^{ème}, c'était l'année la plus importante de ma vie, puisque c'est l'année où j'allais passer mon premier diplôme: le brevet, je pensais que je n'étais plus capable puisque j'avais arrêté d'aller à l'école. J'étais découragée, je ne croyais plus en mes capacités, et c'est à ce moment-là que j'ai pris la décision d'aller prendre des cours particuliers qui étaient essentiellement centrés plutôt sur des exercices portant sur des sujets passés. J'ai eu plus de dix cours d'histoires et de géographie, de français et de mathématiques avec l'enseignant ; nous nous installions dans une salle très calme avec un grand tableau à feutres. Je me rappelle qu'un enseignant de français m'avait donné son dictionnaire qu'il avait depuis de très longues années pour mon examen. Son geste m'a fait voir qu'il y a encore des personnes généreuses. Pendant presque toute mon année de 3^{ème}, je ne suis pas allée en cours, et finalement juste avec une quinzaine de cours, j'ai obtenu mon brevet. Ma première année de seconde au lycée a été infernale car je voulais me diriger vers une filière professionnelle en ASSP, alors que ma mère voulait que je fasse une filière générale en ST2S. Pour punir ma mère de ce choix qu'elle m'avait imposé, je n'allais pas en cours, je séchais encore une fois de plus mais la seule personne que je punissais était moi-même. J'ai encore perdu un an de ma vie puisque j'ai redoublé mon année de seconde également. Pendant mes deux dernières années de lycée mes parents étaient très autoritaires sur le plan scolaire et ils étaient très investis. A chaque remise de bulletin ma mère y allait, c'était souvent elle puisque mon père ne sait pas vraiment beaucoup parler français. Mon année de Terminale s'est passée à merveille, stressante mais comme j'étais accompagnée de très bonnes personnes, je n'ai pas vu le temps passer. Les épreuves du Baccalauréat, à ma surprise, me paraissaient tellement simples. Tout compte fait j'ai obtenu mon Baccalauréat, et dès que je l'ai annoncé à ma mère j'ai pu remarquer ce regard de fierté que je n'avais presque

jamais vu. J'entends beaucoup d'amis qui me disent que leurs parents ont mis de l'argent de côté pour leurs études : en ce qui me concerne je n'ai aucune connaissance à ce sujet, je ne sais pas du tout si mes parents ont fait des économies pour mes études. Actuellement, je suis en deuxième année de licence en Sciences de l'éducation, en AJAC malheureusement puisqu'au cours du premier semestre cette filière ne me plaisait pas énormément. Le choix de cette licence n'était vraiment pas prévu après l'obtention de mon baccalauréat, je voulais devenir infirmière puis par la suite sage-femme. J'ai passé mon concours d'IFSI pendant l'année de terminale, malheureusement je n'y suis pas arrivée : il me manquait 0,5 point. C'est pour cette raison que je me suis dirigée dans un tout autre monde, le monde des Sciences de l'éducation.

Pour conclure, tout au long de ce travail j'ai pu percevoir que les comportements ou même mon caractère actuel est dû à mon passé. Pendant ma jeunesse, je pense que j'ai pu vivre le complexe du Homard sans le savoir, je devenais une autre personne au sein de ma famille et dans ma vie privée. Je peux constater aussi qu'une personne qui a vécu beaucoup de souffrances n'est pas obligatoirement exclue du milieu social, comme nous pouvons l'entendre tous les jours par les prénotions : au contraire une personne dévouée et ambitieuse peut accomplir tout ce qu'elle pensait ne pas pouvoir faire.

Seyma Koc

"Connais-toi toi-même" Socrate (470-399 av.-J-C)



J'ai choisi cette citation car cela correspond aux jeunes qui sont face à leur remise en question sur l'avenir.

Se connaître est d'une des clés de la réussite pour atteindre l'objectif voulu.

Se connaître, c'est aussi savoir ses points forts, ses points faibles et savoir utiliser intelligemment ses compétences pour compenser ses points faibles.



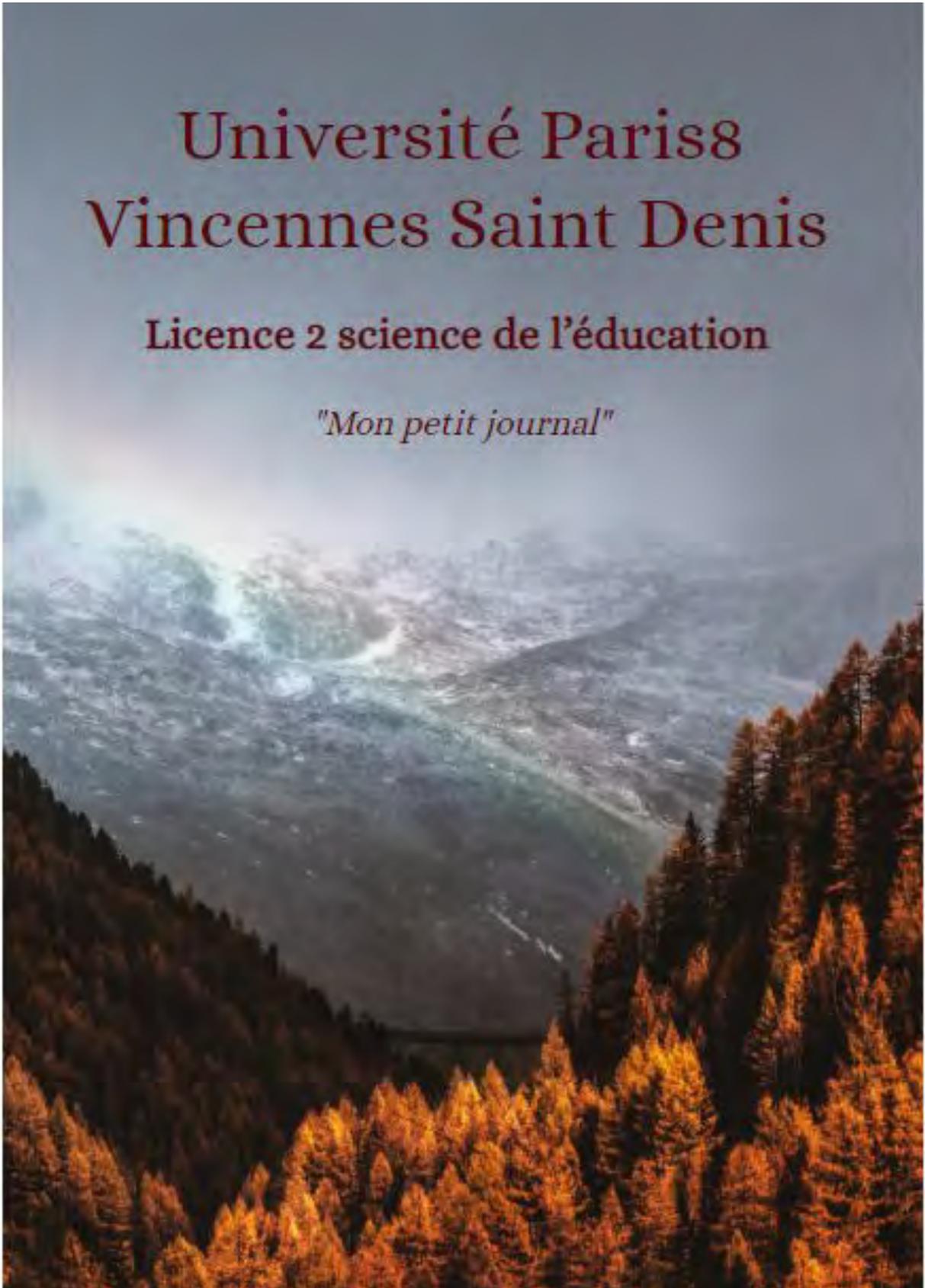
Ceux qui n'ont pas confiance en eux-mêmes peuvent se retrouver en se connaissant...



Université Paris8 Vincennes Saint Denis

Licence 2 science de l'éducation

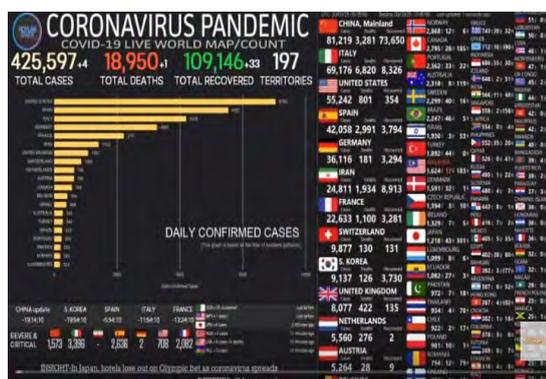
"Mon petit journal"



“Pas d’inspiration” “Aucune idée”

Ce sont les deux premières phrases que j’ai écrites sur mon journal de bord.

La peur de ce petit virus qui a envahi le monde s’est installée dans mon cerveau, dans mes pensées et dans mon esprit. Chaque jour j’entends les mêmes paroles sur la télé. Le nombre de morts augmente jour après jour, et tous les jours je jette un coup d’œil sur la courbe en espérant que la situation va s’améliorer mais ce n’est pas le cas.



cette image me fout la trouille et me donne des frissons, car en regardant ça je pense à ma mère, mon père, et mon petit frère qui sont loin de moi... et qui sont en danger. C’est très difficile d’être confiné, de ne pas sortir, ne pas voir sa famille, ses proches ou ses amis. Ca me rend très perturbée en ce moment, je pense à tout ça et je n’arrive pas à organiser mes idées. A faire mon travail, mes devoirs ou encore les devoirs de ma fille. Je sais que c’est juste une période et que ça vas se passer et je ne baisserai jamais les bras...

“Le monde est en danger”

Nous devons tous adopter les bonnes habitudes avec le maximum de sérieux pour freiner la propagation de ce virus et sauver notre planète.



“Jeudi 12 mars 2020 le président de la république a annoncé la fermeture des crèches, écoles, lycées et universités et il a bien précisé que nous devons nous confiner et diminuer nos sorties mais le lendemain, le vendredi 13 mars 2020 une foule considérable dans les supermarchés, des gens qui attendent des heures devant les caisses pour payer leurs courses. La plupart étaient sans masques et sans gants.

Respecter les règles de confinement avec des simples gestes peut diminuer la contagion. Nous sommes tous responsables et nous devons tous nous protéger pour ne pas contaminer les personnes vulnérables.

La cuisine c'est mon coin préféré, c'est mon propre royaume et le seul endroit où je peux décompresser en faisant mes plats préférés et en découvrant d'autres goûts..."

Quand j'étais petite, je regardais souvent les chaînes de cuisine pendant des heures, j'ai appris plusieurs choses sur comment faire du pain et comment cuire la viande et les fruits de mer. et maintenant je transmets tout cela à ma fille en partageant ces bons moments avec elle.

Hier on a fait ensemble le pain aux olives et c'était un moment inoubliable.

Le pain aux olives



Les ingrédients:

- 1 verre de semoule
- 1 verre de farine
- 1 verre de lait
- 1/5 cuillère à soupe de sucre
- 1 cuillère à soupe de sel
- 50 g d'olive effilé
- un mélange de (thym, graine de sésame et graine de lin).

La préparation:

- 1) on met la levure le sucre et un $\frac{1}{2}$ d'eau tiède dans un bol et on laisse quelques minutes jusqu'à ce que la levure double de volume.
- 2) on mélange la semoule, la farine et le sel, puis on rajoute le mélange de la levure et du lait jusqu'à l'obtention d'une pâte non collante.
- 3) on ajoute les olives et un peu de graines et on continue de pétrir notre pâte.
- 4) on laisse reposer la pâte pendant 30 mn.
- 5) on divise la pâte en petits morceaux et on met un peu de graines sur chacune.
- 6) on met dans le four préchauffé à 250°.

bon appétit

La paella



Les ingrédients:

- 500 g langouste
- 150 g de moule
- 150 g escalope de poulet
- 150 g viande
- huile d'olive
- 1 poivron
- 1 oignon
- 1 gousse d'ail
- thym
- sel, poivre noir, kurkuma, paprika.
- 500 g risotto
- de l'eau(on rajoute au fur et à mesure)
- un citron

La préparation:

- 1) faire cuire les langoustes et les moules dans l'eau avec un peu de sel.
- 2) couper l'oignon le poivron et l'ail en petit dés et faire revenir dans une poêle avec un peu d'huile d'olive et le thym.
- 3) ajouter l'escalope de poulet et la viande coupées en petit dés, et laisser cuire à petit feu.
- 4) ajouter le risotto
- 5) mettre le bouillon des moules et des langoustes et ajouter de l'eau au fur et à mesure jusqu'à que le riz soit bien cuit.
- 6) pour finir, faire garnir votre plat avec les langoustes, les moules, et un demi citron.

bon appétit

sommaire

*"des textes libres autour de
différent sujet"*

coronavirus

pas d'inspiration, aucune idée

le monde est en danger

petit secret de cuisine

petit pain aux olives

paella

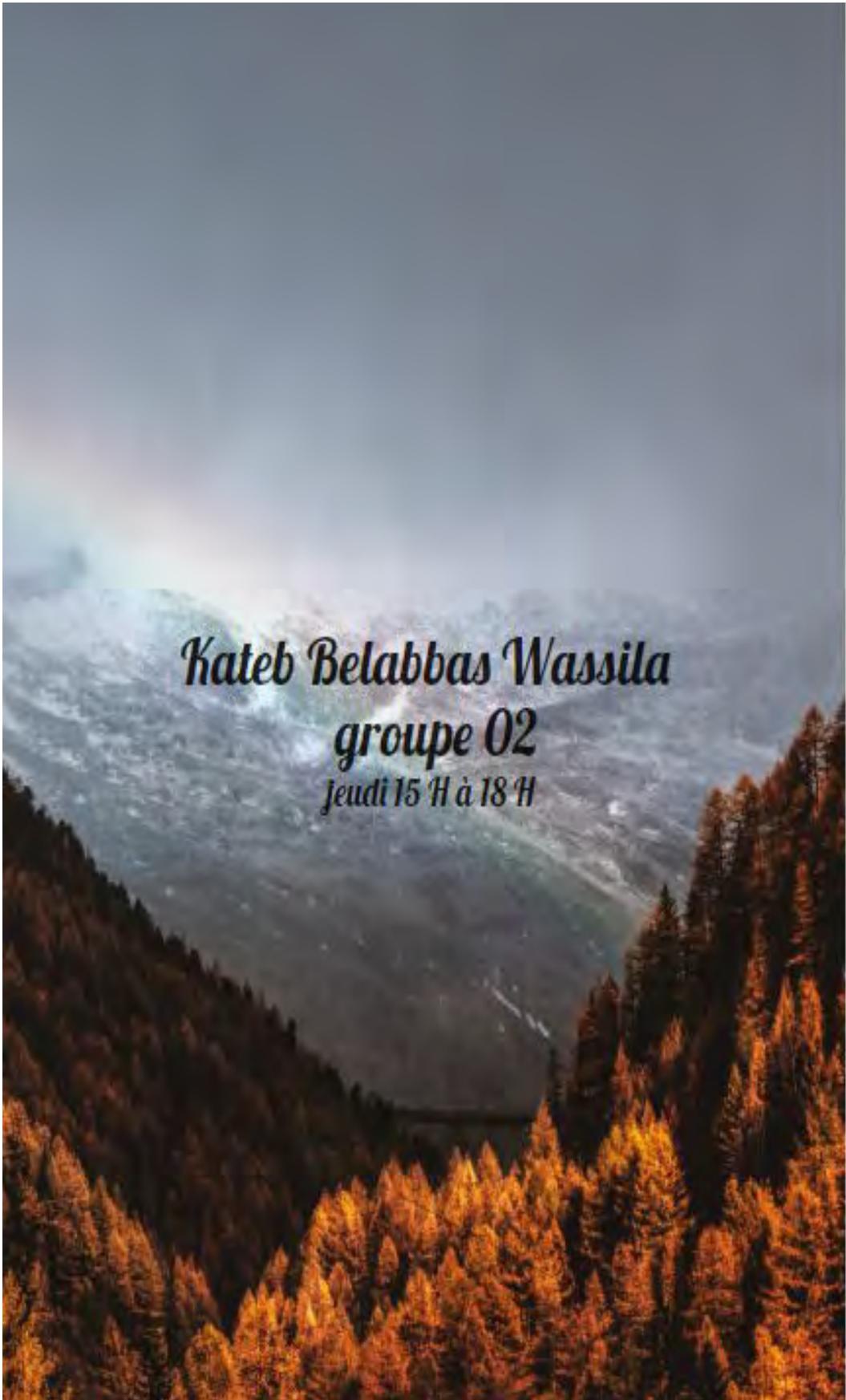
remerciements

remerciements

*je remercie Pierre Johan lafitte
mon prof de psychanalyse .*

*je remercie Clara ma camarade
de classe pour la correction de ce
journal .*





Kateb Belabbas Wassila
groupe 02
jeudi 15 H à 18 H

Sur mon expérience du Hand-ball

Je suis joueur au Villeneuve Hand-ball depuis maintenant cinq ans, j'évolue au poste d'arrière-droit ou pivot.

Le hand-ball m'a apporté beaucoup de choses.

Tout d'abord une amélioration de ma condition physique, de l'aisance dans mes relations avec autrui mais surtout un réel soutien quand l'équipe se déplace. Adhérer à un club, c'est comme rentrer dans une nouvelle famille.

De plus sur le plan physique le hand-ball m'a permis de sortir d'une obésité morbide, bien sûr en l'accompagnant par un régime spécial, ce qui a entraîné un certain bien-être physique chez moi.

En addition à cela, le hand-ball m'a aussi permis de mieux connaître mon corps, mes limites, ma façon de voir le sport et ma façon de vivre.

En revanche le hand-ball est un sport de contact dans lequel les blessures sont fréquentes. Pour ma part j'ai eu des petites blessures : hématomes, etc.

Cependant j'ai aussi eu une grosse blessure, qui est celle de m'être ouvert l'oreille (sept points de sutures) ce qui a entraîné une interdiction de toute activité physique durant trois semaines.

Pour conclure, pratiquer une activité physique régulière m'a permis de sortir d'une routine qui au fond de moi ne me contentait pas. C'est pour cela que je conseille vivement à tout le monde de pratiquer une activité sportive en club, mais aussi seul.

Louis Monguillon

Au cours de son parcours scolaire, nous sommes tous d'accord sur le fait qu'un enfant a besoin à la fois d'acquérir du savoir, d'apprendre les choses essentielles à la construction humaine, de s'instruire mais également de s'extérioriser, de vivre et de se libérer du poids scolaire qu'il peut subir au cours de sa semaine d'école et de ses devoirs à la maison.

Pour s'extérioriser, rien de mieux que les activités extrascolaires comme le sport, la musique, le dessin ou bien la lecture ; ou encore les activités scolaires organisées au sein même de l'école, comme les sorties, les compétitions sportives, les ateliers personnalisés, et les classes de découverte (nous avons tous au moins fait cela une fois durant notre parcours scolaire). Il faut tout de même savoir qu'un enfant a énormément d'énergie dès son plus jeune âge et que pour évacuer ce surplus d'énergie il lui faut se divertir de n'importe quelle manière ; c'est pour cela que de plus en plus de familles inscrivent leurs enfants dans des activités sportives, musicales ou bien des ateliers pouvant les divertir et faire accroître leurs hobbies.

Au cours de ses diverses activités, l'enfant acquiert des savoirs qui lui sont utiles comme la réflexion, l'entraide, la cohésion de groupe, le partage, la création de nouvelles affinités et tout un tas d'autres compétences ou caractéristiques de bien-être intérieur. Bien évidemment, ce type d'activité n'est pas la seule à procurer des compétences ou du savoir aux enfants, mais ce sont celles-ci qui lui permettent de s'extérioriser et de libérer son énergie infantile. Par ailleurs, nous avons déjà constaté que depuis quelques années l'apparition de l'éducation nouvelle se fait de plus en plus ressentir et c'est justement ce type de méthode qu'il faut mettre en place au sein de tous les milieux éducatifs pour intéresser l'enfant aux tendances scolaires d'aujourd'hui et lui donner le courage de s'instruire tout en s'amusant pleinement, car de nos jours la plupart des jeunes s'ennuient des leçons et cours scolaires, et ne pensent plus qu'à jouer ou faire un minimum d'effort pour réussir à l'école. Il faut abandonner nos anciennes méthodes d'enseignement et renouveler celles-ci pour pouvoir maintenir l'attention et l'intérêt de nos enfants. L'essence même de l'éducation que nous voulons retranscrire au travers de nos écrits, ou du moins à travers cet écrit est de s'instruire en s'amusant et de s'extérioriser en dehors des cours pour un bien-être et une réussite bien meilleure au sein de nos écoles.

Le but même de cet écrit, pour ceux qui ne l'auraient pas décelé, est pour moi de préciser ma conception de l'impact des activités extra-scolaires dans l'enseignement et le bien-être des enfants. Une question importante et qu'il ne faut pas négliger car les enfants, ou du moins les jeunes d'aujourd'hui, sont les espoirs naissants des années à venir et la relève des plus anciens.

Pierre-Loup Avignon

ALERTE AUX FAKE NEWS

Les Fake news désignent les informations diffusées n'étant pas avérées mais étant tout de même diffusées. En effet, celles-ci peuvent venir de plusieurs acteurs et sont relayées avec plus de facilité qu'autrefois par l'accessibilité aux réseaux sociaux. Les plateformes telles que Twitter, Facebook ou encore les messageries instantanées, comme WhatsApp, représentent un amas de données pouvant être erronées, sorties du contexte, voir fausses. Ces fake news ne sont pas assez remises en cause par les internautes. Les Français sont plus méfiants que confiants face à la presse et vont essayer de chercher des actualités inédites. En effet, d'après *France Inter*, ces rumeurs peuvent créer des élans de panique qui n'ont pas lieu d'être. A l'heure où le COVID-19 (Corona virus) est encore d'actualité, nous pouvons en témoigner. Beaucoup de messages et tweet faisant référence à une « connaissance bien placée » affirmaient, avant le discours du Président, qu'un confinement strict et un couvre-feu allaient être mis en place à 18 heures pour tous. La réaction de la population fut immédiate et excessive puisque les supermarchés furent pris d'assaut.

Afin de se protéger de ces intox, des sites de décodeurs sont mis en place et permettent de discerner le vrai du faux. Ces plateformes luttent contre la désinformation et la propagation de fake news. Pour cela il vous suffit d'écrire dans la barre de recherche les mots clefs comme « chloroquine ». Ces sites identifieront toutes les fake news en cours sur ce sujet et mettront en évidence les éléments prouvant que l'information relayée est fausse.

La République, pour atténuer ce phénomène a décidé d'adopter en 2018 une loi pour réglementer la manipulation de l'information. L'auteur d'informations fausses s'expose à une amende pouvant aller de 45.000 à 135.000 euros. Cependant, il est difficile d'identifier l'auteur de cette fake news. En effet, celle-ci est trop souvent rapidement relayée pour remonter à la source. De ce fait, peu de personnes sont sanctionnées pour ce motif.

Je vous conseille alors de vous méfier de ce que vous pouvez recevoir et de vérifier les sources. Je vous invite à utiliser au maximum des décodeurs et d'inciter votre entourage à faire de même.

Enfin, pour suivre l'actualité, informez-vous sur des sites certifiés.

Sirine Henri

**fausses informations*

« J'accuse » de Roman Polanski : doit-on saluer le film tout de même ?



(l'affiche du film « J'accuse » représentant Jean Dujardin (gauche) et Louis Garrel (droite).

Un soir de 28 février 2020 à la salle Pleyel de Paris lors de la 45^{ème} cérémonie des Césars, le film de Roman Polanski glane 3 récompenses dont celui du meilleur réalisateur, « J'accuse » gagne autant de récompenses que le film de Ladj Ly « Les misérables » et de Nicolas Bedos « La belle époque ». Par ailleurs « J'accuse » est le film le plus nommé de cette cérémonie avec 12 nominations.

Jamais une cérémonie des Césars n'aura fait tant de bruits que celle de la 45^{ème} cérémonie des Césars. La grande polémique est centrée sur le réalisateur franco-américain Roman Polanski. Ce dernier est condamné aux États-Unis par la justice américaine pour abus sexuel sur mineur en 1977, il est sollicité pour extradition vers les États-Unis pour de nouvelles affaires de viols sur mineures et femmes dont il nie les faits. Sa présence dans son film via la réalisation et ses multiples nominations dans les cérémonies du cinéma font scandale, sans rappeler des événements liés suite au mouvement « me too » avec Harvey Weinstein. Par la suite et même à l'heure d'aujourd'hui, **ce film est en plein débat et le sera toujours, mais pourquoi ? Tout simplement car le film est un film historique.**

Un film à jamais dans l'histoire de la France

Le terme « J'accuse » fait référence à la lettre d'Emile Zola qui s'adresse au président la République à ce moment Félix Faure. Cette lettre est rendue publique dans le journal *L'Aurore* le 13 janvier 1898. Cet événement surgit suite à l'affaire Dreyfus, où le capitaine Alfred Dreyfus, militaire de la III^{ème} République, est accusé de haute trahison envers la nation, puis finalement innocenté. Cette affaire qui concernait sur le plan gouvernemental a duré 12 ans (de 1894 à 1906), toute la France fut concernée par cette affaire. Les historiens étudient et connaissent cette histoire qui mêle enjeux politique, économique et laïques. Quand on étudie la III^{ème} République, l'Affaire Dreyfus fait partie du décor.

Un film réaliste et pédagogique

Polanski fait son film sur ce sujet haletant et décide de réunir un casting conséquent, et des acteurs de renoms tels que Jean Dujardin, Louis Garrel, Emmanuelle Seigner, Denis Podalydès entre autres font partie du film. Le film dure 2h12 et retrace l'affaire Dreyfus et des personnages liés à l'affaire. Le film est généralement bien reçu par les critiques cinéma et même par les spectateurs cinéphiles. Moi qui suis passionné par l'histoire et particulièrement par l'Affaire, j'en ai appris le détail, le contexte et aussi, il faut le dire, voir un événement historique joué dans un film qui est plaisant. Il

est en quelque sorte « vulgarisé » pour permettre aux spectateurs de comprendre très rapidement le contexte et le sujet.

Mais dans ce cas où est le problème si tout est bien orchestré et réaliste ? C'est Roman Polanski.

Des affaires dans une affaire : un film pris en otage



(manifestation au bord de la salle Pleyel contre la nomination de Polanski le 28 février 2020).

Le fait que Roman Polanski soit présent dans l'activité du cinéma dérange, car il est reconnu coupable de viol sur mineures et sur des jeunes femmes. Le boycott est total : on veut la tête du réalisateur et sa condamnation. De vives tensions apparaissent sur le simple fait d'évoquer le film, on est hésitant à dire si on doit récompenser le film ou pas, voire de supprimer la sortie du film ou pas. Ironie du sort le film subit le même débat que le sujet du film à savoir « pour ou contre » « partisan ou anti-partisan ». Dommages collatéraux : les acteurs et toutes les personnes ayant travaillé sur le film sont vu comme des défenseurs d'un violeur et de lui faire la promotion et l'apologie de la pédophilie. Néanmoins Polanski est récompensé du prix du meilleur réalisateur, le film gagne le prix de la meilleure adaptation et du meilleur costume malgré tout.

Doit-on séparer l'œuvre de l'artiste ? Telle est la question existentielle qui ne sera jamais définie avec une réponse affirmative, d'un côté comme de l'autre. La conclusion que j'élabore sera mon avis.

Le film est-il réussi ? : oui.

Vaut-il la peine d'être regardé ? : Oui car c'est l'histoire de la France qui est concernée.

Pourrai-je conseiller ce film aux autres ? : Oui, il n'y a pas d'inconvénients.

Le fait que Polanski fasse partie du film me dérange ? Oui.

Puis-je comprendre le désarroi des victimes de viols et de pédophilie ? Totalement.

Conclusion : le film mérite d'être salué malgré les polémiques, laissons la justice faire les choses et remettre l'ordre et la partialité. J'approuve le film je le salue, mais pas Roman Polanski.

Lettre ouverte à mes enseignant.e.s de l'Université Rennes 2

Mon nom est Mona. J'ai 22 ans. Je suis étudiante. Avant de venir faire mes études à Rennes, j'étais scolarisée en Centre-Bretagne, en milieu rural, *war ar maez*. Mon père est ouvrier. Il travaille comme cariste dans l'industrie agroalimentaire. Après plus de vingt dans le même groupe, il gagne, à quelques euros près, 1700 euros brut par mois, auxquels s'ajoute une prime de Noël. La « prime des dindes » comme il dit. Une farce. Quelques centaines d'euros dont ma mère se sert pour acheter nos cadeaux et nous organiser un repas de fête qu'elle tient chaque année à arroser de mauvais champagne : « Nous aussi on y a droit ! ». Ma mère, elle, est employée. Employée de maison pour être précise. Une manière bien aimable pour dire qu'elle fait partie de ce salariat subalternisé, essentiellement féminin, qui travaille à temps partiel au service de personnes âgées ou de riches familles, pour pas grand-chose. Une grande partie de son salaire passe d'ailleurs dans les frais d'essence de ses trajets professionnels. Chez nous, les fins de mois sont difficiles, cela va de soi. D'autant que mes deux frères aînés sont au chômage et restent à la charge de mes parents. Maël sort d'un BTS et n'a le droit à aucune indemnité. Gurvan, un CAP de boulanger en poche, ne travaille qu'en intérim... quand il travaille. Il a vu ses allocations chômage fondre comme neige au soleil ces derniers temps. Moi, je suis boursière, je vis en cité U à Villejean. Mais j'ai aussi des petits boulots à côté : du baby sitting, des inventaires ; caissière ou vendeuse, c'est selon.

Nous sommes une famille de Gilets jaunes. Mes frères ont longtemps squatté les ronds-points avant de se faire déloger et sont de toutes les manif. Ce week-end, c'était l'acte 66. Ils sont montés à Rennes pour dire qu'« ils étaient là », pour gueuler leur colère de n'être rien et se prendre au passage quelques mauvais coups de matraque. Forcément, se faire taper dessus, ça agace et ils ne se sont pas laissés faire. Je suis fière d'eux, de leur détermination à rester debout et à se battre. Ne pas se laisser faire, ne pas se laisser aller à la résignation, ne pas se laisser détruire, reprendre ne serait-ce qu'un peu la main sur son existence. Comme de plus en plus d'individus, mes frères sont déterminés à ne plus se laisser prendre au jeu de la cadence et de l'ordre. C'était chouette cette manif. Des femmes et des hommes qui se battent pour leur dignité, pour ne pas s'abîmer davantage, pour ne pas crever.

En fin de manifestation, avant de repartir, ils m'ont payé une bière en terrasse. Je préfère au champagne. Il faisait froid, mais nous étions bien. Je les trouvais beaux tous les deux. Beaux comme la lutte. J'aurais aimé vous les présenter mais vous n'étiez pas là. Quelques heures avant, quand nous avons réussi à « prendre le centre ville », je vous ai pourtant aperçu. Vous flâniez après un retour du marché des Lices, vous vous baladiez en famille, à vélo, vous sortiez d'une librairie avec quelques bouquins en poche, vous rentriez dans un cinéma. La vie peut être douce. J'ai envie d'y croire. Cette douceur est néanmoins réservée à quelques-un.e.s. Ni mes parents, ni mes frères, ni moi n'y avons franchement droit. Dans quelques mois, je décrocherai un bac+5. Ma mère ouvrira une de ces mauvaises bouteilles de champagne. Pourtant, j'irai certainement grossir les rangs des *dominé.e.s aux études longues* (j'ai lu ça dans un livre passionnant d'Olivier Schwartz). L'inflation-dévaluation des titres scolaires me fera rejoindre Pôle emploi, ou bien je trouverai un job sous-payé pour sur-qualifié.e, à moins que ça ne soit juste un énième stage croupion. Alors peut-être devrais-je plutôt continuer à étudier ; faire une thèse. Ma directrice de mémoire me l'a proposé à demi-mots, mais seulement si j'ai un financement. On ne prête qu'aux riches répète souvent mon père.

La Loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR) contre laquelle vous devriez être logiquement tou.te.s vent debout ne m'y invite pas. Pourquoi me lancer dans un doctorat ? Pour gonfler les rangs du précaire de l'ESR ? Pour assurer vos TD, corriger des tombereaux de copies et faire la petite main sur vos projets de recherche, sous pression – surtout ne pas décevoir –, en étant payée moins que le SMIC horaire, plusieurs mois après avoir effectué avec zèle ces missions ? Et puis ça ne sera évidemment pas suffisant pour assurer ma survie matérielle. Alors il faudra que je continue un « travail à côté ». Condamnée à prendre le premier *bullshit job* ? Surveillante de musée me permettrait de pouvoir lire pendant le temps de travail, ou bien me lancer dans le travail du sexe, nettement plus rémunérateur. Mais quel temps me resterait-il pour mes propres recherches ? À la précarité s'ajouterait sans doute le surmenage, voire le mépris de soi. On y passe tou.te.s paraît-il. Et en admettant que je m'en sorte, ce serait quoi la suite ? L'Université à la sauce LPPR ne donne pas très envie :

précarisation accrue, mise en concurrence généralisée, course à l'excellence, marchandisation des savoirs, recul des solidarités, bureaucratisation mortifère. Devenir une sorte d'intello camériste allant de *tenure tracks* en CDI-chantiers pour espérer peut-être, à près de 40 ans et après avoir porté nombre de vos valises, devenir titulaire d'une institution à la main du néolibéralisme ? C'est ça la promesse ? Et puis c'est sans compter la réforme des retraites : bouffer de l'amphi jusqu'à 67, 68, 69 ans... pour finir épuisée et être finalement pensionnée au lance-pierre ? Ça existe la pénibilité pour port de charge cognitive lourde ?

Si parmi les 37 % d'enseignant.e.s-chercheur.e.s qui ont voté Macron dès le premier tour, il en est sans aucun doute qui se repaissent de la sélection, de l'augmentation des frais d'inscription et de ce que cela permettra de politiques discrétionnaires dont ils.elles s'imaginent tirer idiotement quelque bénéfice, je sais aussi, pour vous avoir fréquentés, que la plupart d'entre vous voyez dans le macronisme pas autre chose que ce qu'il est : une saloperie qui signe la fin de la citoyenneté sociale, de l'État redistributeur et de tous les services publics (ESR, santé, justice, énergie, etc.). Je me doute que vous n'êtes pas d'accord pour que la pension des femmes soit inférieure à celles des hommes, que vous êtes contre la prolifération des emplois précaires, contre la compétition généralisée, les logiques d'exclusion et les discriminations. Vous pensez que l'Université doit être ouverte à tou.te.s, fondée sur la coopération, qu'elle doit produire des connaissances critiques et transmettre des savoirs émancipateurs. Alors pourquoi êtes-vous si peu solidaires du mouvement social ? Pourquoi restez-vous si timoré.e.s à vous engager pleinement dans cette grève dont nous avons tant besoin ?

Ma colère est grande de vous voir englué.e.s dans des réflexes corporatistes, dans le narcissisme de vos petites différences, dans vos postures d'intellos embourgeoisé.e.s défendant votre tout petit pouvoir symbolique (faire cours, nous dispenser vos lumières, nous évaluer). Comment pouvez-vous imaginer qu'un engagement de gréviste puisse ne pas être au moins aussi formateur que vos enseignements ? Dans la grève, on apprend à travailler collectivement, à argumenter, débattre, à élaborer du commun politique. Autant de choses auxquelles vous avez, en temps normal – reconnaissez-le –, bien du mal à nous éduquer. J'en rage de vous voir accroché.e.s à vos si insignifiantes prérogatives, alors que nous nous trouvons à un tournant historique. Notre avenir, celui de vos enfants et petits-enfants, mais aussi le vôtre, celui de mes parents et de mes frères se joue maintenant. Il nous faut mener la lutte aux côtés des autres secteurs mobilisés pour qu'ensemble nous obligeons le gouvernement à retirer l'ensemble de ses contre-réformes. Nous n'avons pas le choix. Contre la marchandisation de nos existences, contre les violences policières et la fascisation rampante de la société, contre les inégalités et les injustices sociales, contre une université à la main du néolibéralisme nous avons le devoir de faire gronder encore plus fort notre colère. Vous avez le devoir d'y prendre votre part. Le 5 mars prochain débutera une autre phase du mouvement universitaire, à l'appel de la Coordination des facs et des labos en lutte : une grève sectorielle illimitée qui pourrait bien prendre des allures de grève majoritaire et générale.

Parce que vous m'avez tant apportée et que nous nous sommes tant aimés – comme titre le film –, je n'ose croire que vous resterez figé.e.s dans ces comportements crépusculaires à défendre une identité et des préséances professionnelles qui ne correspondent à aucune des nécessités portées par les luttes actuelles. Le monde universitaire est en crise. Non parce qu'il va mal (bien que ce soit le cas), mais parce qu'il bouge, que ses structures sont fragilisées par les coups de boutoir d'un macronisme pour qui le travail n'est devenu qu'une variable d'ajustement. Nous n'avons d'autres choix que de faire le pari que nous pourrions profiter de cette crise pour imposer pratiquement une autre vision de l'avenir. Si nous devons en rester là et donner, par inertie, avantage au probable sur le possible, nous le payerions au prix fort. Je sais que vous savez. Et si je vous écris cette lettre, c'est que je nourris l'espoir de vous voir pleinement engagé.e.s à nos côtés et, ensemble, de participer à ce mouvement général de construction d'un monde meilleur. J'aimerais, enfin, donner une bonne raison à ma mère d'ouvrir une bouteille de champagne digne de ce nom.

Rennes, le 17 février 2020.

Mona R.

Récap d'une année universitaire particulièrement mouvementée à Paris 8 :
2019-2020

Dans ce récap, nous vous invitons à prendre connaissance et faire le point sur notre fameuse année universitaire 2019-2020 😊 !!

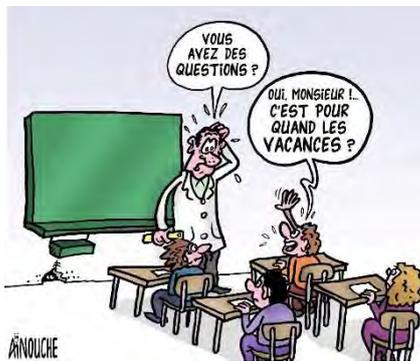
SEPTEMBRE



Septembre 2019 : Début d'une année universitaire, *a priori* traditionnelle. Tout va bien !! Pour l'instant..

OCTOBRE

Stage à effectuer au premier semestre ou au deuxième semestre selon le sujet des cours ainsi que le nombre d'étudiants pris en charge par les profs.



28 octobre - 3 novembre : Pause pédagogique → Du repos !!!

NOVEMBRE

Novembre 2019 : Annonce de la grève dès le 5 décembre, des questions se posent pour la validation du semestre si cela dure...

20 novembre 2019 : Réunion pour le projet tutoré... un nouveau projet cool pour certains ! => stage, entretien, conférences...

Conférence



DÉCEMBRE

5 décembre 2019 : Grève illimitée contre la réforme des retraites !! Plus de transports en commun dans toute la France. Particulièrement difficile en Île-de-France... Aucun accès à la fac possible. Début d'une année très très mouvementée et des problèmes...



G
R
È
V
E
S

Décembre 2019 : Encore et toujours des grèves tout au long du mois → Pas de transports => Pas de cours, pas de partiel en présentiel... Bref, toute une autre organisation qui est mise en place.

13 décembre 2019 : Annulation de la journée Avenirs étant donné qu'il n'y a toujours aucun transports...

16 - 22 décembre 2019 : Quelques partiels à distance => un horaire d'accès au sujet, un horaire de dépôt du travail.

23 - 31 décembre 2019 : « Vacances de fin d'année » ou pas... car bonjour les partiels transformés en devoirs et dossiers à réaliser et à envoyer par mail. Commençons par réaliser une fiche de priorité en fonction des dates butoirs.

JANVIER



1er janvier 2020 : Bonne et joyeuse année 2020 !!

2 - 5 janvier 2020 : Toujours les « vacances ». C'est reparti avec les devoirs et dossiers à réaliser.

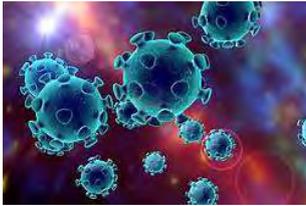
6 - 19 janvier 2020 : On continue avec les derniers devoirs et dossiers à envoyer.

20 janvier 2020 : Début du 2nd semestre. 1^{re} Assemblée Générale étudiant.e.s/personnel => l'UFR SEPF → « lutte contre la réforme des retraites, la précarité des étudiant.e.s et travailleur.se.s ainsi que la Loi de Programmation Pluriannuelle de la Recherche »

23 - 24 janvier 2020 : Fac fermée à cause des mobilisations prévues.



24 janvier 2020 : Le nouveau coronavirus évoqué par les médias, réseaux sociaux... Premiers cas en France déclarés, aucune panique à signaler !



27 janvier 2020 : AG → Annonce que notre UFR s'inscrit dans le mouvement de grève contre la réforme des retraites, le projet de loi LPPR et contre la précarité étudiante.

Prolongement de la grève d'AG en AG.

PARIS 8
EN GRÈVE !!!

Débuts des « cours » → ¾ de blabla de la grève et incertitude du maintien des cours chaque jour et de l'ouverture de la fac. Y a-t-il cours ?! 😞

FÉVRIER

1^{er} février 2020 : Journée portes ouvertes à Paris 8.

3 février 2020 : AG → Motion avec libération des contraintes d'assiduité, à la fois pour les étudiants et les profs, rétention des notes (validation universelle à 10, améliorable en fonction du travail rendu avec certains profs), pas de pénalité sur le salaire, accueil et activités de mobilisation.

Concernant les stages, déjà que les profs ne prenaient pas

beaucoup d'étudiants alors que nous sommes nombreux, maintenant, certains refusent de nous donner des consignes précises en raison de leur statut de gréviste ! Donc forme libre, libre à vous d'observer ce que vous souhaitez et de faire comme bon vous semble !

GRÈVE DES ÉTUDIANTS



6 février 2020 : Blocus le matin.

Désertement des étudiants → font de moins en moins acte de présence en cours. Et ça se comprend...

17 - 23 février : Pause pédagogique ! Enfin une vraie pause pour se reposer !

24 février 2020 :

- Motion avec validation à 16 sans rendu obligatoire.
- Sujet du Coronavirus de plus en plus présent (COVID-19) => pensez aux gestes enfantins :



Lavez-vous bien et régulièrement les mains les enfants ! (Comme vous êtes déjà censé le faire de base...) Ne tousez et n'éternuez pas en plein visage de votre entourage (même si vous ne les aimez pas ! Ce n'est pas une raison !!), préférez votre coude ou un mouchoir jetable. Pas besoin d'un quelconque contact physique pour se dire bonjour ! Portez un masque uniquement lorsque vous êtes malade 😞 et gardez vos distances (1 mètre) !



27 février 2020 : Blocus

MARS

Janvier: Cette année c'est mon année.

Mars:



3 mars 2020 : Mail de l'équipe présidentielle de la fac concernant le « vol irresponsable des distributeurs de savon ». Ah oui quand même... Les gens vont loin...

4 mars 2020 : Annulation de la journée porte ouverte de l'UPEC donc pas de présentation des masters envisagés. 😞



5 – 7 mars 2020 : Mouvement de mobilisation nationale → Blocage de la fac.



Dévalisement des rayons de pâtes et de papiers toilettes à cause du Coronavirus... 🧑



12 mars 2020 à 20 heures : Allocution du Président de la République → Fermeture des écoles, collèges, lycées et universités à partir du 16 mars, et ce pendant au moins 15 jours (il fait des heureux !) ; appel à favoriser le télétravail lorsque cela est possible et limiter nos sorties.

Concernant les stages, abandon total pour la plupart des étudiants n'ayant pas encore effectué leur stage... Là, clairement, c'est mort pour le faire... Dommage car il constituait une immersion, éventuellement la première pour certains, dans le domaine visé et faisait partie des choses les plus en lien avec notre formation.

16 mars 2020 : Ça y est ! Fermeture des écoles, collèges, lycées et universités. Tous les élèves et étudiants restent chez eux et étudient à distance.

20 heures : Allocution du Président de la République → Fermeture des commerces, excepté alimentaire, restaurants, etc., restriction des services ; limitation des sorties, contacts, utilisation des transports en commun => sorties autorisées et justifiées avec une attestation spécifique seulement pour faire les courses de premières nécessités, pour des raisons de santé, obligation de travail et où le télétravail est impossible, pratique d'éducation physique, sortir les animaux de compagnie.

Toutes les réformes sont suspendues jusqu'à nouvel ordre tout comme le reste.

Chers camarades, nous sommes en guerre !

Confinement mais ne cédez surtout pas à la panique ! Pour ceux qui peuvent, c'est-à-dire ceux qui sont, ou non, employés mais ne peuvent pas bosser, profitez-en pour faire la grasse mat 😴 (ne faites pas genre ! C'est clairement l'une des premières choses auxquelles on a tous pensé), finir vos devoirs et dossiers, n'oubliez pas vos cours à distance car oui ce n'est pas les « vacances » mais presque...

😊, faire votre ménage de printemps, mater de bons films, plongez-vous dans vos séries. Pour les littéraires qui n'ont pas beaucoup de temps de base, prenez-en pour lire vos livres en attente. Pour les virtuoses, apprenez à jouer et/ou dépoussiérez et redécouvrez votre instrument musical mais attention à ne pas casser les oreilles de votre entourage car méfiez-vous des représailles (rappelons que ce confinement risque de durer un certain temps... 😊). Pour les geeks, bonnes retrouvailles si ça fait un moment que vous n'avez pas pu vous faire un réel petit tête-à-tête prolongé avec votre cher/chère et tendre PC ou console de jeux vidéo. Réunissez-vous (mais pas trop prêt → 1 mètre de distance de sécurité 😊) autour de vos bons vieux jeux de société qui risquent aussi de briser des liens, et oui, entre trahisons, fourberies, etc. il va y avoir de l'ambiance ! Réparer ce qui est en attente depuis un bon moment car vous n'aviez pas le temps, à condition d'avoir le matériel nécessaire bien entendu. Regarder les oiseaux qui passent

CORONAVIRUS

CORONAVIRUS

depuis votre fenêtre, admirez la vue ou encore ce magnifique temps (même s'il est parfois nuageux...). Pour les parents étudiants, jonglez comme vous pouvez en accordant du temps un peu à tout dont à vous-même ! En manque de vos proches, ami.e.s et/ou famille ? Rappelons que les communications à travers la technologie sont toujours autorisés, encore heureux ! Donc allez-y !! SMS, réseaux sociaux, appel, appel-vidéo, faites-vous plaisir ! Pour ceux et celles qui ont la chance de bénéficier d'un jardin, profitez-en ! Ou bien un balcon ? Profitez-en aussi ! Mettez-y, si possible, une chaise. Aucun des deux ? Ouvrez grand la fenêtre et respirez l'air frais. Sortez promener votre animal de compagnie, attention tout de même de ne pas vous battre pour et à ne pas vous inventer des vies en prenant pour prétexte la soi-disant promenade de votre chat, lapin, hamster, ou encore poisson rouge 😊. Sortez plutôt faire votre petit footing, même si vous n'avez pas forcément l'habitude d'en faire. Au moins, cela vous aérera un petit peu ! Pensez à prendre avec vous vos fidèles compagnons : vos écouteurs ! Rappelons que cette activité doit se faire de manière individuelle. Et n'oubliez surtout pas votre attestation de déplacement car la note risquerait d'être salée (135 € tout de même ce n'est pas rien et vous avez bien mieux à faire avec !)... En bref, évitez de devenir dingue en vous occupant et relativisez car ce n'est qu'une période à surmonter !!! Pour ce qui sont employés et qui n'ont pas d'autres choix que d'aller travailler, courage à vous !!

Coronavirus : les mesures de confinement

Récapitulatif des mesures de confinement en vigueur en France à compter du mardi 17 mars à 12h00*

Déplacements autorisés

- Domicile-Travail
- Faire des courses
- Recevoir des soins
- Récupérer ses enfants / aider une personne dépendante
- Proches du domicile, brefs et individuels (prendre l'air, sortir des animaux de compagnie, etc.)

Document à avoir sur soi lors d'un déplacement

- Attestation de déplacement ou
- Déclaration sur l'honneur ou
- Carte professionnelle

Amende encourue pour tout déplacement non justifié

- de 38 € à 135 €

* annoncées pour une durée minimum de 2 semaines le 16 mars 2020. Source : gouvernement.fr

statista

Bye bye les grèves et bonjour le Corona ! On a clairement oublié la présence des grèves et donc le principal motif de difficulté et d'incompréhension de ce semestre : entre certains profs qui se contredisent H24, les motions concernant la validation qui reste encore à voir avec chaque prof, les blocus, etc. merci ce n'était pas vraiment un cadeau cette année ! 😊

17 mars 2020 : L'Euro 2020 reporté en 2021. 😞 La revanche France/Portugal décalée...  Ainsi que de nombreux autres événements sportifs tels que Roland Garros, la NBA, etc., qui sont suspendus, reportés ou bien annulés... Donc pour les amateurs, il va falloir attendre.

Restez confinés et ne sortez que lorsqu'il vous est impossible de faire autrement afin d'éradiquer le virus. Ensemble nous y parviendrons !

AVRIL

- *Que nous réserve-t-il ? Sera-t-il plus clément que les autres mois ?*
-
-

Bilan de l'année : Grève de l'UFR SEPF => multiples AG, motions, blocus (la plupart prévenu donc ça évite de se déplacer, merci !), pseudos cours, et ce tout au long des grèves.

Le virus n'a décidément rien arrangé avec la fermeture de nombreuses institutions et commerces jusqu'au confinement de la population.

Décidément rien ne va cette année !! 😞

Et n'oubliez pas, Les Simpsons prédisent l'avenir...



Vive la France ! Vive les études ! Vive la liberté ! Et surtout vive PARIS 8 !

- CF & OG & DK -

De la grève au confinement

Mon texte libre

Özge KOCA

"La Grève"

En raison des grèves, nous sommes amenés à faire un journal en groupe afin de pouvoir valider notre UE. Étant donné que nous sommes libres de choix pour réaliser notre projet, j'ai décidé de faire une synthèse de chaque semaine pour voir mon évolution plus précisément ce que ce travail va m'apporter malgré la grève. Ainsi, je trouve qu'il est intéressant de faire ce travail, car ça nous permet d'exprimer nos sentiments, d'exprimer les choses qu'on n'ose pas le dire à l'oral. De plus, ce travail me permet de m'exprimer en "je" plutôt que "on".

Avant de commencer à m'intéresser au sujet, je vais vous évoquer dans un premier temps ma situation par rapport à la grève. Tout d'abord je tiens à vous préciser que je subis la grève depuis le 5 décembre 2019, mouvement qui avait débuté par les problèmes de transport. En effet, c'est depuis cette date que je n'ai pas eu la possibilité de bénéficier d'un vrai cours puisque tous les programmes ont été perturbés par ces mouvements.

Actuellement, je ne comprends pas grand-chose de ma L2, j'espère juste que la grève ne provoquera pas des mauvaises conséquences sur mes études. Autrement, je trouve que chaque mal à un bien car à cause de la grève plusieurs partiels ont été remplacés par des dossiers ce qui m'a rapporté beaucoup d'avantage. La suppression des partiels m'a permis de réaliser des dossiers. En effet, je trouve que passer des partiels sur des cours que l'on subit n'est pas un bon mode d'évaluation car on n'a pas vraiment la possibilité de rédiger nos propres propos mais qu'on apprend seulement ce que l'enseignant nous a demandé d'apprendre.

Pour ma part, je trouve que la grève n'existe qu'à la fac car dans mon entourage tout va bien, toutes mes amies continuent leur cours, etc. Je rentre à la fac je suis en situation de grève parce que mes professeurs sont grévistes. Lorsque je sors de la fac, la vie continue comme si de rien n'était.

Pour cette raison je me sens un peu perdue. Au début, je ne comprenais pas l'intérêt de venir en cours si les enseignants étaient grévistes, car on n'a pas forcément des cours, je ne voyais pas en quoi ça nous concernait mais au fil du temps les grèves ne me choquaient plus, j'ai eu l'habitude d'être perturbée, et là je me dis qu'il y a bien une raison derrière tout cela. Si je suis là vraiment pour apprendre, ce ne sont pas les cours magistraux qui vont certifier mon apprentissage, nous allons voir à travers ce cours qu'on peut apprendre des choses sans avoir un cours.

La grande question de l'année reste les modes de validation, nous étions habituées à voir des cours magistraux qui sont appliqués sous 3 h par nos enseignants, depuis la grève on n'arrête pas de nous dire qu'il ne faut pas s'inquiéter pour les notes. C'est vraiment perturbant d'entendre cela sans cesse, comme quoi les notes n'ont aucune importance. Certes, ce ne sont pas les notes qui définissent nos qualités et nos compétences, mais durant toute notre vie de scolarité nous étions amenés à être évalués en fin par un examen pour obtenir une note. Pour finir, sans note, ou l'obtention d'une mauvaise note, cela va vraiment nous déstabiliser parce que la grève n'est pas de notre faute ni des professeurs.

Pour ce qui est du travail, dans cette première séance, nous avons réussi à constituer un groupe avec Narimane, Claudia et Pierre-Loup. Nous avons décidé de travailler sur un thème

concernant les enfants car nous envisageons de devenir professeurs des écoles. Mais le choix du journal reste à discuter.

"Avis sur l'AG"

Pendant la pause pédagogique, nous avons eu la possibilité de créer un groupe sur WhatsApp afin de pouvoir échanger nos idées sur la question du sujet que nous allions aborder. Nous avons décidé par nos échanges de nous intéresser sur la question de l'impact des activités extra-scolaires dans l'enseignement et le bien-être des enfants.

Opinion sur la décision de l'AG : À la réunion du lundi a été décidé pour les personnes revendiquant la grève une validation pour tous de 16. Pour ma part, je trouve ça horrible, de se permettre d'évaluer une personne par une note de 10 ou de 16, car 10 reste une note insuffisante et un 16 est plutôt une bonne note qui nous permet seulement de valider une matière. C'est injuste de ne pas pouvoir valider par un passage universel sans mettre de note.

C'est vraiment décevant de savoir que les personnes qui n'ont pas fait de stage auront la possibilité de valider avec un 16, alors qu'ils n'auront pas d'expérience alors que nous autres avons fait un stage au premier semestre, avons essayé de trouver un stage, de consacrer beaucoup de temps à réaliser le dossier.

Autrement, le système éducatif est vraiment injuste et incompréhensible. Dans certains cours on nous demande de ne pas porter d'importance aux notes, de s'exprimer et montrer les désaccords, mais lorsqu'on essaye de demander les choses concernant la validation on nous répond en disant qu'on ne fait pas l'effort de chercher de s'informer sur le cours. Comment s'informer sur une chose dont on ne sait même pas le but ? De plus, nous ne devrions pas nous poser des questions sur l'avenir et nous intéresser au temps actuel : comment est-ce possible alors que le but de la L2 soit de pouvoir finir une année dans de bonnes conditions afin de passer à l'étape suivante et d'obtenir un diplôme ?

En réalité, même si ceci reste embêtant pour les enseignants, je ne vois pas pourquoi l'on subit autant de choses. Des décisions ont été prises, dont certains seront contents, car ils finiront une année avec une bonne note, mais pour quel but ? Sans s'enrichir de savoirs, sans avoir un cours. Cette année sera une année très pénalisante pour l'année prochaine. Lorsque nous aurons des mémoires à préparer, il n'y aura pas de grève mais, nous, nous serons dans un état insurmontable car nous aurons accumulé beaucoup de lacunes.

Le seul souci pour un étudiant n'est pas la note, mais ses conséquences, nous partons avec beaucoup de lacunes pour pouvoir obtenir un diplôme avec une bonne note qui ne définit pas nos compétences ... Ça reste contradictoire.

Pour finir, c'est vraiment fatigant d'avoir des choses à faire qui ne sont pas en lien avec le cours, je ne dis pas que ce n'est pas intéressant mais c'est dur, d'avoir des matières où nous avons un professeur et non pas de cours, et d'autres cas où nous avons un cours et pas d'enseignant : sans l'un, l'autre ne sert strictement à rien.

"Choix du texte libre"

Après la reprise des séances, suite à la grève nationale, nous avons décidé lors du conseil de classe de finaliser le choix de travail. Suite aux décisions prises, nous avons décidé de faire chacune des textes libres afin de pouvoir progresser dans notre note qui serait de 10.

Pour ma part, j'apprécie beaucoup ce choix de travail, car faire un travail du groupe reste difficile pour plusieurs raisons :

- premièrement, pour réaliser un travail en commun, il faut faire beaucoup de recherches, essayer de comparer avec les membres du groupe ce que l'on a trouvé. Ceci nous amène à ne pas prendre de plaisir sur ce que l'on fait même si le choix du thème reste notre propre choix.

- Deuxièmement en cas d'absence, on ne provoquera pas de problème pour les membres du groupe lorsqu'on travaille individuellement.

Même si nous ne sommes pas obligés de venir en cours, j'ai pris le plaisir de réaliser un texte libre pour améliorer ma note. Concernant mon choix de travail (=texte libre), je trouve qu'il est important d'être évalué ou de montrer nos capacités par le biais de notre propre idée. Ainsi, ce travail nous permet d'avancer à notre rythme en cas d'absence ou en cas de fermeture de la fac, nous pouvons travailler chez nous.

Cependant, je trouve que la situation reste traumatisante, nous sommes en train de vivre une chose que nous n'avions jamais vue, le virus se propage tellement vite qu'on ne comprend même pas comment nous en sommes arrivés à ce stade.

Autrement, nous comprenons mieux l'importance de vivre, il faudrait vraiment profiter au maximum avant notre fin...

Concernant nos situations, étant une personne anxieuse, je trouve que nous sommes des prisonniers à la maison, je pense qu'il va être très difficile de subir les choses à la maison. Le temps ne passera pas, passer le temps sur les ordinateurs, les séries, faire des jeux ne va pas nous suffire à nous défouler. Nous ne sommes pas des machines, mais des humains. Je trouve qu'on perd vraiment le sentiment de vivre car parfois j'ai l'impression que quelqu'un m'égorge. Heureusement que nous avons des moyens de communication comme : Facetime, les réseaux sociaux pour communiquer.

Ainsi, les appels, le soutien de nos entourages nous permettent de renforcer le moral. J'espère juste retrouver ma routine. Il est très difficile d'expliquer le vide que nous ressentons. J'espère juste que tout le monde respectera les règles pour éviter la propagation. Plus on se respecte, plus on ira loin et de beaux jours attendront.

"La première phase du confinement"

Étant étudiante salariée, je fais partie des personnes qui sont à risque au Corona car je suis asthmatique. Concernant mon confinement, je peux dire qu'il a vraiment mal commencé, puis plus les jours avançaient, plus j'apprenais la contamination de mes proches, et notamment les décès.

C'est vraiment triste de résumer les deux premières semaines de confinement en seulement 1h. Je peux dire qu'il est épuisant de faire les mêmes choses : se lever, manger, dormir, essayer d'apprendre ou regarder des films et séries (j'essaie de ne pas trop regarder de série car cela ne m'apporte rien...).

Soudain je me demande si c'est vraiment une vie ... Ma vie a réellement changé, je n'arrive pas à m'approcher de mes parents, se rend-on compte de la souffrance ? De ne pas pouvoir faire de câlin ou de me coller à mes parents pour la crainte de les contaminer, au cas où, même si je suis à la maison. Ceci reste possible car mon frère est pompier, et mes parents sont âgés. Nous en sommes venues à un stade où nous avons peur de tousser, d'avoir mal à la gorge, de nous sentir faible... Est-ce vraiment vivre ?

Nous avons peur de nous approcher et de sortir nos têtes de la fenêtre. Durant mon confinement j'ai eu la possibilité de sortir une fois, et heureusement qu'une fois, pour récupérer mon arrêt. Je peux vous dire que psychologiquement j'étais angoissée. Être dehors me donnait juste l'envie de rentrer chez moi afin que je puisse me désinfecter. Je n'ai même pas eu la possibilité de me sentir libre.

C'est horrible de penser, à chaque fois, si je serais atteinte du Corona... C'est horrible de voir tous les jours les cas s'aggraver ou de voir le taux de mortalité augmenter. C'est horrible d'avoir des troubles de mémoire.

Par ailleurs, de nos jours nous ressentons tous un manque de nos proches, de nos habitudes, mais surtout de notre liberté, nous ne sommes pas heureux... Mes larmes s'écoulent lorsque je réfléchis à la richesse dont je disposais, à ne plus voir mes proches, comme si je ne les reverrais plus... Oui, ce n'est pas la fin du monde mais rien n'est prévisible...

Concernant notre santé, nous essayons de trouver des choses positives pour vivre dans ces conditions mais rester confiner ramène d'autres problèmes. Auparavant la seule question que je posais à ma famille, était : « Qu'allons-nous faire demain ? » Alors que de nos jours la question la plus fréquente est : « Qu'allons-nous manger ? » J'espère tout simplement que nous ne sommes pas prêtes à partir pour l'obésité...

Par ailleurs, la question qui nous frapper le plus est la question de nos études. Notamment la première phase était difficile à cause des grèves mais maintenant qu'allons-nous devenir avec le Corona ? Franchement, il était très difficile de travailler, lorsque j'essayais de me mettre au travail, je faisais face à un refoulement, je n'arrivais pas à me motiver jusqu'à que nous commencions à recevoir des mails. Je trouve qu'il était difficile de travailler car je savais que pendant le confinement la question de l'orientation reste sans valeur. Aujourd'hui les études, les diplômes, les métiers, nos statuts ne nous rapportent rien, n'ont aucune valeur face à cette épidémie.

Néanmoins, les mails des professeurs nous ont permis de nous calmer, de souffler un peu.

Au jour d'aujourd'hui, je ne refuserais pas un 16 universel car je pense que je le mérite, qu'on le mérite, car apprendre ne veut pas dire seulement un apprentissage universitaire. Actuellement nous sommes en apprentissage, nous essayons de vivre pour l'un et l'autre. Nous apprenons à prendre conscience des choses qu'on ne prenait pas aux sérieux. Je peux rajouter que je ne vois pas le 16 de manière bénéfique car je sais que celle-ci va nous rapporter beaucoup de lacunes avec l'espoir de passer en L3. De plus, je trouve qu'on le mérite parce que l'on subit fortement les conséquences, et je peux dire que je n'ai rien appris de manière scolaire. Mais la L2 m'a apporté beaucoup de chose en général.

Pour moi être évaluée n'est pas obtenir une note face à des cours que nous devions maîtriser, mais apprendre des choses face à ce que nous apporte la vie. Essayer de s'en sortir avec les moyens du bord comme maintenant. Je ne devrais pas me cacher derrière mes défauts. Oui, je ne suis pas au top, oui, ils se passe des choses graves, mais cela ne m'a pas empêché de faire ce travail avec plaisir.

C'est très précieux d'écrire pour s'exprimer. Encore une fois c'est pour cette raison que j'aime les sciences de l'éducation, car pour apprendre des choses, il faut que quelqu'un nous l'apprenne, alors qu'en science de l'éducation on a vu qu'il n'est pas obligé d'avoir un professeur pour apprendre, tout passe par nos expériences, ce sont nos expériences qui nous amèneront loin et non ce qu'on a appris par cœur. Nous avons la possibilité de nous enrichir librement.

Pour finir, je remercie tous les enseignants qui ont été compréhensibles de ne pas nous stresser plus à apprendre des choses, ça fait vraiment du bien de voir que les enseignants partagent les mêmes idées que nous. Autrement, j'espère que cette période de confinement n'est pas vue comme des vacances, car ça ne l'est pas !

"Espoir pour vivre, espoir pour la fin du confinement"

Pour commencer, je souhaite finir mon travail en résumant ce que le Corona m'a pris et m'a apporté.

Premièrement, je me suis rendu compte de la puissance de l'amour. C'est vraiment une émotion puissante dont il faut profiter tant que nous sommes en vie, à aimer et se faire aimer.

Deuxièmement, la vie est vue comme longue mais en réalité elle est si courte, il faut vraiment profiter de vivre comme si c'était notre dernier jour, il faut essayer de ne pas blesser les gens et, s'il faut excuser, s'excuser. Il faut profiter de vivre dans le bonheur avec notre entourage, nous n'allons pas revenir une deuxième fois au monde.

Ensuite, en temps habituel, nous avons évité de penser à prendre des nouvelles de nos proches alors que ce confinement nous a permis de nous parler plus régulièrement. Cela nous permet de comprendre que la vie est éphémère, que tout ce qu'on a est éphémère, et qu'il faut profiter de passer du temps avec les personnes que l'on aime, et ce qu'il nous faut seulement est une bonne santé car plus on est en bonne santé, plus on peut se confronter aux difficultés. On devrait vraiment faire attention à ne pas oublier cela, ni à oublier nos proches.

Il faut vraiment éviter de reporter tout ce que l'on souhaite faire à cause du rythme que nous subissons dans le quotidien.

Il faut vraiment profiter de la vie au lieu de se perdre dans la vie.

Prions pour nous retrouver dans des plus belles conditions, Prions pour sortir sans avoir des craintes afin de pouvoir passer de beaux moments entre amies, entre familles, entre collègues.

*Ingrid Alvarino de Santos
Safietou Dialla
Anaïs Dru
3 étudiantes de Paris 8
2 rue de la Liberté
93200 Saint Denis*

*Au Président de la République
Salle J 102
55 rue du Faubourg Saint Honoré*

Le Palais de L'Elysée

Paris, Le 12 Mars 2020

Monsieur le Président,

Nous nous présentons, nous sommes trois étudiantes universitaires qui ont été impactées comme peut-être beaucoup d'autres étudiants par la grève nationale depuis le 5 Décembre 2019.

Si nous vous écrivons aujourd'hui c'est pour vous faire part de notre ressenti concernant la grève qui nous a beaucoup touchées et qui à l'heure d'aujourd'hui nous touche encore, et que vous puissiez vous mettre à notre place en comprenant les effets négatifs qu'ont affligés ce combat avec cette nouvelle loi qui semble déplaire à plus d'une grande partie des Français.

Monsieur le président après la forte mobilisation des gilets jaunes et l'annonce de la réforme de retraites, plusieurs péripéties se sont déroulées.

La première péripétie a commencé le 5 Décembre 2019 avec la grève des transports.

Cette grève nous a fortement impactées, nous, en tant qu'étudiantes à plusieurs aspects.

Nous ne pouvions déjà plus nous rendre à l'université par faute de transports.

Nous n'avons donc pas pu assister à la fin de nos cours du premier semestre de l'année universitaire. De plus nous avons dû organiser à plusieurs reprises des modalités à distance pour pouvoir passer nos partiel. Cette situation fut très angoissante pour nous car nos cours n'étaient pas assurés, nous avions très peu de moyens, voire aucun, de les rattraper et de plus nous étions encore plus en stress par rapport à la validation de notre semestre.

Je rappelle que cette grève des transports a été déclenchée par l'annonce de la réforme des retraites, une réforme qui nous est lointaine pour le moment, mais qui nous impactera plus tard.

Nous avons pu reprendre notre année universitaire seulement le 20 janvier 2020 !

Pensants que nous allions reprendre notre vie nous nous sommes rendues à l'université pour suivre nos cours.

Une fois dans nos salles de cours, les enseignants nous font part pour une grande majorité de leur mise en grève pour contester la loi LPPR.

Ils ont alors pour une grande partie « assuré leur cours » en les consacrant à nous informer des raisons pour lesquelles ils sont en grève, mais aussi nous informer sur la cause sans faire de propagande bien sûr.

Après 10 – 20 minutes d'explication les enseignants nous lâchent.

Donc nous faisons 1H30 voir 2H30 de trajet pour qu'on nous dise : « Rentrez chez vous nous sommes en grève parce que le gouvernement ne veut pas nous écouter ».

Nous en avons eu marre de subir ces péripéties alors nous avons décidé de vous écrire pour que vous vous rendiez compte de la situation.

Nous sommes étudiantes en deuxième année de licence en Sciences de l'éducation.

Nous n'avons eu aucun cours depuis le 5 Décembre 2019 ; de plus nous allons passer en troisième année sans avoir eu les savoirs qu'on aurait dû avoir.

Nous nous destinons à être professeures des écoles ou encore éducatrices spécialisées.

Nous allons donc travailler avec des enfants tout en sachant qu'il nous manque un semestre entier de connaissances.

Nous nous demandons alors aujourd'hui :

Combien de temps allez-vous nous laisser dans cette situation ?

Allez-vous faire passer cette loi et cette réforme de force ?

Ne pensez-vous pas que dans ces conditions et au vu du nombre de Français contre cette réforme, vous allez transformer notre pays en dictature ?

Nous rappelons que la République est le système adopté par les Français et qu'il faudrait commencer à prendre en compte l'avis des Français en réfléchissant non pas à ce qui serait bon pour vous mais BCN pour le peuple français !

Nous vous assurons nos sincères salutations en espérant que cette lettre vous fera réfléchir...

Merci bien

Cordialement

3 étudiantes qui souhaitent une scolarité meilleure.

Journal de bord d'une étudiante en licence sciences de l'éducation

Année : 2020

Pour commencer, pour mon texte libre j'ai choisi de faire un journal de bord qui explique tous mes ressentis et mes vécus durant cette année en licence 2 jusqu'à maintenant.

Cher journal intime,

J'espère que tu vis bien cette période de confinement !

Le 15 septembre 2020, lors de la reprise des cours pour commencer une nouvelle année, j'étais déterminée pour écouter en cours et travailler énormément pour réussir mon année. Au début du premier semestre, tout se passait bien, c'est-à-dire que j'allais en cours, les professeurs étaient là pour répondre à nos besoins, même si je m'ennuyais dans certains cours... Cependant, vers la fin du premier semestre, le début du mois de décembre où on a des partiels à passer pour valider le semestre, tout d'un coup dans un cours « mineur », « L'enfant, le savoir et la connaissance », certains étudiants ont dit à l'enseignante qui voulait faire son partiel début janvier : « Madame j'ai entendu qu'à partir du mois de décembre, il y a aura une grève illimitée, et les trains, la RATP seront concernés aussi ». À ce moment-là je dois avouer que j'étais contente car on se disait tous qu'il n'y aurait plus cours et qu'on n'aurait pas de partiel à passer. Puis la professeure nous a dit : « Je fixe le 10 janvier pour le partiel, mais si on ne se trouve pas dans cette salle à cause de la grève que vous dites, on verra comment on procédera. » Le 5 décembre, j'ai reçu un mail en disant qu'il y avait une grève et que donc on n'aurait pas cours. Et à l'université Paris 8, la grève s'était progressivement étendue dans plusieurs départements. En effet, cette mobilisation des universités et surtout des professeurs, c'était une mobilisation contre la réforme des retraites qui précarisait tout le monde, et contre le projet de « loi de programmation pluriannuelle de la recherche » ainsi que la précarité étudiante. Alors, vers le mois de janvier on n'avait pas trop de cours, mes enseignants ne pouvaient pas faire cours car l'université était fermée, et tous nos partiels dans toutes les matières du premier semestre, je les ai passés à la maison, à envoyer ensuite par mail à l'enseignante. Malgré cela j'ai pu valider mon premier semestre, mais c'était difficile pour une première fois de rendre autant de dossiers pour fin décembre ou janvier, à distance, et j'aurais préféré énormément passer des partiels que de rendre des dossiers avec plein de pages par mail. Je dois avouer que je me contredis maintenant, en pensant avoir dit que j'étais contente de savoir qu'il n'y aurait plus cours.

Le 20 janvier 2020, c'était le début du cours du deuxième semestre. La veille du lundi matin, j'avais reçu un mail du secrétariat de ma licence, et dans ce mail j'ai

appris que les personnels de l'UFR sciences de l'éducation et d'autres UFR avaient voté la grève à partir du 20 janvier jusqu'au 3 février, dans le contexte de mobilisation nationale contre la réforme des retraites ; les enseignants avaient choisi de cesser toute activité jusqu'à obtention de leurs revendications. Pendant cette période, la fac a connu plusieurs blocages afin de faire des réunions concernant la grève et de résister aux réformes. Je n'avais donc eu que deux cours au total depuis le début du semestre 2. Dans le hall de la fac, quand je rentrais, je voyais des enseignants, des tableaux, des emplois du temps pour inviter les étudiants aux manifestations à Paris ou alors dans les amphis dans l'université avec des slogans « Saint-Denis en lutte », et plein d'autres slogans. Moi, qui étais stressée pour la validation d'un dossier à rendre au mois de mai, j'étais partie voir Séverine Kakpo avec une amie pour lui demander comment on allait faire pour aller écouter des conférences à Paris pour s'informer sur le métier qu'on veut faire plus tard. Alors elle nous a dit qu'elle allait nous faire tous valider, car nous ne sommes pas dans des bonnes conditions pour aller à Paris avec les moyens de transports qui étaient en grève.

Le 27 Janvier 2020, il y a eu une autre AG où l'UFR SEPF avait voté la suspension des activités habituelles, des activités pédagogiques administratives et scientifiques ordinaires, afin de rejoindre le mouvement de contestation. Donc, je n'avais pas eu trop de cours, certains de mes enseignants n'avaient pas fait du tout cours depuis le début du deuxième semestre, je n'avais eu que quelques cours en psychanalyse et psychologie, mais nous n'avons pas fait le nombre de séances prévu ; donc j'étais un peu perdue, ce deuxième semestre ne m'avait rien appris. Cependant, dans une autre AG le 3 février 2020, les personnels avaient voté que nous les étudiants ne serions pas pénalisés pour valider notre année, c'était une bonne nouvelle parce que moi et mes autres camarades étions très stressées : on ne savait même pas si on allait valider notre année ou pas, car on n'avait quasiment eu pas cours durant ces périodes difficiles.

Avec cela, nous avons appris qu'il y avait un virus en Chine qui se propageait dans tous les pays ! Vers le début du mois de mars le virus est venu en France aussi. Mon université nous envoyait des mails pour qu'on prenne nos précautions, etc. Or plus les jours passaient, plus le nombre de personnes atteintes du coronavirus augmentait en France, et nous sommes donc passés facilement du stade 1, 2 au stade 3, de jour en jour. J'allais quand même dans certains cours, dans mon cours de langue et dans un cours libre les lundis et les mardis, jusqu'au moment où le Président de la République annonça qu'on passait au stade 3. Face à cela l'université avait fermé ses portes à partir du 13 mars 2020 !

Actuellement, je continue mes cours chez moi, ma professeure d'allemand nous a proposé de poursuivre le cours par Skype, puis pour mon cours en EC libre, les professeurs nous envoient les chapitres à lire par Moodle, et pour le cours de philosophie que je n'ai jamais eu, on reçoit tout le groupe des enregistrements

audio de la professeure où elle nous explique le cours. Quant aux partiels, je vais les passer à la maison, en espérant avoir au moins la moyenne parce que c'est trop difficile de travailler les cours sans avoir des explications du professeur. Mais quand même je me débrouille, car depuis fin décembre je n'ai quasiment eu que des cours à distance, des guides à distance pour des dossiers en méthodologie : je crois donc que je peux m'en sortir, même si c'est bizarre les cours à distance, contrairement à des étudiants par exemple en licence de littérature qui n'ont pas eu de partiels à distance en décembre car ils ne faisaient pas grève.

J'espère qu'on se reverra.

MERCI Journal intime ❤️.

Kiraz ERYILMAZ

SUR LA VIE QUOTIDIENNE DE LA RECHERCHE À PARIS 8

Pierre Johan Laffitte (Experice équipe Paris 8/Pau — pjlaiffitte@almageste.net), Jean-Louis Iten (CRJP8 — jl.iten@yahoo.fr)

1. **Énoncer, dénoncer**

Ce texte d'une part est fait de propositions et d'orientations, et d'autre part voudrait lancer un état des lieux de la « souffrance et absurdité quotidienne de la recherche ». Ce discours pointe non des personnes, mais des situations, des pratiques, des fonctionnements. Il est à la fois une dénonciation et une énonciation.

Dénonciation des sommes toujours croissantes de désintégration structurelle, de destruction des conditions minimales d'une écologie intellectuelle, et de massification de la souffrance au travail de toutes les actrices de notre champ. Énonciation de ce qu'il existe réellement, concrètement, des alternatives à un arraisonnement idéologique de la recherche par une doxa managériale, « néo-libérale » et dé-régulatrice (mais qui, dans les faits, s'accompagne curieusement d'une inflation démente de réglementation, de surveillance et de production de rapports, évaluation, etc.). Le symptôme de cette idéologie est que, à chaque fois qu'est dénoncée son inefficacité, elle répond par l'impossibilité de concevoir une alternative : « si la dérégulation échoue, c'est qu'il n'y en a pas encore assez : il n'y a pas d'alternative ».

Notre propre mithridatisation constituera-t-il un autre symptôme de cette ambiance pathogène ?

2. **Partager, proposer : pour quoi, pour qui ? Dialogue avec la communauté**

Ce texte ne vise pas à rajouter une instance décisionnelle ou organisatrice de plus (nous croulons sous celles qui sont déjà là). Il énonce la volonté d'une consultation permanente de la communauté de la recherche. En tant que directrices ou co-directrices d'unités de travail, nous devons faire remonter l'ensemble de ces dénonciations et propositions. Nos équipes, personnes morales, symboliques et identifiables dans le paysage de l'établissement, sont les énonciatrices réelles, les porteuses de ces vécus personnels à grande échelle.

Ce texte vise à informer toutes les autres catégories professionnelles et sociales de notre communauté, à partager et proposer, autour de ce que nous savons de notre métier, de ses conditions réelles de fonctionnement et surtout de dysfonctionnement, au-delà de la seule communauté de la recherche, et encore plus de sa seule minorité « représentative ». Atomisés, nombre de faits semblent une fatalité ; partagés, reliés avec l'ensemble de la vie de Paris 8, leur impunité peut subir une force d'érosion : d'où la présente tribune.

Ce texte n'entre dans aucune logique « électoraliste », il ne vise pas à entrer dans l'orientation de telle ou telle partie de notre communauté : il s'agit d'un ensemble de « lieux communs » partageables par la communauté, et par rapport auxquels chaque discours particulier peut, et selon nous doit, se positionner. Ce positionnement, ensuite, désignera l'éthique qui orientera librement chaque discours.

3. **Libérer les chercheurs, responsabiliser la recherche, refonder une confiance**

Nous revendiquons les conditions de possibilité d'une expérimentation collective de nos pratiques : un accompagnement mutuel critique, dans une parité et une collégialité véritables, en lieu et place des dérives que nous constatons dans notre établissement. Dans le contexte de résistance contre le diktat ministériel relayé trop docilement selon nous par la direction de l'université (cf. la question récemment soulevée des co-directions d'équipes), notre communauté entend prendre son destin en main et éprouver concrètement qu'un autre chemin est possible. Jadis quelqu'un parla de transversalité... Quelles en seraient les conditions ?

À chaque statut correspond un équilibre de pouvoirs, de responsabilités et de libertés. Nous, statutairement directrices d'unité, entendons user de notre liberté, au lieu de l'auto-censurer au nom d'une hiérarchie qui n'existe que dans l'imaginaire, entretenu par une ambiance délétère. Nous prenons collégialement la responsabilité d'une réorganisation des rapports de pouvoirs (de décisions, d'actions, de validations), afin d'accompagner les expériences qui ont déjà lieu ou se mettront en place — et d'en rendre compte. Dans ces comptes à rendre, la soumission à l'idéologie évaluatrice et ses critères supposés incontournables verra sa place occupée par une libre décision des critères de sérieux à l'aune desquels nos communautés scientifiques, fortes de leur métier, estiment pouvoir être jugées sur pièces. La notion de *métier*, fondant la confiance et

laissant le temps de faire proprement son travail, a-t-elle été décapitée au profit des idéologies du « projet » et de l'évaluation experte qui se félicite de son extériorité prétendument objective ?

4. La souffrance au travail est sous nos yeux

Plus urgemment que tout, nous entendons faire front commun face au problème de la souffrance au travail, aux dangers psychiques et physiques que les conditions d'exercice ont engendré à tous les niveaux. Sur ce terrain, d'une extrême urgence morale et concrète, nous entendons essayer de rendre possibles des travaux transversaux aux compartimentages catégoriels. Notre but n'est pas de « rajouter » des interventions (généralement externalisées : expertes, médicales, psychologiques, etc.) sur un quotidien déjà saturé, mais de revoir les raisons structurelles qui font de ce quotidien un milieu pathogène engendrant ces souffrances. Cela ne saurait se faire sans une mise à plat des relations entre les différentes fonctions, et de l'équilibre des pouvoirs, des responsabilités et des libertés, qui organisent quotidiennement notre travail collectif. Il ne s'agit pas « d'accompagner » les personnes et les équipes dans leur souffrance (jusqu'où : l'extinction d'un laboratoire, le burn-out, le suicide ?), mais de penser les conditions nécessaires pour que ces personnes retrouvent les conditions réelles de ne plus avoir besoin d'être « accompagnées », de ne plus se sentir agressées par les conditions réelles de notre vie *ici*. Il s'agit, aussi, de montrer une volonté collective telle que, sans pour autant résoudre magiquement les problèmes lourds et venant de loin, qui abrasent notre établissement, un message puisse être adressé en direction de chacune et de chacun : la seule issue pour l'agressé(e) ne doit plus être celle de quitter les lieux de sa souffrance.

5. La diminution permanente du nombre de postes (EC, BIATSS) : mettre fin à la gestion exclusivement budgétaire de l'humain

La première cause de cette souffrance au travail n'est-elle pas la destruction physique de notre communauté par la suppression — « gel » — des postes de titulaires chez les enseignants-chercheurs et les BIATSS ? En effet, cela est source d'un mal-être individuel et collectif multifactoriel, qui tient d'abord au fait que l'humain est devenu la principale (l'unique ?) variable d'ajustement de l'intégrisme budgétaire allergique au déficit même lorsqu'il n'est qu'imaginaire. La diminution du nombre de postes disponibles place de fait nos composantes en concurrence, l'obtention d'un poste ne pouvant se faire qu'aux dépens des autres collectifs. Cette mise en concurrence forcée fissure notre communauté et encourage dans le même temps l'inféodation au pouvoir auprès de qui il s'agit d'obtenir la « faveur » d'un poste. La destruction progressive, mais continue des postes pérennes ancre malgré nous la précarité dans nos pratiques : l'alternative consiste à abandonner nos projets pédagogiques ou de recherche ou à faire appel à des collègues précaires. Ces chercheurs ou enseignants précaires, employés sur des missions précises et de relativement courte durée, perdent leur liberté d'initiative et d'innovation. En outre, de par la nature restrictive de leurs attributions, ils ne sont pas enseignants-chercheurs à part entière et voient ainsi leur chance de titularisation réduite. Enfin, la diminution des forces vives fait peser un poids plus grand sur les épaules des unes et des autres en appauvrissant l'émulation intellectuelle résultant de la diversité des profils et des expériences. D'où un inévitable sentiment de déclassement collectif qui, ajouté à la mise en concurrence interne à notre université et à la précarisation généralisée, abrase inmanquablement les liens humains et abîme le vivre ensemble.

6. Investir avec sincérité dans une recherche qui ne soit pas une caricature managée

La question de l'argent, du pouvoir de sa distribution et de son usage, est à poser clairement.

L'argent de la communauté est là ; il pourrait être régulièrement distribué et régulé. Or règne la doxa des appels à projets, et de leurs fréquentes incompatibilités réciproques¹. Un choix a été fait, que nous entendons défaire, pour que cette masse financière ne soit plus l'assurance d'un métier exercé dans une nécessaire longue durée, mais un facteur de compétition, de surenchère à « l'efficacité », au ciblage « convainquant » — alors que la vraie recherche va par définition à l'encontre des évidences. La multiplication des appels à projets (à

¹ Par exemple, qui a un financement Artec n'a pas droit aux AAP P8 : de telles incompatibilités signent l'asphyxie ou la mort pour de « petits » projets, écologiquement aussi fragiles que riches.

Paris 8 comme ailleurs) est présentée comme compensant un financement pérenne et durable de la recherche. Inutile ici de revenir sur la nocivité et la perversité du financement sur projet de la recherche. En revanche, alors que notre communauté, confiante en elle-même, s'est clairement positionnée pour un financement stable de la recherche, l'université Paris 8 a créé ses propres AAP qui viennent s'ajouter au mille-feuille déjà existant. Ces dossiers accaparent les collègues pour les constituer puis pour les évaluer aux dépens de leur recherche et crée là encore une compétition malsaine marquée par l'opacité des conditions d'attribution.

La même logique transforme l'aide aux doctorants en une compétition savamment entretenue : là encore, cette situation est aussi intenable éthiquement que scientifiquement.

Dans le même temps, sous couvert d'une « sanctuarisation » du budget de la recherche, nous constatons sans peine une érosion constante et significative des financements pérennes : le maintien à l'euro près des dotations diminue mécaniquement des capacités financières des équipes de recherche (inflation, gestion calamiteuse des marchés et hausse des frais bureaucratiques de gestion). N'est-il pas temps de changer radicalement de mode de fonctionnement interne sur le fondement de la confiance de la communauté en ses membres, tout en reconnaissant les spécificités de chacune des équipes ?

Plusieurs échelles d'organisation existent, on ne peut comparer des projets demandant des financements majeurs, et d'autres projets plus restreints, qui demandent moins. À chaque échelle, des logiques différentes organisent cette vie complexe de la recherche, sans que nulle d'entre elles soit sacrifiée. Or actuellement, une seule logique domine, massivement comptable. L'absurde est que, pour que nombre de « petits projets » continuent, il faudrait que cette logique massive ait l'intelligence de céder la place à une répartition plus ventilée et tranquillisante de la masse d'argent. Rien de plus : seulement de l'oxygénation...

L'argent n'est que le reflet de la valeur du milieu où elle a cours : valeur de notre recherche, de notre métier, de notre établissement. Elle ne saura se résoudre que si elle est questionnée pour ce qu'elle est : un indice de l'organisation politique du pouvoir. À quel niveau se situent les différentes figures du pouvoir ?

Il existe des entités morales : les équipes, auxquelles il s'agit de savoir si on leur restitue la confiance dans l'attribution de cet argent, ou non. À quelles conditions ? Comment mettre en œuvre une véritable transparence démocratique dans la gestion d'un budget, par exemple ? Comment penser une co-organisation mutuellement régulatrice, à des échelles plus larges au sein de notre communauté ? Quelles instances existent déjà, leurs principes d'efficacité, leurs lourdeurs ? Quelles possibilités de réorganisation, d'allègement, etc. ?

Il s'agit également de repenser les modalités de l'aide de la direction de la recherche aux besoins spécifiques de chaque laboratoire, selon sa taille, la nature de ses actions et orientations. Cela concerne par exemple la gestion des conventions multiples (avec des financeurs, mais également avec d'autres universités pour des cotutelles doctorales, etc.), qui parfois attendent des mois avant d'être réglées. Il y a également l'allègement des lourdeurs administratives qui découragent les petites subventions que nous sommes souvent obligées de refuser. Enfin, il faut revoir le pouvoir symbolique que l'on reconnaît aux soi-disant critères de scientificité (classements internationaux, revues « classées », *factor impact* et autres fadaïses). C'est au peuple de la recherche d'édicter ses lois, non une doxa ou des instances de moins en moins représentatives (parfois pour de simples raisons de saturation de tâches : quorums non atteints pour des réunions pourtant décisives, etc.).

7. Redonner sens au métier : rétablir les conditions de la confiance en nous-mêmes

Ce laminage s'accompagne d'une mise au pas de nos pensées, si nous n'y prenons garde. Dont acte : la logique actuelle, ne profitant qu'aux plus intégrées des actrices, nous proposons de montrer qu'on peut en sortir. De fait, nous le faisons déjà en contrebande, du moins chaque fois que nous trouvons une petite bulle de liberté, encore oubliée sous la chappe de plomb par les logiques qui, sous couvert de rationalisation d'échelle, évacuent chacune de ces petites bulles. Tout à l'inverse, pour réinstaurer ces aires de *liberté*, nous tenons à reprendre le *pouvoir* de nos pratiques : laisser chaque niveau local gérer démocratiquement et directement sa richesse, en prenant l'entière *responsabilité* des conséquences d'une telle réorganisation.

Que les praticiennes deviennent les sujets véritables de leur propre pratique, voilà qui aujourd'hui sonne pour révolutionnaire — de quoi faire franchement rigoler celles qui furent à l'origine de « Vincennes », ce signifiant aujourd'hui démonétisé, mais qui initialement eut au moins l'avantage de ne pas être un pur argument de com'.

LETTRE À UN JEUNE AMI NOTAIRE

PIERRE JOHAN LAFFITTE

Un jeune ami notaire m'a écrit un courriel dans lequel il vient prendre des nouvelles de ma famille en cette période, et où il m'écrit : « dans cette période si particulière pour tout le pays, dont chacun certainement se souviendra : un moment hors du temps, plus contraignant, mais à la fois propice à l'introspection, l'érudition, le dialogue et la solidarité ; du moins pour ceux qui ont la chance de pouvoir vivre dans le calme et l'harmonie familiale. Mes pensées vont également à ceux qui, malheureusement, occupent des logements exigües ou bruyants, ou qui connaissent des tensions au sein de leurs foyers. »

Je lui ai répondu. Et dans le mouvement de cette situation d'échanges, comme souvent, la parole a trouvé à se déployer. C'est ce qui se donne à lire dans la première partie de ce qui suit.

Et puis cette lettre a aussi fait écho à la parole d'une étudiante de licence, qui questionnait le sens des mois de lutte sociale qui ont déjà sacrément déstructuré le cours habituel de notre semestre. Une parole à laquelle jusqu'à ce jour je n'avais pas su répondre. Cet écho, je le développerai dans un texte prochain. Mais c'est déjà en étant traversé par cette parole que j'ai écrit ce qui suit.

Cher ami,

(...)

Votre courriel m'a beaucoup touché, de par la sensibilité qu'il exprime à tout ce qui fait la valeur humaine de l'existence.

L'ART DE RAMASSER LES MIETTES

*Les hommes sont faits, nous dit-on,
Pour vivre en bande, comm' les moutons...
Brassens, « La mauvaise herbe »*

Cette valeur de l'existence réside dans ce qui fait que le précieux d'une vie intérieure ressort d'autant mieux, dans ces semaines où il n'y a « aucune échappatoire » à devoir faire face à sa vérité — qui n'est rien d'autre que l'inévitable de soi-même.

Une vie intérieure, la capacité de regarder avec sincérité la moindre des présences, des choses, des minutes ; « l'art de ramasser les miettes », de n'en laisser aucune se perdre — quitte ensuite à les donner aux pigeons, qui paraît-il ces temps-ci meurent de faim à Paris, tant nous les avons dénaturés et habitués à ne vivre que comme des satellites dégénérés de notre propre saleté urbaine. Cet « art de ramasser les miettes », comme d'une vertu de pauvre, je me souviens l'avoir noté ainsi dans un cahier, avec ces mêmes mots, il y a vingt-six ans de cela, quand je gardais ma chambre d'étudiant rue Saint-Jacques, et que déjà j'aimais rester dans mon réduit, à regarder le ciel gris, heureux à l'idée seule que, sous ce même ciel, s'étalait Paris, la ville que j'aimais déjà tant.

J'ai l'impression que cette vie intérieure consiste tout simplement, et en tout cas avant tout, à apprendre à ne pas fuir l'ennui, la lassitude, les situations où il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, « patienter » comme on dit sans trop penser à ce que signifie la patience véritable, cet être-passif, ou encore ce *patior* latin qui « souffre » : être « en souffrance », qui sait comme un colis sur une étagère, peut-être... Et dans ces moments, savoir conserver ce qui peut nous rester dans les mains, quand tout le reste a coulé, ou bien s'en est enfui ailleurs, plus vite que notre propre maladresse à courir aussi vite que les modes et les choses qui brillent...

Une vie intérieure, comme une richesse, une source d'énergie et de vie tout à fait précieuse, et hélas raréfiée. Mais une source peut-être pas si profondément enfouie que cela, espérons-le en tout cas, chez nos contemporaines qui, à force de laisser se réamorcer peu à peu la pompe, pourraient la faire resurgir, elle et sa nécessaire fraîcheur, à la surface des journées sans fin, plutôt que de céder à un quotidien besoin de

combler l'ennui par des activités, tâches ou divertissement, douloureuses ou plaisantes, mais toutes prémâchées, pré-pensées — et dûment récupérées par un ordre économique et gestionnaire bien établi quant à lui...

Oui, la liberté de l'esprit n'est pas une chose vaine, pour peu qu'on accepte, au moins, dans un premier moment, que nous ne renouons avec sa présence que si nous lui réservons cette place, vidée depuis longtemps, malgré la tentation de vite la réoccuper : qu'à la condition, donc, de supporter ce vide, de tenir bon sur ce silence imposé aux réponses-toutes-faites. Tenir bon sur la pression que tout autour de nous conspire à faire peser sur nous. Supporter ce vide avec patience, oui, décidément, cette autre valeur fondamentale, acquise dans l'acceptation d'une certaine angoisse, indice de vérité intime. Dans une attente ouverte, assurée d'aucune récompense, peut-être vaine, et en tout cas gratuite (c'est-à-dire dont la valeur est hors de prix...) : l'attente que germent enfin les possibles graines de cette liberté, qui sont nécessairement à inventer, à découvrir, à accepter dans leur incalculable et imprévisible advenue. Le psychiatre Jean Oury parlait quant à lui d'une « patience active », d'une attente ouverte, pas d'une attente fermée à un seul besoin devant venir combler cette attente, ni d'une attente sans fin, comme celle d'un colis à l'abandon. Attendre, mais se sentir prêt à jaillir soi-même, trouver une coprésence dans la moindre miette.

Et alors, cela arrive souvent, se lève une nuée de présences, de « moindres des choses ».

On peut attendre longtemps, tout en travaillant beaucoup, soit dit en passant.

SED VICTA CATONI...

Mais cette valeur de l'existence, et je suis sensible à cette nuance que vous introduisez, se mesure tout autant à la conscience de ce que tout le monde n'est pas « logé à la même enseigne ». Et je prends l'expression au pied de la lettre — surtout en m'adressant au notaire en vous : selon où l'on loge, selon où la société nous a donné le droit, les moyens d'établir domicile, on ne traverse pas cette période avec les mêmes chances. Nombre de mes étudiantes doivent vivre dans des conditions que j'aurais honte de même comparer à celles dans lesquelles ma famille traverse ce confinement. Et je ne parle même pas des familles (sans doute pas si éloignées de celles de nombre d'étudiantes) qui, de toute façon, quand elles vivent au 13^e étage d'une tour dont l'ascenseur est en panne une semaine sur deux, savent déjà ce que c'est que passer des jours entiers sans sortir de chez elles... Jamais les inégalités sociales ne se seront montrées sous leur jour le plus féroce que dans cette période, qu'on aurait cru apparemment être mise sous le signe d'une maladie « qui ne trie pas parmi ses victimes ».

Il n'est pas possible de s'y tromper : ces chances inégales concernent la vie et la survie non plus seulement de l'esprit, mais du corps, qui emporte le sort de tout vivant, pour celles et ceux de nos contemporains qui risquent le plus. Des êtres dont la vie fait face à un risque de s'effondrer.

Soit parce que leur travail (quand ils ne craignent pas de le perdre) les expose — mais au nom de quoi, et de qui ? des soignants qui doivent palier au vide *assassin* d'une idéologie qui a asservi le bien commun (et le service public qui, jusqu'à présent, fut son visage français) à une conception supposée « évidente » de la « nature sociale », et dans laquelle les plus pauvres n'ont que ce qu'elles méritent (c'est-à-dire de la pitié, ou du mépris — entre les deux, le spectre court entre gris clair et gris foncé des sentiments amollis et démissionnaires de toute fraternité, peu de soleil — jusqu'à de récentes fluorescences de jaune...).

Soit parce que, dans cet état social, il y a des gens qu'on force à aller travailler dans des secteurs pourtant peu nécessaires — à Goodyear la première semaine, on donnait aux ouvrières entassées des lingettes de bébé pour désinfecter les machines pour produire des pneus... Et avoir pensé, en guise de « communication », « d'abord télétravail », en dit long sur la conception-réflexe que se font nos gouvernants de la structure réelle du travail en France : en gros, vous et nous serions les producteurs lambda de la richesse du pays...

Soit, enfin, parce que dans leur être physique et moral, une part grandissante de notre population s'appauvrit et voit s'affaïsser et s'effondrer ses défenses les plus vitales (immunitaires, psychologiques, économiques). Tout cela donne des êtres à ce point fragilisés qu'ils risquent plus facilement d'attraper le virus, et plus facilement d'en trépasser. Et on remarque que, dans toutes les époques de catastrophe, ce sont les populations les plus à la marge de notre regard et de notre organisation sociale, qui sont les premières à

succomber aux symptômes, ces signes révélateurs du pourrissement du cœur du champ dit « normal » : les vieilles (déjà confinées quotidiennement dans des mouiroirs dorés puant le lucre, le désinfectant et la bonne conscience des « normales » vis-à-vis de leurs « seniors »), les incarcérées, délinquantes ou folles (des collègues pys voient les ravages de la « gestion managériale de l'humain »...) — et les enfermées dehors, les sans-abri, les sans-autre.

J'ai appris qu'une jeune collègue, sac à dos en guise de matériel de chercheuse, a ouvert depuis dix jours à Lille un vieux squat pour accueillir les SDF et sauver ce qui peut encore l'être, et de notre honneur, et de leur existence. Cette nouvelle faisant écho en moi à mes amies grecques qui depuis des années pensent et pansent la condition des masses de migrantes, enfants compris, parmi lesquels les ravages du virus risquent d'être immensément plus massacreurs encore que les néo-fascistes déjà à pied d'œuvre dans une Europe qui, à l'occasion de cette crise, continue de prouver son irrémédiable ruine morale.

Victrix causa deis placuit, sed victa Catoni.

(La cause victorieuse a plu aux dieux, mais celle des vaincus a plu à Caton.)

Ce vers nous vient dans *La Pharsale*, surgi sous la main de Lucain. Les vainqueurs ont toujours les dieux, ou le tribunal de l'histoire, de leur côté. Mais si l'on se limite à lire la valeur de l'histoire humaine à l'aune des vainqueurs, alors il ne s'agit plus de parler d'humanité, mais seulement d'une espèce particulièrement développée de carnassiers. S'il y a, peut-être, une seule irrégularité dans la nature que notre espèce puisse reverser aux autres, une irrégularité miraculeuse, c'est celle de dire que la fragilité n'est pas forcément une faiblesse, et que des causes perdues demeurent plus grandes et plus vives que celles qui, en leur temps, ont vaincu, régné, assujetti à leur ordre. On se souvient de Spartacus, pas de ceux qui ont massacré son armée d'affranchis. Le regard des dieux ne va qu'aux vainqueurs. Mais à l'humanité véritable, va le regard de Caton.

Caton est le modèle du vieux-républicain romain, qui voit monter l'Empire. Un tribun, qui une fois finie sa législation, retourna à sa charrue. Je le comparerais à Pepe Mujica, l'ancien révolutionnaire uruguayen devenu président de la République, ayant mené une politique fidèle à son passé, et qui, une fois la législation achevée, retourna dans sa ferme, y vivre comme il n'avait jamais cessé de le faire. Caton, un *has been* aux yeux des hypermodernes qui déjà auraient pu dire : « Il n'y a pas d'alternative à l'Empire » — je reviendrai prochainement sur ce « Il n'y a pas d'alternative » (la phrase des néo-libéraux de tous poils), et sur la façon dont la période actuelle en fait résonner le sens.

Sur la balance de l'humanité, une jeune femme en sac à dos pèsera toujours, sinon plus fort, en tout cas plus profond et plus haut qu'une ploutocratie zombie roulant des mécaniques à longueur de media, ces media qui façonnent la doxa, « le règne de l'opinion », entretenu comme jadis l'Empire romain narcotisa son peuple avec du pain et des jeux. À la différence de certains Jupiter modernes frelatés, cette jeune femme, et d'autres, valent à mes yeux tous les Caton...

LE MILLE-FEUILLES QUE NOUS SOMMES...

Oui, la richesse de la vie intérieure est un trésor, un outil, qui sait une arme.

Pour moi, l'art de lire est comme un « matérialisme du bonheur » (ah, la joie de piger, peut-être pas *pourquoi*, mais au moins *comment*, à base de quel art, un poème arrive à me faire vaciller, à me bouleverser...). Mais cet art de lire est aussi un outillage pour agir dans le réel — on peut agir de façon « réaliste » sans se couper de la possibilité d'un ressourcement à quelque chose qui, oui, ressemble au bonheur, même, voire surtout, quand les circonstances le rendent difficile d'accès, difficile à croire, à prendre au sérieux. L'art de lire, c'est-à-dire d'écouter, une parole, une situation, un pan de ciel bleu ou de mur jaune, une insurrection, avant d'être un art de parler, avant même d'être un art de comprendre, est un art d'être compris dans le monde. Et de piger cela, même en gros, même en ne sachant pas trop comment, mais en acceptant d'être ainsi la petite part d'un tout duquel je participe.

En ce moment, j'éprouve ainsi combien je suis compris par ce monde qui me procure un profond affect de *joie*, tant je sens que le règne du vivant, dont je suis, est en train de se reposer de son pire virus : non pas l'humanité en soi, mais les méga-machines sociales-financières qu'elle a engendrées, et qui ne sont plus humaines que sous le jour, proprement, de l'inhumain — seul l'humain peut créer de l'in-humain : tout le

reste de la nature n'est que le règne du non-humain, qui sans sadisme ni quelque pulsion de vengeance que ce soit, nous fait, pour la première fois de notre ère, nous *terrorer* comme des chassés, et non plus comme les prédateurs du grand tout. Ce profond affect de joie est présent comme l'une de ces différentes couches dont est faite, on l'éprouve plus que jamais, notre existence. Nous sommes un feuilleté d'affects et de couches d'existence (« nous sommes des groupuscules » disait Félix Guattari avec humour, donc avec sérieux), et c'est la circulation de notre subjectivité (ou sa course affolée, ou son immobilisation fascinée, ou effrayée), circulation transversale entre ces différentes feuilles, c'est son repos temporaire (ou son blocage) sur telle ou telle d'entre elles, qui dessine le climat et l'ambiance de notre existence, et décide de la couleur de nos jours.

Cet affect profond de joie demeure vif, je le sens, même si je ne suis pas, moi-même, toujours apte à me laisser baigner dans son flux souverain où je sais n'être qu'un vivant parmi d'autres. Car il est des fois, et cette dernière semaine en particulier, où c'est sur d'autres feuilles que j'ai dû prioritairement inscrire mon existence, des couches de vie dans lesquelles je ne suis plus cet un parmi le tout du vivant, mais où je suis soudain rappelé à être un parmi les miens, mes proches, qui me ramènent à un souci beaucoup plus mammifère, humain, presque de meute : je suis père, je suis époux, ami, fils dans le lointain, voisin interdit. Je dois traverser les feuilles où s'inscrit le rire revivifiant et miraculeux de ma fille (ou ses pleurs), la fatigue et la relative souffrance de ma femme (heureusement sans gravité semble-t-il, au sortir de deux semaines de précaution), mais aussi l'écho de mes amis, et parmi eux ma plus ancienne amie, ma mère, et donc l'angoisse qu'engendre l'idée qu'elle, loin de nous, pourrait avoir à affronter seule une aggravation soudaine de ses symptômes apparemment calmés, et faire alors face peut-être à un virus violent, mais aussi faire les frais, plus proches du meurtre, d'un manquement matériel et humain de nos services publics — pour la sauvegarde et la qualité desquels elle a mis un point final, d'honneur et d'orgue tout à la fois, à sa carrière d'enseignante, toute entière menée quarante années durant au service des enfants du peuple les plus stigmatisés, par trois mois de grève, c'était au printemps 2003...

LE COMBAT CHANGEA D'ÂME

Je reprends mon propos à un embranchement précédent. Oui, la richesse de la vie intérieure est un trésor, un outil, qui sait une arme, mais que nous, enseignants, avons bien du mal à faire deviner et découvrir, dans l'humiliation où notre service public est maintenu par ses propres supérieurs, gestionnaires-fossoyeurs, et la fabrique à opinion qui l'accompagne. Sans même qu'il soit besoin de parler de « complot » : seulement, quand cinq ou six arrondissements parisiens concentrent une même population décisionnaire et médiatique, il est « naturel » qu'un même point de vue sur « tout le reste » produise un même regard...

Cette pandémie, de par sa propagation et ce qu'elle entraîne comme lot de conséquences, est assurément un moment de bascule dans l'âge contemporain de notre espèce. Quelque cadre de pensée héritée que nous lui apposions, quelque « lieu commun » auquel nous nous référons, le premier vécu qui nous vient est qu'aucun ne convient, et que l'appliquer sur la réalité présente délivrerait surtout la preuve de son obsolescence plus ou moins générale. Du moins pour le penser à l'échelle spécifique, c'est-à-dire à l'échelle de l'espèce, et de ce qu'aura été la vie humaine jusqu'à cette dernière fin d'année du calendrier chinois. Cet événement fait trouée dans notre monde-humain ; cette trouée signifie un appel d'air, dans le monde au sens global, pour une renaissance de la condition naturelle dans son universalité). Cette temporalité ouverte concerne aussi, et avant tout, les attitudes subjectives qui l'affrontent le nient, tentent de dessiner la fidélité éthique à la part de déchaînement, d'effet de vérité, que sa trouée charge potentiellement cet événement (je parle ici avec des accentuations droit issues de la philosophie d'Alain Badiou). Mais il demeure, à des échelles plus restreintes, et pourtant tout aussi décisives, des plans sur lesquels cet événement s'inscrit et se développe, et qui portent en eux des logiques révélatrices du monde dans lequel advient cet événement.

Le pire des réflexes serait, au nom de la part radicale de coupure, de mettre sous amnésie le présent dans lequel nous vivons cette situation. Ce présent irradie tout autour de la situation. Vers demain, vers ailleurs, mais aussi vers hier. Si ailleurs est un réflexe que nous avons perdu, mais qui nous revient en pleine gueule, si demain est ratiboisé par la pensée anémiée (nulle le plus souvent) qui le rêve comme d'un « retour à avant »,

en revanche il est possible de repenser un peu à hier, et à voir que notre monde n'a pas disparu hier soir à minuit. Et que les combats d'hier n'ont pas disparu, même s'ils ont assurément changé d'âme.

Cette période de confinement vient après trois mois de la plus longue grève de notre régime, qui au contraire a tenté de rassembler, dans la rue, le plus de concitoyens possibles. Une grève qui entendait défendre les services publics, l'accès égal à une santé, donc aussi à une certaine façon de vivre son âge, surtout les plus fragiles, celui de la vieillesse, et celui de l'entrée dans la vie et donc des études. Cette grève a aussi touché l'enseignement supérieur et la recherche. Cette grève s'est, chaque fois, menée contre la logique qui, aujourd'hui, est mise en pleine lumière, celle de la casse de ces conditions de vie communes, partageables et durables. Il faudra ne pas laisser se réécrire l'histoire, ou laisser des assassins se blanchir comme de vulgaires collaborationnistes aux poches pleines. Plus que des comptes (car c'est encore une logique marchande), c'est une pensée, un discours, des récits et une *histoire* des causes immédiates, et plus lointaines, de notre ruine présente, qu'il faudra, non pas exiger, mais produire nous-mêmes. Nous n'avons à exiger que ce que nous sommes souverainement en droit de produire : cela s'appelle, politiquement, le *peuple*.

Oui, il faudra demander une pensée. Car cette casse a été *pensée*. Je me rappelle les conférences où mon ami Raoul Marc Jennar a, l'un des premiers, à la fin des années 1990 et au tout début de la décennie 2000, rendues publiques les notes de l'OMC et de la Commission européenne expliquant aux gouvernements, tels des plans de com (en fait des stratégies de guerre), comment d'abord saper, sans rien dire, la réputation des services publics, auprès d'une population encore trop attachée à eux, en les asphyxiant financièrement. Cette casse a été *programmée*, comme une vaste campagne d'endoctrinement des nations par une « guerre des idées ». Car oui, là, il y a bien eu guerre, entre une partie de l'humanité contre une autre ; contrairement aux minables rhétoriques de com qui tentent de sauver les apparences, on ne peut être en guerre contre un virus, contre la nature : ou alors la déclaration de guerre n'a pu venir que de ceux qui ont l'arme du langage... Dans cette guerre, les media dominants ont joué leur rôle, et plutôt deux fois qu'une : la réalité de la presse, dans sa globalité, est tout de même plus proche de la *Pravda* que du *Canard enchaîné*.

Ah, *There is no alternative*, que nous serinent en boucle les chaînes d'info (bordel, mais on n'a qu'à les éteindre !), le fameux « TINA », de Thatcher et Reagan... initialement testé par l'École de Chicago dans une connivence avec la dictature meurtrière, fasciste et génocidaire de Pinochet. Le néo-libéralisme est avant tout une conception économique de la liberté du marché, et ses conditions *idéales* sont (son test originel l'a incarné avec suffisamment de clarté, sans parler de la grande amitié entre Thatcher et Pinochet...) un État tendanciellement dictatorial sur le plan des libertés humaines, et un arraisonnement du monde par une réduction de *toute* valeur naturelle, vivante, animale, humaine et morale, à une unité marchandable, comptable, déplaçable, manipulable, stockable, sacrificable — des « pièces » qu'en fin de compte on peut brûler et raser, bombarder, gazer, laisser couler à 150 dans un esquif en vue des côtes d'Homère ou de Virgile.

La dérive violente est consubstantielle à la défense, obscène depuis deux siècles, mais de plus en plus impossible à cacher ou à déguiser, d'un tel ordre du monde. Les trois dernières années ont montré, à nouveau (elles n'ont pas été les premières dans l'histoire contemporaine), combien le capitalisme, dès lors que les intérêts financiers doivent être préservés d'une démocratie trop sociale, n'a aucune gêne à dériver toujours plus vers l'extrême-droite (Italie, Brésil, Hongrie, États-Unis). Notre propre pays, après la Grèce et tant d'autres cas, est le terrain où, Après l'organisation de l'assassinat perpétré sur le peuple grec et planifié en bande constituée (incluant nombres de dirigeants grecs eux-mêmes), notre glorieuse Europe découvre que c'est désormais entre Occidentaux que cette logique est à l'œuvre, et non plus sur l'Autre de l'Occident (les *Untermenschen* latinos, bougnoules, négros ou asiats). La crise humanitaire hellénique (et des migrants en passant...) a été provoquée par la *folie* eurogroupée (comme le dit celui qui, en un sens, mérite d'incarner cette *insanité* dans sa quintessence, Wolfgang Schauble : la démocratie ne doit pas bouleverser l'ordre des traités — le réel ne doit pas contrevenir au discours : si ce n'est pas là une parfaite illustration de ce qu'est un délire). Cette folie que crée le cauchemar de la raison économiste nous apparaît comme pris dans un phare soudain allumé qui rompt l'obscurité qui jusqu'alors dissimulait le vol des chauves-souris. Mais nos yeux mettent des décennies avant d'accepter de percevoir autre chose que ce qu'on leur dit qu'il faut regarder : ces décennies, c'est le temps qu'il faut à un corps social pour enfin que l'expérience de la vue soit enfin comprise, « prise à bras le corps », qu'elle embrasse tout notre être, qu'elle nous traverse dans tous nos

muscles et nos nerfs, qu'elle traverse notre peau plutôt que de glisser sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard — jusqu'à ce que le canard soit lui-même déplumé, que sa peau se trouve par l'eau gorgée d'acidité et de poison de l'environnement pollué et pathogène. Généralement, quand l'organisme accepte ce constat, que la pluie acide troue ses défenses minimales, cela fait déjà longtemps que le corps est attaqué jusqu'à l'os, rongé de décompositions locales plus ou moins pullulantes. Le corps des sociétés est rongé, gangrené, des pans entiers ont été abandonnés. Ces pans, ce sont des êtres, des regards, des visages. Ce sont ces deux paysans qui quotidiennement se suicident (et qu'on ne comptabilise dans les statistiques officielles que s'ils se pendent dans leur lieu de travail : dans leur champ, ça compte ; dans la cuisine de leur ferme, ah non, ça compte pas, c'est privé, ouf, Control-Z). Ce sont ces pans entiers des villes (je refuse de les concaténer dans le mot-cliché de « quartiers » ou de « banlieues » : les êtres qui y vivent sont des citoyens aussi dignes que les autres).

Ce corps, dans notre pays, il a tout particulièrement (re-)pris corps, corps symbolique et politique au risque des corps personnels et physiques de ses sujets, depuis plus d'une année. Et face à ce corps, la « tête de l'État » s'est révélé pour ce qu'elle était : décervelée à force d'avoir refoulé économiquement et socialement ce corps depuis quarante ans au moins, et devenue elle-même aussi débile (étymologiquement : *faible*) qu'un poulet sans tête. Les Gilets jaunes ont poussé l'État — ou plutôt ceux qui en monopolisent le pouvoir, et dont la crise actuelle montre qu'ils sont profondément « les mêmes » depuis quarante ans — à mettre à découvert sa faillite politique. Car pour en arriver à ce que l'éborgnement, l'arrachement d'une main, le passage à tabac soient infligés aux citoyens comme un risque statistiquement de plus en plus crédible lorsqu'on exerce le droit constitutionnel de manifester, et cela parce qu'il n'y a pas d'alternative, il faut que les gouvernants soient eux-mêmes acculés et pressurisés par rapport aux forces financières qui, elles, veulent viscéralement, et imposent (par lobby, pantouflage et endogamie secteur privé/haute administration), de faire taire ces revendications des peuples. C'est le signe qu'il est *devenu* impensable pour eux de céder sur la vente de nos retraites aux puissances du marché (Black Rock et consorts). Mais *pourquoi* cela serait-il impensable, sinon parce qu'il manque un corps réel (dont la force a été détournée, pervertie et atrophiée), pour supporter une telle décision de l'esprit commun ? Il faut que les gouvernants se sentent eux-mêmes « liés », au sens de « pieds et poings liés »... mais par des connivences et des accords dûment consentis — par qui, quand, dans quelles conditions ? C'est de cela qu'il faudra que l'histoire enfin ne soit plus marginalisée. Car l'histoire de cette trahison des élites est faite, elle est dûment documentée. Il faut voir, écouter et lire les témoignages des conditions d'établissement des accords internationaux entre États et entre États et grandes entreprises (multi-)nationales (Accords de Marrakech, AGCS, Ceta, Tafta, Rutabaga... faut bien rigoler un peu, sinon on se flingue !), et les témoignages, encore plus insoutenables, de la totale impuissance, de fait, des élus des peuples à *maîtriser*, fût-ce par un contrôle et un droit de question, de telles usines à gaz et à cash...

Cette violence du corps symbolique sur les corps réels, la violence légitime de l'État sur la violence a priori interdite aux citoyens individualisés ou en groupes, n'a pas qu'une seule figure. Il y a celle, ouverte et volontairement montrée par le gouvernement « d'extrême-centre » actuel. Or c'est toujours la violence d'État qui fixe le degré d'acceptabilité de la violence sociale ambiante. On a les réactions de dignité et de colère qu'on suscite. On a la délinquance qu'on mérite. Et parfois les deux se mêlent : rien de plus normal hélas, quand l'époque est aux eaux troubles. Ce mélange de plus en plus explosif, il n'est pas question d'en jouir (c'est irresponsable), de l'instrumentaliser (c'est immoral), et encore moins d'en faire une bonne excuse pour cogner encore plus sur le populo ou sur la féministe (c'est immonde). Une précision : quand je dis cela, je ne porte pas l'opprobre sur tel ou tel policier, mais sur l'instrumentalisation politique de l'institution policière. Je ne confonds pas les êtres, qui ont visage, existence et singularité, et les responsabilités sociales, parfois gravissimes que leur travail impose à ces mêmes êtres. Elle en fait jouir certains, c'est assuré, mais elle en déprime assurément beaucoup, beaucoup plus. Et c'est pareil dans d'autres services d'État, l'hôpital public, la psychiatrie, l'enseignement : si vous croyez que les enseignants sont fiers de la bouillie scientifico-moralisatrice qu'on leur impose de « transmettre »...

Oui, il faudra demander moins des comptes qu'une pensée. Des comptes, à la rigueur, mais alors sous la seule forme significative qui leur soit donnée : en refaisant les comptes de la nation, (mais aussi des nations,

enfin unies ?) en pensant au coût, humain et vivant, dont il faudra penser les conditions de non-reconduction — la plus évidente de ces conditions étant la nationalisation des grandes aires de production (de nourriture, de savoir, de valeur, de service, de biens universels, de communication et de distribution).

C'est dans « Expiation » que Victor Hugo nous a livré ce vers (qui est demeuré vif pour plusieurs générations de lecteurs grâce à *Astérix chez les Belges* !) :

L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.

L'espoir n'a jamais été à mes yeux une catégorie nécessaire à l'action. Bien souvent, elle lui a porté le coup de grâce en s'évanouissant, et avec elle tout ce qui reposait sur elle ; et à tout prendre, cela me ferait plutôt penser au désespoir comme à la nécessaire purge de l'espoir, comme on purge une tuyauterie des petites bulles d'air qui pourraient, en cas de forte pression, faire exploser les tuyaux. Et somme toute, le contraire de l'espoir n'est pas le désespoir, c'est le courage. En revanche, oui, le combat demeure, et il a changé d'âme. Comme on parle de l'âme d'un violon : ça ne sonne plus pareil, dans quelque sens qu'on interprète ce changement de ton...

UNE DEMANDE, ET MON EMBARRAS

La grève contre la réforme des retraites, puis contre la LPPR (la loi de programmation pluriannuelle de la recherche) Lors du premier moment de production coopérative, une personne du second groupe de L2 du jeudi après-midi, dans l'enseignement « Le sujet dans l'acte éducatif », a émis cette question, cet avis plutôt : « Moi, la grève, je ne la comprends pas. Ici, elle bloque tout, au point de risquer de nous faire perdre toute notre année, alors que mes amies, dans d'autres universités, ne savent même pas qu'il y a un mouvement contre quoi que ce soit. J'aimerais qu'on m'explique. Pas qu'on essaie de me convaincre, mais qu'on m'explique. » En substance, c'est ce que j'ai entendu.

J'ai immédiatement signifié que, quant à moi, j'étais solidaire avec la grève. J'ai rédigé des textes, que j'ai fait circuler, disant pourquoi j'étais dans une position de refus d'un ordre supposé normal de la vie quotidienne de la recherche et de l'enseignement supérieur ; des textes qui proposaient des voies pour « faire autrement » : non pas des « utopies », mais des choses déjà là, faites et donc faisables — l'ordre est important : réelles, donc possibles. Mais j'ai toujours, dans le même mouvement, expliqué, au fil de plusieurs échanges, dont certains par courriels avec l'ensemble des étudiantes, pourquoi je ne chercherais à convaincre quiconque de quoi que ce soit.

Et cette demande demeurait : comment répondre à cette personne... sans boucher sa demande ?

(Ici, « demande » est à entendre, comme nous y invitent les psychanalystes, comme synonyme, non pas de « attente d'une réponse », mais de point d'expression d'une parole singulière, la parole d'un sujet qui parle au monde, c'est-à-dire : un sujet qui est dans le monde, et qui parle comme un être de langage, et qui s'adresse, quoi qu'il dise, au monde dont la réponse donnée prendra tout simplement la forme de son existence.)

Alors, que « répondre » ? Un énième dossier d'information ? Un « cours sur la grève », en gros un catéchisme anti-néolibéral, bien curé-de-gauche, culpabilisants juste ce qu'il faut vis-à-vis des jeunes-qui-pensent-qu'à-elles ? Ce serait pour moi non seulement la plus grosses des conneries, mais somme toute quelque chose témoignant surtout d'un déni total de ce qu'est véritablement la pédagogie et son accueil véritable de la singularité du sujet : accueillir le sujet, ce n'est ni l'encarter, ni l'édifier, ni faire de lui un « bon citoyen ». Un psychiatre catalan, François Tosquelles, disait que, quand il travaillait comme psychanalyste, son éthique revenait à cela : « J'ai à convertir les gens en ce qu'ils sont vraiment. Que le communiste devienne un vrai communiste, et la bonne sœur, une vraie bonne sœur. » Eh bien voilà, arriver à cela, ce serait déjà pas si mal, en guise de non-nocivité minimale de mon enseignement... Ce n'est pas si loin que cela de Brassens :

*Gloire à qui n'ayant pas d'idéal sacro-saint
Se borne à ne pas trop emmerder ses voisins.*

J'ai cherché, et je n'ai en fin de compte qu'une solution à proposer. Me donner le droit à me tromper, mais au moins à écrire un texte libre. Que je signe, et dont j'assume le fait qu'il énonce sans doute des bêtises,

des platitudes, des erreurs. Je me suis, comme le disait Jean Oury, un autre psychiatre copain de Tosquelles, « donné le droit à la connerie ». Un texte libre, oui...

Et puis j'ai écrit cette lettre à mon jeune ami notaire. D'abord, dans l'intimité d'un échange épistolaire, avec nos deux regards seulement : je ne risquais pas grand-chose. Et puis je me suis dit que cela pouvait aussi dire d'où je parlais, et dessiner quelle part, en moi, dessinait peut-être malgré moi une subjectivité que je suis bien obligé d'assumer. Et au bout du long déroulé de cette lettre, j'ai vu que, mine de rien, j'avais apporté, sinon « la » réponse à la demande de l'étudiante de Licence, du moins « ma » réponse. Et surtout, peu importe « ma » réponse, cette certitude : tout le combat que mène la partie la plus fragilisée du peuple français depuis plus d'un an, et dans laquelle la lutte universitaire contre le projet de contre-réforme de la recherche, pourquoi ? Parce que sans la recherche et sa transmission aux citoyens jeunes ou moins jeunes, sans un système de santé et de sécurité sociale universel et gratuit, sans un régime de retraite qui donne d'égales chances à chacune pour une vie heureuse et une vie tout court — alors on a très exactement l'état de désastre annoncé que nous sommes en train de découvrir, d'éprouver à travers nos corps, ou celui, qui sait, d'un de nos très proches. Pourquoi « aller encore nous emmerder avec ces grèves » ? Parce que sans elles, ce sont des assassins à qui l'on dit : « Continuez à assassiner, toujours plus, ou du moins ce qu'il en reste, notre corps social et solidaire. » Il ne pouvait hélas pas exister de meilleure preuve par les faits que cette tragique succession temporelle qui, à une « lutte perdue d'avance », fait suivre l'épreuve qui fait enfin voir pourquoi cette lutte a mérité d'être menée, face à un état de délabrement accumulé depuis des décennies.

DE MA PRAXIS, RESTREINTE, LOCALE

Voilà qui n'engage que moi, et que je signe. Ce recours n'est pas un cours, mais seulement ma parole singulière et parmi d'autres, critiquable. Donc, oui, un texte libre.

Mais je n'aurais pas pu y penser si je n'avais pas eu un cadre, un milieu, dans lequel trouver quelques repères, quelques outils de langage. Ce cadre, c'est qu'il existe, même précaire, un groupe d'étudiantes avec qui je travaille depuis quelques semaines.

Ces quelques semaines, je l'ai dit, ont été chamboulées, un gros bordel entre désorganisation amorphe et lutte courageuse. Qui a créé beaucoup de lien, mais aussi beaucoup de souffrance, je crois. Et je pense qu'avec ce texte, j'essaie à ma façon de « reprendre » cette souffrance, voire de « reprendre » les fils qui se sont brisés et défaits.

On ne peut pas vraiment dire que j'ai fait mon boulot, d'accueillir des groupes d'étudiantes comme j'aurais aimé pouvoir le faire. Il y a eu la grève, et j'ai toujours été clair de ma solidarité à son égard. Cela ne veut pas dire que toute ma subjectivité s'est retrouvée dans ce que j'ai pu constater. Entre autres, j'ai beaucoup entendu dire : « En temps de grève, il faut inventer des formes alternatives de faire cours », en gros pour pouvoir justifier le fait qu'à la fois on fait grève, et qu'à la fois on souhaite assurer une présence auprès des étudiants. C'est un souci que j'ai partagé (d'autres collègues enseignantes ont décidé de « ne pas faire cours », point — choix que je respecte).

Sauf qu'un cours alternatif restera toujours un cours. Ce n'est pas dans son contenu, ni dans sa forme, qu'un cours devient autre : c'est dans sa structure. Et s'il faut attendre une grève pour penser une alternative, et pire : si l'alternative peu ou prou va cesser quand la grève s'achèvera, alors on est dans la pire des hypocrisies, des irresponsabilités, ou des conservatismes (qui n'a jamais été l'apanage de la seule droite...). Si c'est dans sa structure qu'un cours cesse d'être un cours, pour être autre chose, alors cette structure ne peut que concerner le pouvoir *aussi*, et pas seulement le savoir. Ce pouvoir, c'est celui de librement décider des relations entre les praticiennes, entre les savoirs, les responsabilités dans la transmission ; mais le pouvoir, c'est aussi celui de désigner la valeur que produit le groupe, et sa marque « valide » qui, au-dehors, témoignera fidèlement de ce travail tout à la fois collectif et intime.

C'est pourquoi, quant à moi, depuis que je suis dans cette université, je n'ai jamais parlé de cours, je propose des moments de production coopérative : production d'une aire de discours et de savoir collective, mais aussi personnelle. Et c'est pour cela que je *propose* aux différents groupes, s'ils l'acceptent, de fonctionner sur le modèle des classes coopératives de pédagogie institutionnelle et de pédagogie Freinet, et d'organiser

notre travail en vue de créer un journal, sur le modèle des journaux scolaires. Ce faisant, selon les principes du tâtonnement expérimental, des méthodes naturelles d'apprentissage et, somme toute, d'une forme embryonnaire de recherche subjectivement engagée, « l'objet du cours » devient l'objet d'une expérience, le souci d'une épreuve : le sujet dans l'acte éducatif, c'est la praticienne dans le fait d'éprouver la transmission d'un savoir, transmission multipolaire dans un champ où chacune, l'enseignante, mais pas seulement, est capable de transmettre à d'autres, et de se voir transmis par d'autres des savoirs, des désirs, des éclairs, issus d'une multiplicité de sources, d'origines, de mondes tous singuliers.

La forme idéale, dans ce cadre précis, qui peut être offerte à la parole de chaque sujet, prend trois figures : les groupes de parole libre tel que le Quoi de neuf, les groupes de décision et d'institutionnalisation des lois collectives tel que le conseil de coopérative, et l'élaboration de « textes libres ». D'autres formes et lieux accueillant, développant et faisant circuler les paroles, existent, que notre moment de travail trop bref ne permet pas d'expérimenter : autres institutions pédagogiques, mais aussi groupes de parole et d'analyse plus centrés sur des pratiques (sur le modèle des groupes d'élaboration monographique pratiqués par les groupes de pédagogie institutionnelle), établissement de correspondances avec d'autres milieux (étudiants, sociaux, professionnels, etc.), etc.

Le journal collectif est fait des libres textes de chaque sujet, de chacun des groupes que quelques-unes parmi nous ont tenu à former pour construire un discours collectif. Il est à la fois l'œuvre de notre production coopérative, et sa synecdoque — le résultat qui représente et symbolise l'intégralité du travail et de la vie qui ont mené jusqu'à lui. Et cette œuvre, comme toute œuvre de langage, n'est pas seulement une « application » : il est une *création* et fait à ce titre accéder notre travail libre, effectué dans le partage des pouvoirs et des responsabilités, à une dimension *poétique*, pas seulement poétique.

Je n'ai pas trouvé d'autre façon d'être fidèles, nous toutes, à l'énoncé de cette vacuole de temps et d'espace social estampillé : « Le sujet dans l'acte éducatif ».

DU SENS D'UN JOURNAL

Plus encore cette année que l'année passée, cette disposition de l'espace pédagogique de notre enseignement m'a paru la seule solution adéquate pour accueillir des personnes avec le degré le moins inexact de respect de leur opinion et de leur orientation — moi y compris.

Plus encore, le journal me semble être devenu une « feuille d'assertion », comme une feuille sur laquelle chacune peut venir déposer sa parole.

Ce journal m'a paru être également un lieu où pouvoir « rattraper le coup » sur d'autres plans d'enseignement, où j'ai clairement encore plus été défaillant dans mon accueil des collègues étudiantes. Ainsi, je devais travailler avec un groupe de dix étudiantes de Licence 1 autour de la « Philosophie de l'éducation », ce qui s'est révélé infaisable, et surtout, désormais, irrattrapable. J'ai proposé d'ouvrir l'espace du journal à ce groupe également ; il est fort possible que ce soit un effort qui vienne soit trop tard, soit de façon trop abstraite puisque nous n'avons jamais pu nous rencontrer « physiquement ». Cela demeurera quoi qu'il en soit un regret. Il est un second lieu où, par contre, j'espère pouvoir encore être présent, d'une autre façon : dans le mastère « Éducation tout au long de la vie », proposé par le laboratoire Experice, je suis en charge de deux séminaires, l'un en présentiel, l'autre à distance. Là encore, je propose que le journal des L2 s'ouvre à leurs productions pour qui le désirera.

Dans la situation actuelle, le journal suit le même mouvement que tout ce que j'ai tenté d'exposer : il change d'âme. Son corps, fort maigre probablement, qui sera désormais le sien, nous allons toutefois essayer de le monter et le créer. Il sera maigre comme le désir. Mais il est le lieu où pouvoir accueillir ce que les collègues étudiantes, ou d'autres personnes, peuvent avoir le désir — ou l'angoisse — de déposer, exprimer, partager.

Je tiens à dire que, ailleurs, dans le cadre d'un autre lieu de transmission coopérative, d'autres journaux existent. C'est dans le Diplôme universitaire « Psychothérapie institutionnelle et psychiatrie de secteur », à Paris 7, entre autres avec mon copain Frank Drogoul, et toute l'équipe des copines avec qui, bon an mal an,

on fait un journal. Les groupes du jeudi après-midi ont pu voir le premier numéro de ce Journal. Là aussi, peut-être, qui sait, il y aura matière à penser, au vu des traces qui vont s'y déposer.